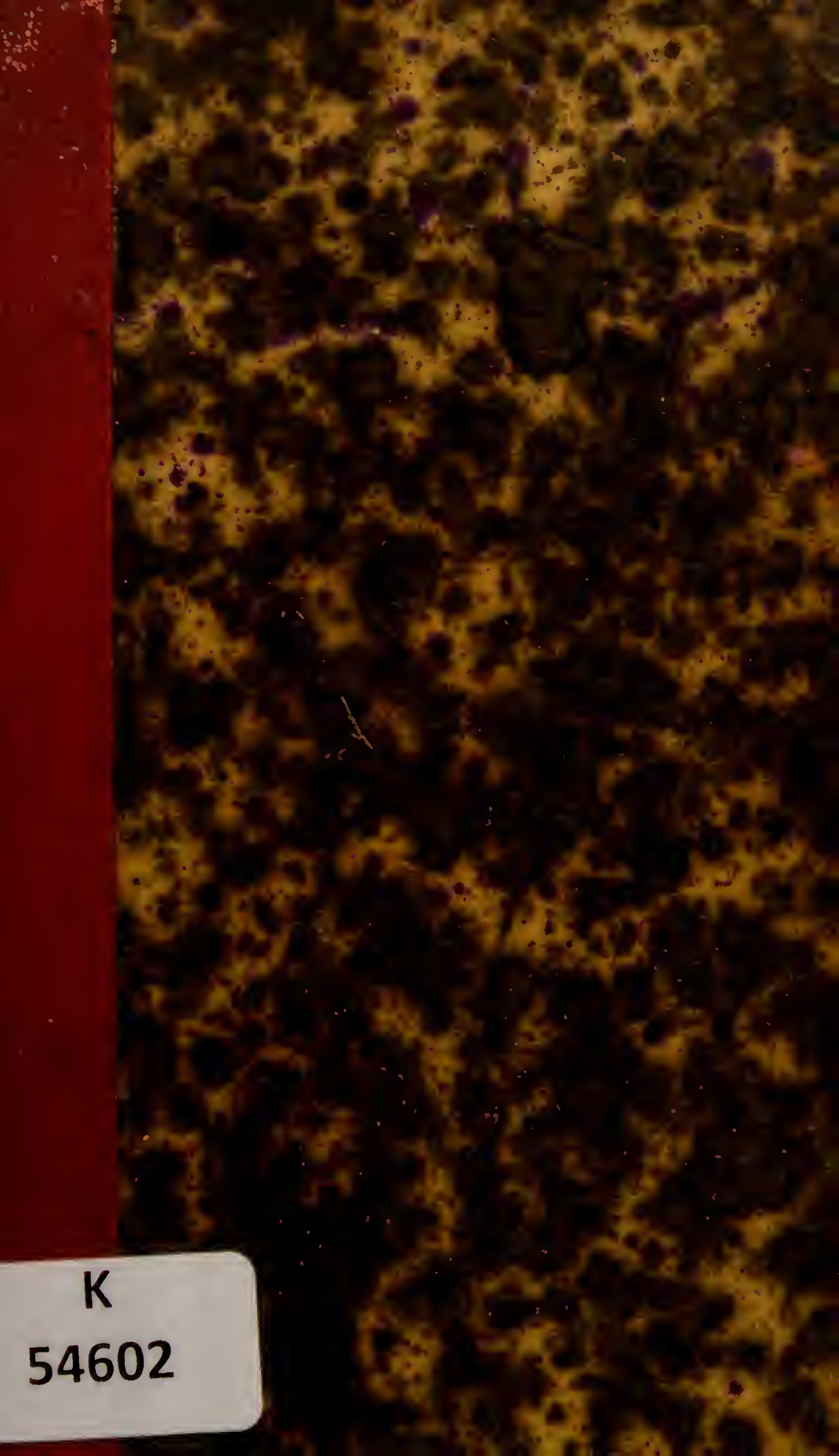

K
54602


22101890085



LES MARCHANDS

DE SANTÉ

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

PIERRE VÉRON

LES MARCHANDS

DE SANTÉ



PARIS

ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55

PREFACE

Si j'avais à choisir un nom pour notre siècle, peut-être me permettrais-je de l'appeler le *siècle des revanches*.

En effet !

Que de réactions triomphantes ! que de revanches aux parties perdues autrefois !

Je ne veux pas — bien entendu — parler politique ; mais seulement pour ce qui concerne la hiérarchie sociale, promenez les yeux autour de vous.

Les victimes ont presque toutes fini par se faire un piédestal de leurs malheurs, — à moins qu'elles n'aient mieux aimé s'en faire des rentes.

Le ridicule, au lieu de les tuer, les a engraissées.

Celui-ci, par exemple, s'appelait le *Mari*. Il n'y avait pas dans les dictionnaires assez d'épithètes pour le charivariser.

Roman et théâtre, prose et vers, plume et crayon, tout conspirait contre lui, tout le tympanisait, tout lui visait à la tête.

Puis soudain le vent a changé de côté. Le vaincu est devenu le vainqueur, l'auréole a ceint le front conjugal, accoutumé si longtemps à une autre coiffure ; si bien qu'aujourd'hui roman et théâtre, prose et vers, plume et crayon, tout s'est mis à exalter le droit de propriété conjugale.

Le mari a tué l'amant, et qui plus est, a hérité de son vestiaire sentimental. Monsieur *Un-de-plus* est dieu, et les littérateurs s'instituent ses prophètes !

Celui-là se nommait *l'Épicier* !

O souvenirs homériques ! O casquette de lou-

tre immortelle! O épopée du grotesque! O mélasse! O Gavarni!

— Être né homme et devenir épicier! ricanait-on alors, croyant avoir reculé les colonnes d'Hercule du dédain.

— Être né épicier et devenir millionnaire! a répondu l'homme aux cornets.

Et il l'a fait comme il le disait. Et il a pris du sérieux en même temps qu'il prenait des écus; et il s'est habitué à froncer un sourcil majestueux, et il a acheté des *villas*, et il a été promu officier dans la garde nationale, adjoint, — maire peut-être de la commune où gisent ses domaines.

Saluez bien bas le comptoir dont on voulait lui faire un pilori et qu'il a eu le talent de métamorphoser en trône.

Ce troisième enfin, — car je dois ici abréger la nomenclature, — ce troisième s'intitulait le *Médecin*. Mais à ce titre de parade que de sous-titres ironiques!

Monsieur *Desfonandrès* par-ci, *ton oncle l'assassin* par-là; Purgon à droite, Diafoirus à gau-

che. En avant les satires, les parodies, les bonnets pointus, les seringuades !

Nos ancêtres passaient presque à railler leurs docteurs tout ce que ceux-ci voulaient bien leur laisser de vie.

Là aussi la réaction est venue, exagérée et dominatrice. Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce héros du *saignare* et du *purgare* que tu gouaillais jadis.

Pour ce revirement que fallut-il ? Beaucoup de science ? — Oui, si l'on veut, mais encore plus de cravate blanche. Quel sujet d'étude philosophique que l'influence de l'empois sur la dignité humaine !

Il est arrivé aux augures de la médecine le contraire de ce qu'il advint aux augures du paganisme. Ces derniers avaient commencé par le respect pour aboutir au sarcasme. Nous assistons au spectacle inverse.

Cela tient probablement à ce que les augures de la médecine, plus forts que leurs devanciers, ont appris à se regarder sans rire.

Toujours est-il que la revanche est éclatante, — trop éclatante, ma foi, et l'idée de ce livre est inspirée par cet excès même.

Non pas que je sois las d'entendre appeler Aristide le juste, mais il y a partout des Aristides de contrebande, — faux bons hommes ou faux bons médecins.

A leur intention, j'ai écrit *les Marchands de santé*.

Si vous vendez de la chicorée pour du café, vous êtes justiciable des tribunaux; soyez au moins justiciables de la caricature, vous qui vendez de la santé frelatée.

Le vrai mérite ne peut que gagner à ce triage: supprimer l'ivraie, c'est affermir le bon grain.

Et maintenant..... que l'ombre de Molière me protége!

LES

MARCHANDS DE SANTE

I

J'AI L'HONNEUR DE VOUS PRESENTER...

Vous vous souvenez d'Argan?

D'Argan, l'original aux décoctions *insinuatives, préparatives et rémollientes pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur?*

D'Argan, le consommateur de *bonnes médecines purgatives et corroboratives pour expulser et évacuer la bile de Monsieur?*

D'Argan, le *Malade imaginaire*, — puisqu'il faut enfin l'appeler en toutes lettres. Et peut-être

vous étiez-vous souvent demandé ce qu'était devenu cet excentrique après la fameuse séance dans laquelle il fut jugé

Dignus intrare
In docto corpore...

Le pauvre homme — à ce qu'il paraît — mourut de joie, mais ne mourut pas tout entier, et mademoiselle Angélique, sa fille, se chargea de lui continuer une postérité.

Cette postérité vivait à Paris, il y a quelques années, dans la personne d'un descendant mâle que j'ai beaucoup connu et que vous voudrez bien me permettre de vous présenter.

M. Argan, petit-fils, — par l'effet d'une intermittence fréquente dans la suite des générations, — était tout le portrait de son trop célèbre aïeul.

En son berceau, sa nourrice l'avait plusieurs fois surpris dans l'attitude instinctive d'un malade qui se tâte le pouls.

Bambin, il se tirait la langue devant tous les fragments de glaces qu'il pouvait rencontrer.

Au collége, il professait pour l'infirmerie un

culte qui lui valut plusieurs centaines de pensums.

Jeune homme, il remplaçait la bière et l'absinthe, chères à ses compagnons, par la fleur de mauve et la limonade cuite.

De sorte qu'à trente-cinq ans, vous lui en auriez donné soixante, si le hasard vous l'avait fait rencontrer, cheminant à petits pas dans la rue, sous la triple enveloppe du cache-nez, des paletots et des gilets de flanelle. Heureusement pour lui, M. Argan petit-fils était riche, ce qui lui fournissait les moyens de se livrer à sa fatale monomanie. Il était même assez riche, du fait de son père, arrondi dans le commerce, pour pouvoir renier le nom d'icelui.

Ce qu'il ne manqua pas de faire.

La loi sur les titres de noblesse n'était pas encore inventée et il lui fut, en toute sécurité, permis de s'exhausser d'une particule.

Là encore sa prédestination irrésistible et héréditaire se révéla malgré lui. Il s'improvisa d'abord Argan Du Tilleul, puis Du Tilleul tout court. Du Tilleul! une réminiscence de tisane!

Mais richesse et anoblissement ne suffisaient

pas au bonheur de l'infortuné. Sa vie était peuplée d'angoisses.

Tantôt c'était le foie, tantôt la rate, tantôt le cœur, tant le poumon, tantôt... Il n'avait, par précaution sanitaire, pas même osé se marier!

Ce n'est pas tout.

Argan, son ancêtre, professait du moins pour les hommes de l'art une vénération sans bornes, une crédulité aveugle, un fétichisme qui n'admettait pas de contrôle, et si cette foi ne le sauvait pas, elle le soutenait toujours dans ses épreuves.

Son rejeton, au contraire, à toutes les maladies qu'il croyait avoir, en joignait une qu'il avait réellement: la maladie du doute.

Il voulait et ne voulait pas, il avait soif d'ordonnances, et quand ces ordonnances étaient rédigées, il se mettait à les commenter, à les interpréter, à les discuter, oubliant que la médecine est un dogme qui s'affirme mais ne se prouve pas.

Jugez si, — dans une telle situation, — M. Argan Du Tilleul devait se trouver un mortel malheureux, à chaque jour de son existence.

II

UN AMI SURNATUREL

Un de ces jours-là — qui était une nuit — Onésime Du Tilleul — il se nommait aussi Onésime — était couché et plongé dans un abattement profond.

Une potion calmante était restée sans résultat.

Les heures s'écoulaient peuplées d'insomnies qu'il attribuait successivement aux causes les plus redoutables ; sa lassitude était extrême. Appuyant sa tête somnolente sur le creux d'une de ses mains, et tournant machinalement de l'autre une

cuillère dans la tasse placée sur la veilleuse tremblante, le célibataire attristé songeait. Un bruit soudain appela son attention.

C'était la porte de sa chambre qui s'ouvrait, et par l'ouverture apparaissait un personnage aux allures vaguement fantastiques.

Le personnage était totalement inconnu d'Onésime, qui entre-bâillait déjà la bouche pour lui poser une interrogation toute naturelle ; quand l'étranger, devançant la question :

— Veuillez m'excuser, monsieur Argan...

— Du Tilleul, objecta Onésime choqué.

— Argan du Tilleul, soit, si vous y tenez. Vous n'en êtes pas moins le petit-fils de feu Argan époux en secondes noces de dame Béline. De cette union est né...

— Je n'ai nul besoin de ces renseignements généalogiques, interrompit de nouveau Onésime.

— C'est vrai, je tenais seulement à vous prouver que, si je suis inconnu de vous, je n'en ai pas moins l'honneur de vous connaître parfaitement, vous et les vôtres.

— Que m'importe?

— Il vous importera probablement tout à

l'heure. Vous êtes malade, mon cher monsieur Arg..., je veux dire Du Tilleul.

— Qui vous a dit ?..

— Personne ; je le sais. Vous êtes malade ou vous croyez l'être.

— Je le suis.

— Accordé, — c'est chez vous une conviction de famille. Et tenez, précisément au moment où j'entrais ici, vous étiez occupé à chercher dans votre tête quel genre inédit de médecine vous pourriez bien appeler à votre secours.

— Qui donc êtes-vous pour lire ainsi à travers ma pensée ?

— Un ami... que vous n'avez jamais vu, mais qui vous porte intérêt et a résolu de venir à votre secours.

— Appartiendriez-vous à la Faculté ?

L'inconnu sourit d'une façon légèrement ironique, puis reprenant de sa voix pénétrante :

— On me nomme maître Helleborus, mais les sciences de la terre sont trop peu de chose pour que je leur consacre un temps précieux ; c'est aux connaissances surnaturelles que je me suis voué exclusivement, et c'est par les

procédés surnaturels que je veux opérer votre guérison.

— Mais...

— Inutile! j'ai déjà lu votre réponse dans votre cerveau. Vous me prenez pour un fou.

Le petit-fils du *Malade imaginaire* rougit légèrement en se voyant si bien deviné.

— Ceci doit vous prouver, poursuivit l'étranger que vous chercheriez en vain à dissimuler avec moi et que mieux vaut vous confier à ma parole. Je vous disais donc que je m'étais particulièrement consacré aux études surnaturelles. Je crois pouvoir affirmer que vous avez devant vous le premier spirite de l'univers... Comment! encore!... Voici maintenant que vous me taxez tout bas de charlatan?...

Cette fois, une terreur superstitieuse s'empara d'Onésime, qui sentait toutes ses pensées lui échapper malgré lui. Il garda le silence tandis que son bizarre interlocuteur reprenait :

— Faites bien attention! Le premier spirite de l'univers, et non de la terre. La terre, je vous le répète, est indigne de fixer mes préoccupations. Mais l'immensité des mondes! Mais toutes ces planètes!... Vos astronomes me font rire, quand

ils se laissent chamarrer de décorations et bourrer de gros traitements pour un petit corps céleste qu'ils ont aperçu par hasard..... Moi, qui vous parle, j'en connais trente-neuf mille sept cent soixante et onze planètes.

Ce chiffre donna la chair de poule au pauvre Du Tilleul.

— Trente-neuf mille sept cent soixante et onze avec lesquelles je suis en communication suivie. Par l'enfer, voilà des voyages qui forment l'esprit et le cœur! J'ai précisément résolu de vous en faire faire un avec moi, mon cher ami.

— Un voyage dans les planètes!

— Cornes de Belzébuth! comme vous y allez!... Mille existences comme la vôtre n'y suffiraient pas et vous voudrez bien, j'imagine, vous contenter d'en visiter une seule; celle qui porte le numéro d'ordre 29,388 est distante de ce globe de 49 millions de lieues et figure dans la géographie des mondes sous le nom de *Planète Fantasia.*

— Mon Dieu, monsieur, balbutia Onésime, ce serait avec infiniment de plaisir; toutefois...

—Ne mentez donc pas! Bien loin d'éprouver le

moindre plaisir, vous ressentez une frayeur des plus violentes et mourez d'envie d'appeler à votre aide. Argan Du Tilleul, mon bon, vous êtes un ingrat et vous mériteriez presque que je vous abandonne à votre piètre destinée.

— Je vous jure...

— Que vous êtes à demi mort de peur. Eh ! corbleu ! c'est pour vous empêcher de mourir tout à fait que je suis venu. L'exemple de votre ancêtre ne vous a servi de rien et vous vous préparez comme lui à trépasser non de la maladie, mais du médecin. Une fois par hasard, je veux faire une exception. Cette faculté de lire dans la pensée dont je vous ai fourni tout à l'heure la preuve, vous la posséderez ainsi que moi pendant tout le voyage que nous allons entreprendre.

Tâchez de vous en montrer digne et d'en savoir tirer profit.

La planète Fantasia vous offrira — spécialement pour le sujet qui vous intéresse, — matière aux plus curieuses observations. Qu'elles ne soient pas perdues pour vous.

Au surplus, je serai là pour veiller et pour vous souligner la morale de la fable, quand vous aurez

la vue trop faible pour la découvrir. Y sommes nous?...

— Comment! Partir ainsi sans préparatifs d'aucune sorte?

— Pas même un testament à rédiger. Nous ne prendrons pas de chemins de fer. Non! j'ai un moyen de locomotion plus rapide et moins périlleux.

— Souffrez que j'emporte au moins certaine boîte de pilules sans lesquelles...

— Vous trouverez là-bas des pilules et pour vous les dorer plus de gens que vous n'en voudrez. La planète Fantasia a une réputation médicale et pharmaceutique qu'elle n'a pas volée, je vous assure.

Allons, mon cher, allons... Toujours un reste de défiance! Partons, cela passera en route... Une! Deux! Trois!...

En parlant ainsi maître Helleborus avait touché légèrement Onésime du bout du doigt.

III

TRAJET DIRECT

Aussitôt que le contact se fut produit, il sembla à Onésime que son corps devenait plus léger qu'une plume et que, semblable à un ballon gonflé de gaz, il commençait à quitter le sol et à monter vers le plafond.

Mais ce fut bien autre chose quand il sentit la main de l'inconnu le pousser vers la fenêtre qu'il venait d'ouvrir.

Pour le coup, il allait crier : *au secours!* s'attendant à être précipité sur le pavé de sa cour.

— Ne criez pas, commanda son mystérieux guide avec un ricanement. Vous ne tomberez pas. Loin de là !...

Et en effet, la fenêtre franchie, Onésime s'aperçut que son corps continuait son mouvement ascensionnel.

Sans être soutenu par rien, il s'élevait, s'élevait, s'élevait.

On avait dépassé le second étage :

— Une femme qui charme les loisirs que lui laisse l'absence de son mari, fit le fantastique compagnon de Du Tilleul en lui montrant deux ombres projetées sur les rideaux de la croisée par le reflet d'une bougie.

On avait dépassé le troisième où un homme veillait devant un coffre-fort :

— Un usurier qui fait ses comptes ! poursuivit le *cicerone*.

On avait dépassé le quatrième :

— Un poëte qui cherche une rime !

On avait dépassé le cinquième :

— Des domestiques en train de boire le vin de leurs maîtres !

— Sapristi ! j'ai reconnu mon groom, exclama Onésime.

— Eh! eh! Vous voyez que, dès le début, votre pérégrination vous apprend quelque chose. Attention!... Nous voilà lancés!

La rapidité avec laquelle montaient les deux voyageurs était devenue vertigineuse. C'était un mouvement sans secousses, mais irrésistible. Déjà la terre avait disparu et l'on était au-dessus de la région des nuages. Par contre, la lune avec laquelle le descendant du *Malade imaginaire* n'avait jamais lié connaissance que par l'intermédiaire de la lorgnette du pont Neuf, lui apparaissait sous les plus monstrueuses proportions.

— Le cœur me tourne, murmura le malheureux Du Tilleul.

— On soignera cela plus tard.

— L'éclat de la lune m'aveugle.

— Vous vous y habituerez, car vous allez en voir bien d'autres!

— J'ai mal à la tête et la respiration me manque.

— Quand je vous dis que je vous conduis dans un endroit où vous consulterez à votre aise sur tous les maux... Allons! nous n'avançons pas! Plus vite donc!...

— Nous n'avançons pas! O dérision!

Onésime, au moment où son compagnon lui adressait ce reproche, estimait qu'il devait bien s'élever avec une rapidité d'environ mille mètres à la minute.

Cependant comme celui-ci lui avait posé le doigt sur la poitrine, il éprouva tout à coup un soulagement complet et cessa de réssentir la moindre suffocation, quoique la vitesse se fût accrue encore considérablement.

— Avouez que voilà une promenade à laquelle vous ne vous attendiez pas, continua son guide qui causait avec autant d'aisance que s'il eût été assis au coin du feu, dans un salon paisible.

On prétend que le changement d'air est excellent pour les valétudinaires. Vous êtes, je pense, servi à souhait!

Voyez-vous cet astre là-bas à droite?... c'est Sirius... De ce côté Vénus... Plus loin Jupiter...

Dérangez-vous un peu pour ne pas passer dans l'anneau de Saturne...

Ce corps qui se meut à votre gauche avec une fougue si étrange, c'est une grande comète qui ne tardera pas à se trouver dans le voisinage de la terre...

Plaît-il?... Vous m'objectez que l'Observatoire

n'en a encore rien dit. Où avez-vous pris que l'Observatoire annonçât jamais quoi que ce fût autrement que six mois après?...

Je ne vous fais pas la nomenclature de ces étoiles fixes et encore moins de ces planètes...

D'ici à ce qu'elles soient toutes baptisées, vos savants, vous pouvez en juger, auront le temps d'user les noms de leurs vocabulaires...

Imprudent! vous avez failli vous heurter contre l'une de ces vagabondes qui chemine avec une force d'impulsion égale à celle d'un boulet de canon multipliée par cent mille

La rencontre aurait pu vous faire un bleu.

N'allez-vous pas recommencer à trembler?... ce que je vous en dis, c'est histoire de charmer les ennuis du voyage par une innocente plaisanterie.

Diantre!... Il ne s'agit pas de bavarder pour dépasser notre station... *Les voyageurs pour la planète Fantasia!* comme crient les employés des chemins de fer de là-bas!...

Halte-là, mon cher monsieur Argan!

— Du Tilleul! chuchota tout bas l'infortuné

qui n'avait pas osé desserrer les dents pendant tout ce monologue.

— Du Tilleul soit!... Ce n'est pas une raison pour aller au delà du but. Halte donc!...

En même temps, le bras d'Helleborus s'abattait sur l'épaule d'Onésime.

Le choc fut si violent qu'il sembla à celui-ci qu'il était pulvérisé en mille miettes. Aussi fermant les yeux et étendant les bras:

— Je suis mort, soupira-t-il...

— Par exemple!... Vous êtes simplement arrivé et je vous offrais galamment la main pour descendre de voiture!...

IV

LA PLANETE FANTASIA

Cette dernière facétie ne fut pas même perçue par Du Tilleul. Il avait perdu connaissance.

Quand il revint à lui, son *cicerone* lui administrait gravement de petites chiquenaudes sur le nez en sifflotant un air de danse.

— Où suis-je? balbutia-t-il...

— A destination, mille chaudières!

Le voyageur terrestre se palpa pour s'assurer qu'il était intact.

— N'allez-vous pas vous croire occis?... Soyez

sans inquiétude. Aucun de vos membres ne manque à l'appel; notre promenade est achevée, vous reposez sur un des bancs d'une des allées d'une des promenades d'un des quartiers de la capitale de la planète Fantasia. Ouf!

— Nous sommes vraiment dans la planète Fantasia!

— Tout ce qu'il y a de plus vraiment!... Pour vous en convaincre, daignez prendre la peine de m'accompagner jusqu'au sommet de l'éminence ci-proche. De là on découvre en son entier l'immense cité dans laquelle nous allons faire notre entrée.

— On dirait les buttes Montmartre, pensa Onésime.

— Cette analogie ne sera pas la seule que vous aurez occasion de remarquer. La planète Fantasia n'est en effet autre chose qu'une sorte de seconde terre, vue au verre grossissant. Tous les défauts, tous les vices, tous les travers du monde dans lequel vous avez l'habitude de vivre s'y retrouvent accrus et exagérés.

— En vérité?

— En vérité; et c'est en cela principalement que consistera l'utilité de votre voyage.

Regardez !...

Les deux excursionistes étaient parvenus sur le plateau qui domine la capitale de la planète.

Une ville géante s'étendait à leurs pieds, dressant dans l'air ses milliers de flèches, de toits, de dômes, de paratonnerres, de colonnes, d'arcs de triomphe, d'obélisques, de cheminées.

— On dirait Paris, murmura derechef Du Tilleul.

— La ressemblance continue, je vous ai prévenu : souffrez que je vous donne rapidement quelques indications sommaires qui vous serviront à vous orienter pour l'avenir.

Vous voyez bien ce coin hérissé d'énormes tuyaux qui vomissent des flots d'une fumée noirâtre ?

C'est le quartier des *Ouvriers*.

Il y a là un millier de travailleurs de tout genre, qui usent leurs forces, leur vie, aux travaux les plus écrasants, les plus meurtriers parfois ; — nombre d'entre eux, n'y gagnent pas de quoi manger.

Leurs patrons sont parfois millionnaires.

Le fronton qui se dresse à l'horizon est le centre du quartier de l'*Agiotage*.

C'est là qu'on spécule sur la vente des titres et des actions. En général on compte, bon an mal an, trois mille honnêtes gens qui se ruinent à cette récréation-là.

Par contre, le nombre des filous qui s'y enrichissent est en moyenne de la moitié.

Apercevez-vous ce dôme ?

Il est le centre du quartier lettré. Quarante individus du sexe masculin ont pour mission d'y représenter l'intelligence littéraire de la planète Fantasia. Aussi ces quarante individus sont-ils uniformément choisis parmi les gens du monde, les gens d'église, les avocats, les militaires, les grands seigneurs, les mathématiciens, les hommes d'État.

On parle aux prochaines élections d'y introduire un fabricant de châles tout laine, qui a réalisé dans la partie des bénéfices colossaux et qui donne des bals superbes.

Par exemple, ce qu'on n'y verra jamais c'est un simple homme de lettres. Un membre qui avait risqué, il y a deux ans, le nom d'un écrivain de talent a failli être écharpé par ses collègues.

Plus loin, ce pâté de maisons neuves est le quartier des *Amours d'occasion.*

Il est passé dans les mœurs de ne plus s'approvisionner que de celles-là, à moins qu'on ne s'adresse, un kilomètre plus loin, au quartier des *Mariages sur mesure*!

Au quartier des *Amours d'occasion*, on n'aime pas et on paye. Au quartier des *Mariages sur mesure* on n'aime pas, et on est payé. Voilà la différence.

Les hommes viennent d'ordinaire manger dans le premier, avec mesdemoiselles de la main gauche, la dot qu'ils ont exigée dans le second de mesdames de la main droite.

— Mais c'est comme à Paris, fit Onésime.

— Dans la capitale de la planète Fantasia, tout est sacrifié aux apparences.

Des maisons splendides qui feraient croire que les habitants sont rentiers par droit de naissance; mais dans les maisons pas de locataires ou des locataires qui dînent d'un morceau de fromage dans leur salle à manger dorée.

Des loyers formidables, mais qu'on ne solde pas au jour du terme.

Du clinquant, mais pas de confortable.

Enfin et comme détails de statistique dignes de vous intéresser, j'ajouterai :

Que dans la capitale de la planète Fantasia, se fabriquent annuellement trente mille bacheliers qui n'ont pas d'emploi, mais remplacent ce *desideratum* par la prétention de devenir tous, dans la fleur de leur âge, premiers ministres ou grands hommes ;

Qu'on y compte trente-neuf mille égouts collecteurs infiniment plus propres que le taudis d'une foule de pauvres hères ;

Qu'on y a percé, d'après le dernier relevé triennal, quarante et une lieues de boulevards nouveaux, bien que cinquante-trois lieues de boulevards anciens soient absolument veufs de toute construction ;

Que les auteurs dramatiques y sont au nombre de vingt-huit mille trois cents, sur lesquels trente-quatre seulement sont parvenus à faire représenter des pièces depuis dix ans ; encore trente-deux ne figurent-ils sur le relevé que pour chacun un acte, les deux autres ayant à eux seuls donné aux diverses scènes huit cent onze ouvrages ;

Qu'enfin, sur la totalité des individus arrêtés en état de vagabondage et qu'on a questionnés sur leur profession, il ne s'en est pas trouvé un seul qui n'ait imperturbablement répondu :

« Je me destine à la photographie. »

— Toujours comme à Paris ! exclama Onésime pour la quatrième fois.

Maître Helleborus n'eut pas l'air de prendre garde à l'exclamation.

— Maintenant, conclut-il, que vous possédez les indications les plus indispensables, rajustez un peu vos habits, parce qu'ici on juge tout le monde sur l'extérieur ; fourrez prudemment vos mains dans vos poches, parce que les porte-monnaie, comme les jeunes filles, n'y sont jamais trop bien gardés ; prenez enfin un air légèrement insolent, parce que cela empêchera les autres de le prendre avec vous.

Quant à la langue du pays... attendez...

Et il passa la main sur le front d'Onésime.

— Maintenant vous la savez comme si vous n'aviez jamais parlé d'autre idiome... Nous pouvons opérer notre entrée dans Fantasia-Capitale.

V

LES DESSOUS DE CARTES

Les rues étaient remplies d'une population grouillante et compacte.

C'était un jour de fète, et la foule qui se pressait de toute part différait si peu des foules parisiennes, pour le tumulte et la laideur, que les deux débarqués auraient pu supposer qu'ils venaient de descendre le faubourg Saint-Martin.

Mais Onésime ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était bien réellement passé quelque chose d'extraordinaire dans sa vie.

On était devant un marché public, et les débitants s'évertuaient à qui mieux mieux à faire l'article :

— Madame, prenez-moi cela de confiance... Si je n'étais pas sûr de la qualité, je ne vous le donnerais pas ; vous pensez que ce n'est pas une pratique comme vous que je voudrais tromper.

— Ce marchand est un abominable voleur, dit Du Tilleul en se tournant vers son guide. Au moment où il comble cette brave femme de protestations, il pense tout bas :

« Oui, va, tourne-la et retourne-la, tu n'y verras que du feu, vieille avare ! On t'en donnera des volailles fraîches pour ce prix-là... Si tu crois que j'y tiens à ta pratique, quand tu marchandes une heure pour un misérable liard !... »

Plus loin, deux amis causaient :

— Tu peux compter sur moi.

— Bien sûr ?

— J'ai déjà plaidé ta cause avec chaleur auprès du père. Il t'en veut déjà moins et ce mariage se fera...

— Vous êtes un fourbe abominable ! tempêta Du Tilleul, s'adressant à l'ami aux protestations. Monsieur, ne croyez pas un mot de ce qu'il vient

de vous raconter. Il pense en ce moment au moyen de vous faire définitivement évincer de la maison de votre fiancée, auprès de laquelle il veut prendre votre place.

— Vous en avez menti, riposta le monsieur au serment.

— C'est vous qui mentez!

— Non, parbleu! C'est vous qui êtes un drôle de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, surenchérit l'ami qu'on avait voulu éclairer.

— Comment, vous aussi!... balbutia Onésime d'un ton de reproche.

— Oui, moi aussi!... Apprenez, espèce de manant, que dans ce pays-ci on ne se fait pas un jeu de l'amitié.

— Je le vois parbleu bien!...

— Est-ce une insulte? Prenez-garde!

Si maître Helleborus ne s'était pas interposé, la dispute aurait pu dégénérer en bagarre.

— Aussi, dit-il au descendant d'Argan, quand ils furent hors de portée de la voix, aussi pourquoi vous aviser d'intervenir?

— Pouvais-je le laisser abuser indignement?

— Non-seulement vous le pouviez, mais vous

le deviez. C'est à vous-même qu'il convient d'appliquer les enseignements que vous tirerez de la seconde vue que je vous ai donnée... Et je vous réponds que vous aurez assez à faire comme cela.

Probablement la remontrance avait produit son effet ; car, à quelques pas de là, comme ils avaient croisé deux dames, qui échangeaient les plus affectueuses politesses :

— Si elles savaient réciproquement, se contenta de grommeler Onésime, que le mari de chacune d'elles fait la cour à l'autre... Mais je ne comprends pas ce que j'éprouve... Une soudaine défaillance... Bien sûr c'est quelque fièvre maligne.

— Dites donc que c'est la faim... Depuis temps que...

La phrase fut scindée par un incident des étranges.

VI

SANTE A VENDRE

— Une fièvre maligne ! s'était écrié en s'approchant vivement un individu tout de noir habillé.

— Une fièvre maligne, répéta un second, non moins noir dans sa tenue.

— Une fièvre maligne...

— Une fièvre maligne...

Ce mot répercuté comme par une suite d'échos avait en un clin d'œil groupé autour des voyageurs une vingtaine de personnages qui, tous, prenant la parole à la fois :

— Monsieur, venez chez moi !

— Adressez-vous à moi !...

— Moi seul ai le véritable et infaillible traitement !...

— Je garantis sur facture une santé immuable...

— Monsieur !... Monsieur !...Monsieur !...

Et en s'escrimant, en tirant Onésime qui par les manches, qui par les pans, qui par le collet de son habit, ils s'efforçaient tous de le soustraire aux tentatives de séduction des autres concurrents.

— Que Satan vous confonde ! Allez-vous nous laisser, intervint d'une voix menaçante le compagnon de Du Tilleul ahuri. Quand on aura besoin de vous, on vous appellera et l'on n'aura certes pas de peine à vous trouver, mais en attendant, tâchez de ne pas nous persécuter plus longtemps.

L'apostrophe produisit son effet et les obsesseurs se dispersèrent, non sans maugréer et sans décocher quelques épithètes de consolation.

On les vit bientôt recommencer la même comédie et les mêmes sollicitations autour d'un passant indigène qui avait fait un faux pas en descendant d'un trottoir.

— Quels sont ces gens? demanda le petit-fils d'Argan.

— N'en dites pas de mal! d'anciens amis de votre famille — et de vous-même.

— Comment?

— Ce sont des marchands de santé; sur terre on prononce : *médecins*.

Nous sommes arrivés dans le quartier qui leur est réservé.

— Eh! quoi, cette rue immense...

— Il y en a quarante-sept de la même longueur, exclusivement habitées par des docteurs des Facultés les plus diverses, et chaque année le nombre en grossit avec une rapidité effrayante pour eux — et pour leurs malades.

Vous avez été témoin d'une scène qui vous offre un avant-goût des singularités qui vous attendent.

Ceux que vous venez de voir sont les gâte-métiers, les malheureux, ceux qui en France s'inscrivent aux quatrièmes pages.

Ici la réclame est loin d'être dédaignée, mais comme on la juge insuffisante, les marchands de santé font en personne la chasse au client.

Le mot magique de fièvre prononcé par vous

a sonné à leurs oreilles comme un appel de clairon.

Maintenant ils recommencent ailleurs leurs tentatives de soins forcés.

De toute part on n'entendait en effet que des offres de services médicaux.

Sur les murailles de chacune des maisons du quartier habité par les disciples d'Esculape, des pancartes de douze pieds de haut, des lanternes annonçant et le prix des consultations et le nombre des cures obtenues dans l'année. D'aucuns avaient même imaginé de placarder à leurs carreaux des portraits de malades avant et après la guérison.

Ce système, renouvelé des procédés de nos maîtres d'écriture, ne suffisait pas.

Les marchands de santé eux-mêmes arrêtaient par le bras les promeneurs et s'efforçaient de leur persuader que leur santé pronostiquait les plus terribles catastrophes.

— Encore une fois, reprit Helleborus, c'est là la populace de la chose ; mais si cette populace a ses défauts, l'aristocratie a les siens. — Nous étudierons les uns et les autres à loisir, car notre

voyage ici n'a que ce but unique. Vous aurez de la besogne! Ils sont soixante-six mille — sans compter les pharmaciens, droguistes, rebouteurs, somnambules, empiriques.....

— Soixante-six mille! murmura le petit-fils d'Argan avec une admiration joyeuse! Oh! que je vous remercie de m'avoir amené! On ne doit pas mourir ici... Pourtant, ajouta-t-il plus bas, c'est singulier, j'ai déjà compté depuis notre arrivée quatre cent vingt-deux enterrements...

VII

LA CENTRALISATION

Si bas qu'eût été faite l'observation, elle n'échappa point aux sens subtils de l'ami mystérieux qui accompagnait Onésime.

— Mon cher monsieur Du Tilleul, reprit-il après un silence, ce que vous venez de dire là me prouve que vous êtes un observateur et me fait bien augurer de vous.

— On observerait à moins! Ce défilé mortuaire donne à cette ville un aspect lugubre qui ne saurait manquer d'impressionner vivement.

— Permettez ! n'exagérons rien. Il y a des proportions auxquelles en toute chose il convient de prendre garde et qui constituent la première des sciences, la science du relatif.

— Je ne sais pas trop ce qu'il peut y avoir de relatif dans la constatation d'un chiffre.

— Et la centralisation, mon cher monsieur Du Tilleul !

— Je ne saisis pas.

— Seriez vous sans avoir lu dans les journaux ou dans les brochures de la terre que nous venons de quitter des études approfondies sur la centralisation et son importance ?

— J'en ai comme un vague souvenir... Toutefois je vous avouerai franchement que mes lectures de préférence étaient pour les traités de médecine.

— C'est juste, j'aurais dû me le rappeler. La centralisation, mon excellent monsieur Du Tilleul, est une institution, à ce qu'il paraît, parfaite ; seulement, comme de toute chose, pas trop n'en faut.

Sur terre, quand un paysan a envie de creuser une rigole dans son champs, il en touche un mot

au garde champêtre qui en entretient le gendarme, lequel en réfère à l'adjoint pour que celui-ci en informe M. le maire.

Le maire écrit au sous-préfet, qui renvoie la pétition dans les bureaux de la préfecture. Après avoir fait une halte généralement prolongée dans les bureaux de la préfecture, la pétition passe sous les yeux du préfet qui l'expédie au ministère.

Au ministère, l'expéditionnaire est, après un laps que je n'évalue pas, chargé de copier un exposé de l'affaire. L'exposé est revu par l'employé rédacteur qui le transmet au sous-chef, qui le remet au chef de bureau, qui le transmet au chef de division, qui le remet au secrétaire général, qui le soumet au ministre.

Puis, quand le ministre a enfin pris connaissance des pièces, il indique le sens de la réponse au secrétaire général, et la gamme — descendante cette fois — recommence en passant par le chef de division, le chef de bureau, le sous-chef, le rédacteur, l'expéditionnaire, le préfet, les bureaux de la préfecture, le sous-préfet, le maire, l'adjoint, le gendarme, et le garde champêtre pour aboutir au paysan, — très-souvent sous la forme d'un *non* en trois lettres.

C'est là, mon cher ami, un exemple entre mille de la centralisation.

Mais ici c'est parbleu bien pis.

Je vous ai averti que tout les ridicules terrestres étaient, dans la planète Fantasia, reproduits avec des grossissements imprévus. La centralisation figure au premier rang de ces ridicules.

On a tout si bien centralisé que la planète se compose presque exclusivement d'une seule ville, la capitale dans laquelle nous sommes.

Il y a bien de distance en distance des traces de ce qu'on appelle la province, des semblants de villes, de villages et de hameaux, mais il n'y manque que des habitants pour ressembler aux villes, villages et hameaux de votre connaissance.

Mon Dieu, oui! Et c'est d'une logique rigoureuse.

Un beau jour les provinciaux se sont aperçus qu'ils alimentaient le budget sans être suffisamment alimentés par lui et ils se sont dit :

— Nous sommes en vérité bien sots. Pourquoi, puisque le soleil ne vient pas à nous, n'irions-nous pas au soleil?

— On n'a de l'esprit que dans la capitale, pensèrent les gens de lettres; partons!

— On ne bâtit que dans la capitale, pensèrent les maçons; partons!

— On ne prend des leçons de piano que dans la capitale, pensèrent les pianistes, partons.

— On n'a de jolies femmes que dans la capitale, pensèrent les amoureux; partons.

— On n'obtient des emplois que dans la capitale, pensèrent les bureaucrates; partons!

— On ne fait le mouchoir à son aise que dans la capitale, pensèrent les filous; partons!

— On ne trouve monsieur Gogo que dans la capitale, pensèrent les spéculateurs; partons!

— On n'a perfectionné la danse du panier que dans la capitale, pensèrent les domestiques; partons!

Et ils partirent tous. — Tous!

Ils sont arrivés.

Fantasia-capitale a deux cent onze lieues de tour et on parle de reculer les barrières l'année prochaine.

— Vous plaisantez! répéta Onésime avec une stupéfaction profonde.

— Nullement, c'est un peu gênant pour commu-

niquer d'un quartier à l'autre; mais, avec les omnibus à vapeur, cet inconvénient serait secondaire. Malheureusement, il en est de plus sérieux et auxquels jusqu'à présent on n'a pas trouvé moyen de remédier.

Loin de là, on semble vouloir les aggraver chaque jour.

Non content d'avoir centralisé la planète dans la ville, on a centralisé chaque profession dans un quartier différent, ainsi que je vous l'expliquais tout à l'heure!

Jugez à quel paroxysme cette agglomération a dû porter la concurrence! Jugez quelle misère la concurrence a engendrée à son tour! Jugez enfin combien cette misère a dû multiplier les causes de mort, et vous ne vous étonnerez plus du nombre de convois qui vous effrayait si fort...

— En effet... quoique l'affluence des médecins...

— Parce que... mon cher monsieur Du Tilleul, objecta maître Helleborus avec un ricanement sarcastique.

VIII

SCÈNE DE MŒURS

L'ironie avait paru un peu bien irrévérencieuse au petit-fils d'Argan, qui inaugura une mine renfrognée peu faite pour rehausser ses désavantages naturels.

— Vous me boudez? lui demanda son guide ; est-ce parce que je me suis permis de toucher aux objets de votre culte?

— Je suis fatigué, répondit sèchement Onésime.

— En ce cas, vous plairait-il de vous rafraîchir

avant d'aller plus loin?... C'est un des charmes singuliers de Fantasia-Capitale. Où qu'on se trouve, on n'a qu'à pénétrer au rez-de-chaussée de la première maison qui se présente, et l'on est dans un café.

Les cafés échappent seuls à la loi de centralisation universelle ; ils sont partout à la fois.

— Comment, toutes ces boutiques?...

— Des cafés, rien que des cafés. Les autres industries ou commerces ont été obligés de se réfugier aux étages supérieurs. Il y a des établissements de limonade qui occupent une superficie de trois lieues carrées, ce qui oblige les garçons à faire le service dans de petits wagons qu'aspire une machine atmosphérique... Entrez donc !

— C'est qu'on m'a défendu de rien prendre entre mes repas.

— Le dernier que vous avez fait a eu le temps de se laisser digérer... Entrez donc !

Avant même qu'ils se fussent installés à une table, un roulement bruyant fit sursauter Onésime.

C'était un garçon qui fondait sur les deux con-

sommateurs dans son wagon à grande vitesse :

— Absinthe, bitter, vermouth... eau-de-vie, alcool, trois-six, vitriol !..

— Qu'est-ce qu'il nous conte avec son vitriol? dit Onésime en frémissant d'épouvante.

— Vitriol au genièvre, article très-demandé, répliqua le garçon.

— Une boisson imaginée pour les palais blasés par les mièvreries de l'absinthe, expliqua le guide de Du Tilleul...

— Mais cela doit causer dans les organes des ravages épouvantables.

— C'est là l'attrait... Vous ne voulez pas en goûter ?

— Grand Dieu ! moi !... Mon docteur qui m'interdisait jusqu'à un simple canard... Si l'on pouvait me préparer une infusion de camomille...

— Allons donc ! Vous plaisantez... Buvez-moi un peu de café.

— C'est bien échauffant.

— De bière.

— C'est bien froid.

— Mais puisque vous avez autour de vous

soixante mille médecins qui veillent. Vous l'oubliez donc toujours?... De la bière, garçon.

— Un tonnelet ou un demi-tonnelet.

— Que signifie ?... s'écria derechef Du Tilleul...

— C'est la mesure habituelle; il y a des gens qui sont arrivés à en avaler six tonnelets dans une soirée, après avoir commencé par des canettes, comme à Paris.

— Juste ciel !...

Le garçon était revenu, prompt comme la foudre.

— Voilà ! messieurs... C'est trente-six francs, s'il vous plaît !

— Bigre ! exclama Onésime.

— Et cinq francs de pourboire.

— Vous êtes fou ?... Ce garçon est fou...

— Tâchez de vous dépêcher, où j'appelle un agent de police.

— Pour me forcer à vous donner cinq francs de pourboire ?

— Et je me gênerais encore.

— Eh bien ! je m'y refuse. Le pourboire est facultatif.

— Vous croyez cela... Garde, empoignez-moi ces messieurs... Qui m'a donné des malotrus pareils?

Le guide d'Onésime eut la précaution de s'interposer au bon moment :

— Voilà vos quarante-deux francs, mon ami; agréez les excuses très-humbles de monsieur qui est étranger et n'est point habitué aux coutumes du pays.

— A la bonne heure, grommela le garçon en s'éloignant... Sans quoi!... Et qu'il s'avise une autre fois de me parler le chapeau sur la tête!...

— M'expliquerez-vous... demanda à son *cicerone* Du Tilleul, tout frémissant d'émotion contenue.

— Rien de plus simple.

Les garçons de café de votre pays n'en sont encore qu'à la malhonnêteté, et ceux-ci en sont à la domination.

C'est, du reste, ce à quoi vous marchez en France. Le pourboire que vous subissez niaisement y deviendra un impôt de droit; l'insolence que vous tolérez s'y métamorphosera en autocratie subalterne. Laissez-leur prendre un pied

ez vous... Et cætera... Goûtez-moi cette bière, à votre santé!...

— A ma santé! J'en ai bien besoin, répondit pauvre voyageur en passant la main sur son age, que ces secousses avaient sensiblement éré.

IX

LA MÉDECINE DE PROVINCE

Maître Helleborus regarda Onésime avec insistance :

— Vous serez donc toujours le même... Je gage qu'un bon bifteck vous rétablirait...

— De la viande ! Moi qui suis à la diète !...

— Vous aimeriez mieux une potion ?... Vous en aurez ! vous en aurez !... La ville est bonne.

— Je vous jure que je ne suis sérieusement pas à mon aise, balbutia Du Tilleul.

— Mais tant mieux, cornes du diable, tant

mieux!... Il faut bien que messieurs de la médecine vivent. Les pauvres gens!...

Je vous parlais de la centralisation; eux aussi en font la désastreuse expérience.

Ah! dame! la médecine en province était si triste chose! Il y avait de quoi y renoncer. Un satané local où tout se sait :

— Tiens, fait l'une, on sonne un mort.

— Mais, oui, c'est le père X.

— Ah! bah! Et qui est-ce qui le soignait?

— Le grand médecin brun qui est nouvellement établi.

— En voilà un qui ne m'inspirerait pas de confiance.

— Et à moi, donc!

— Si jamais celui-là prend dans le pays, cela m'étonnera singulièrement.

— C'est une abomination de laisser des ganaches pareilles exercer.

— On devrait lui donner un charivari.

— Pour moi, je vais aller conter à tout le monde que c'est lui qui a tué ce pauvre père X.

— Et que vous aurez raison.

— *Jesus mater!*... On en condamne qui ne l'ont pas tant mérité!...

Allez donc faire de la médecine agréable sous la surveillance des cent yeux d'Argus, et avec la responsabilité de vos moindres prescriptions !

Vivent au contraire les grandes capitales où l'on ne compte pas avec les malades. Un de plus ou de moins dans le tas !...

— Comme vous y allez, s'écria Onésime avec un frisson. J'en fais partie, moi, de ce tas-là !

— C'est bien la peine de m'interrompre pour un si mince détail. Je reprends.

Le contrôle des malades n'est pas le seul qu'ait à subir le médecin de province.

Le pharmacien est là qui guette et épie.

Le pharmacien de la capitale est, — vous le verrez ici, — devenu la plupart du temps le compère du marchand de santé, quand il ne s'improvise pas marchand de santé lui-même.

Dans les petites localités, c'est différent.

Précipité du haut d'ambitions plus ou moins légitimes jusqu'en ces bas-fonds de la droguerie, le pharmacien voit dans le médecin un favori du sort qui lui a pris injustement sa place au soleil.

Ce qui ne l'empêche pas, — quand il rencontre celui-ci, — de lui prodiguer ses plus ob-

quieuses révérences ; mais, s'il embrasse son al, c'est pour mieux l'étouffer.

Un centigramme de plus dans une potion, un ligramme de moins dans une ordonnance, — voilà assez pour remuer toute la ville.

Et le soir, en faisant sa partie de piquet, avec voisin, le pharmacien jaloux insinue :

— Comme il est heureux, tout de même, que ne m'absente jamais ; encore aujourd'hui...

— Quoi donc ? questionne naturellement le sin.

— Oh ! rien... ce sont des choses que, pour onneur du corps, il vaut mieux céler ; mais, st égal, quand on pense à la légèreté avec uelle on accorde maintenant les diplômes... is dames... et cinquante de point...

— Cinquante sont bons... Comme ça, notre decin a encore fait quelque boulette de sa on ?

— Je n'ai nommé personne, que je sache... Je le trèfle.

— Suffit ! on comprend à demi-mot... Je le ends... Neuf, dix, onze... Aussi bien, avec moi us avez tort de faire des secrets, parce que, vous vez : muet comme la tombe...

— Il n'y a pas de secrets là-dedans... Quatorze du carreau, quinze du trèfle... Seulement, je ne voudrais pas avoir l'air de dénigrer... Quinze. Ma parole d'honneur... croyez-vous, qu'il ne faut pas avoir perdu la tête?... Administrer à un enfant la noix vomique dans de pareilles proportions...

— Ah! c'était de la noix vomique pour le petit de Mme***.

— Je n'ai nommé personne.

— Mon Dieu, non... ne voilà-t-il pas! Comme vous êtes drôle de vous défier de moi. A vous à faire!

— Je ne me défie pas.

— N'empêche pas que sans vous...

— Son compte était réglé à ce pauvre petit. Voyez-vous, monsieur Binet, ça crève tout de même le cœur, quand on pense que des gâte-métiers pareils ont des titres, se donnent de l'importance, tandis que soi, on végète dans une misérable boutique où il faut encore qu'on répare les bévues de ces beaux messieurs... Dix heures... Nous ferons la belle demain... Je vais fermer. Surtout pas un mot de ceci.

— Comment donc!

t, dès le lendemain, M. Binet a colporté par-t l'erreur du médecin qui, sans le pharma-n, envoyait *ad patres* le petit de Mme ***.

Onésime avait écouté d'un air d'incrédulité.

— C'est une supposition que vous faites, n'est-pas ? dit-il à maître Helleborus ; car jamais cteur ne commet de ces erreurs-là.

— Feu Argan, votre arrière-grand-père, vous roierait sa bénédiction pour une demande sem-ble.

Bon jeune homme ! Vous êtes bien son des-ndant direct et candide. Mais sur ce chapitre, me suis promis de laisser la parole aux faits, ils parleront assez, quand le moment sera nu.

Permettez-moi, en attendant, d'achever le rtrait que j'étais en train de vous tracer de compléter la ressemblance par quelques aits.

Je vous ai déjà montré deux redoutables en-emis du malheureux médecin de province.

Et l'autorité !

Que de souplesse il faut à l'échine de celui qui eut obtenir son patronage !

Et le clergé !

Que de génuflexions, si l'on tient à sa recommandation !

Et quand l'autorité et le clergé se trouvent en dissentiment, — ce qui peut arriver parfois...

Que de détours et de louvoiements pour éviter le Charybde de M. le maire, sans échouer sur le Scylla de M. le curé !

Et les distances immenses à franchir pour aller d'un malade à l'autre ! Et le trot mutilant du cheval de pays ou les cahots mortels du cabriolet embourbé dans les ornières !

Et le froid, et le chaud, la pluie, le vent, l'insomnie à braver ! Et les maigreurs navrantes du salaire qui récompense de tant de peines !

Et les contestations avec le paysan madré qui ne comprend pas qu'on se fasse payer, puisqu'on ne lui a rien vendu — que des paroles !

Et tout le martyrologe dont je vous épargne la suite ! Non ! parbleu, il n'est pas étonnant que la centralisation médicale ait fait des progrès si rapides, et que les soixante mille médecins de Fantasia-planète soient tous dans la capitale... Car, du moment où...

Tandis que maître Helleborus achevait sa tirade, le garçon s'était approché :

— Maintenant que vous avez achevé de consommer, dit-il sans autre cérémonie, faites-moi le plaisir de céder la table.

———

X

UNE VOITURE, BOURGEOIS

Onésime allait encore se révolter de ce procédé peu civil; son guide lui ferma la bouche d'un signe et leva le siége pour lui donner l'exemple.

Quand ils eurent fait deux ou trois pas :

— Mon cher Du Tilleul, reprit Helleborus, j'ai vu le moment où vous alliez vous emporter de nouveau. Je vous ai pourtant expliqué...

— Tant que vous voudrez, mais l'insolence de ce drôle dépassait toutes les bornes.

— Elle ne diffère pas tant qu'il vous le semble

de l'insolence des subordonnés terrestres. En tout cas elle n'en est que le progrès logique. Vous avez subi là-bas des exigences ridicules; soyez puni ici par où vous avez péché, vous et vos frères de la terre.

— Au surplus, répondit Onésime, je suis bien aise d'avoir quitté l'atmosphère enfumée de ce café!

— Une des pourvoyeuses brevetées de messieurs les marchands de santé!

— On ne s'y voyait point à deux pas, et ce goût de tabac joint à... Je vous assure que vous avez eu tort de me faire boire de la bière. Cela ne me réussit pas.

— Du Tilleul, mon ami, votre pusillanimité est la principale cause de toutes vos souffrances imaginaires.

— Imaginaires!... que les voilà bien les gens qui ne sont affligés d'aucun mal. Imaginaires!... un pauvre homme dont les poumons, le foie...

— La rate, le cœur, le cerveau, les reins, la moelle épinière, les bronches, énuméra Helleborus avec un ironique empressement...

— Riez à votre aise... je ne sais rien qui rende cruel comme de se bien porter.

— A ce compte, vous allez vivre ici au gré de votre idéal et entouré de cœurs compatissants et sympathisants.

— De quels cœurs voulez-vous parler?

— Ne vous ai-je pas dit et répété que tout était centralisé ici? Or, de même qu'il y a le quartier des Amours faciles, le quartier des Ouvriers, des Lettrés, il y a le quartier des Malades, et c'est celui que vous choisirez de préférence, n'est-il pas vrai?

— J'y suis bien obligé, hélas!

— C'est ainsi que je l'entendais... Cocher!... cocher!...

Maître Helleborus adressait cette interpellation à l'automédon d'un véhicule qui traversait la rue.

L'automédon tourna la tête avec un mouvement de charmante indolence, toisa les deux voyageurs d'un air adorablement impertinent, puis, faisant un signe de refus méprisant, reprit sa marche triomphale.

— Mais, il est vide! exclama Onésime.

— Certainement.

— Eh bien?

— Eh bien! votre figure ou la mienne n'ont

pas eu le bonheur de lui plaire, et il nous dédaigne.

— Si j'avais su, j'aurais infligé à ce maroufle...

— De la violence? — pour être condamné à une indemnité.

— Vous avez raison; au moins doit-il y avoir des règlements...

— Il y en a un qui se compose de plusieurs centaines d'articles, tous conçus de façon à corriger les abus. Malheureusement les règlements ont été donnés au cocher pour lui procurer la satisfaction de les violer.

— C'est un peu comme cela sur terre.

— Ne vous étonnez point qu'alors ce soit beaucoup comme cela dans la planète Fantasia... Toujours le grossissement des abus que je vous avais annoncé... Cocher!... cocher!...

Maître Helleborus hêlait une seconde voiture.

— Vous êtes trop grand, répondit le cocher, vous fatigueriez mes bêtes.

— Cocher! cocher!...

C'était une troisième voiture.

— Merci, il ne doit pas y avoir gras dans vos poches, fit le cocher en passant outre.

— Cocher!... cocher!... cocher!...

Ils en appelèrent ainsi successivement une douzaine qui se promenaient à vide, tandis que les places affectées au stationnement restaient dépourvues de tout véhicule.

Des douze cochers, chacun motiva son refus d'une façon différente.

Celui-ci, parce que la course était trop longue; celui-là, parce que la mine d'Onésime ne lui revenait pas; cet autre, parce que la mise d'Helleborus n'était pas assez élégante; ce quatrième, parce qu'il s'était promis de ne jamais conduire que des personnes décorées..., etc.

Enfin, après des recherches multipliées, les voyageurs finirent par découvrir un treizième cocher qui consentit à les emmener, non sans avoir au préalable dicté des conditions draconiennes, telles que:

1o Aller au pas, parce que son cheval avait chaud;

2o Descendre de dix en dix cabarets, parce que le cocher de son cheval avait soif;

3o Déposer les voyageurs en route, s'il en

trouvait d'autres qui lui accordassent un meilleur prix...

Et ainsi de suite...

Onésime était furieux.

— Mais, mon bon Du Tilleul, vous allez vous échauffer le sang, insinua maître Helleborus.

Onésime aussitôt cessa d'être furieux.

XI

TAPEZ DERRIÈRE!

En montant en voiture, maître Helleborus avait nécessairement dû indiquer l'adresse à laquelle il voulait être conduit.

— Au quartier des Malades! telle rue! tel numéro! avait-il crié assez haut.

C'était une imprudence, — que peut-être il avait commise à dessein et pour le bien de la cause qu'il avait entrepris de gagner.

Le char numéroté cheminait en effet depuis quelques minutes et — fidèle à la consigne qu'il s'était donnée — cheminait à pas comptés.

Onésime pelotonné dans un coin avait furtivement appuyé la main sur ses tempes pour s'assurer que les battements de l'artère n'avaient subi aucune perturbation grave.

Soudain retentit avec un acharnement significatif un cri qui, depuis qu'ils étaient en voiture, avait été proféré une fois ou deux.

C'était l'exclamation favorite du gamin de Paris désireux de jouer à un de ses camarades un mauvais tour de son crû, le : *Sentinelle, prenez garde à vous*, de la locomotion :

— Tapez derrière!... Tapez derrière!... Tapez derrière!... proférait à l'unisson un chœur de jeunes drôles.

Sur quoi, le cocher d'envoyer à l'arrière de ses équipages une grêle de coups de fouet.

Mais les *Tapez derrière!* poursuivaient leur cours avec un redoublement d'ardeur qui indiquait que le but n'avait point été atteint.

— Sans doute quelque polisson qui aura grimpé sur les ressorts, dit Onésime.

Son compagnon sourit silencieusement.

— Pourquoi souriez-vous?...

Maître Helleborus ne répondit pas, il se contenta de soulever le petit rideau qui cachait la

lucarne placée à l'arrière de la voiture avec un geste qui signifiait :

— Regardez.

Onésime regarda et demeura bouche béante.

Assis, cramponnés, perchés, et luttant pour s'évincer mutuellement de leurs fragiles positions, il avait aperçu une demi-douzaine de marchands de santé, de ceux-là mêmes qui l'avaient assailli lors de son arrivée.

—Dame oui, fit maître Helleborus en devançant les réflexions qu'allait formuler Du Tilleul, cela paraît singulier, quand on n'en a pas l'habitude, et le contraste de la tenue sévère, de l'air grave des personnages avec la bizarrerie de leurs attitudes prêtes à l'étonnement, mais que voulez-vous?... La concurrence!

—Et la dignité professionnelle!...objecta Onésime. Jamais à Paris....

— Jamais — quant à présent... Ne jurez pas pour l'avenir... D'ailleurs, je ne vois pas une aussi énorme différence qu'il vous plaît de l'admettre. Chasser le client par écrit ou en personne, la belle nuance.... ces braves gens sont dans la sincérité de leur rôle!.. Ils ont entendu que vous

alliez au quartier des Malades, et la proie flairée, ils ont suivi la piste....

Pendant l'argumentation de maître Helleborus les *hourras* des gamins avaient redoublé :

— Tapez derrière! Tapez derrière!

Si bien que le cocher poussé à bout s'était dressé sur son siége et tournant le dos à son cheval s'efforçait d'allonger le bras pour atteindre les envahisseurs.

Mais un bien autre tumulte éclata tout à coup.

XII

LES VAUTOURS DE LA PUBLICITÉ

Tandis que le cocher vaquait à la répression du délit d'usurpation et qu'il avait, ainsi que nous l'avons indiqué, tourné le dos à son cheval, ce quadrupède peu philanthrope avait cru à propos de donner familièrement de la tête dans les côtes d'un monsieur sourd se promenant sur la chaussée avec une sécurité qui pouvait passer pour une fatuité de sa part.

Le monsieur sourd trébucha et tomba.

Le cheval — décidément peu philanthrope —

ne fut nullement ému par cet accident et n'en hâta ni n'en ralentit son allure.

De sorte que le monsieur sourd allait bel et bien avoir avec les roues des rapports intimes.

Heureusement un des polissons qui avaient les yeux fixés sur la voiture remarqua sur le sol un corps étranger.

— Un homme à la mer! cria-t-il.

C'était le signal adopté depuis qu'un passant avait péri noyé dans le macadam perfectionné de la planète Fantasia.

Aussitôt deux agents s'élancèrent intrépidement à la nage, tandis que deux autres tendaient des perches du haut du trottoir. Un des agents arrêta le cheval, l'autre plongea pour arriver jusqu'au naufragé.

Le monsieur sourd était sauvé, — mais tout était loin d'être fini.

La comédie des accidents commençait au contraire.

Les agents gourmandaient le cocher et prenaient son numéro; les badauds attroupés péroraient et formulaient des théories sur la surveillance de la voie publique; Onésime voulait descendre.

— A quoi bon? fit son compagnon.

— Peut-être ce pauvre monsieur a-t-il besoin de soins. Dans quel état il est!

— Au point de vue de la coquetterie, sa tenue laisse à désirer, mais sous le rapport sanitaire, il ne peut avoir aucune blessure. D'ailleurs il est sûr d'être plus soigné qu'il ne le voudra.

En effet — et comme poussés par un ressort — les six marchands de santé grimpés derrière la voiture s'étaient précipités, aux premières rumeurs de l'accident.

Ils entouraient la victime comme s'ils eussent voulu s'en disputer les morceaux.

L'un lui prenait le bras, l'autre lui tirait les pieds, celui-ci voulait lui palper les côtes, celui-là lui frictionner la colonne vertébrale.

— Il faut le déshabiller !

— Il doit avoir au moins une fracture.

— Une blessure.

— Une foulure.

— Une écorchure.

— Il n'est pas possible qu'on fasse une chute pareille sans qu'il en résulte aucun symptôme morbide.

— Ce serait indécent.

— Il y aurait de quoi renoncer à la profession.

— Monsieur, d'où souffrez-vous ?

— Monsieur, vous devez avoir quelque chose de démis?

— De déboîté?

— De luxé?

— D'ecchymosé?

— Soyez sans crainte, je vous remettrai sur jambes avant quinze jours.

— Moi avant huit.

— Moi avant six.

— Moi avant quatre.

— Monsieur, n'est-ce pas que c'est moi que vous choisissez pour docteur?

— N'est-ce pas que c'est moi, monsieur ?

Le sourd ne répondait pas, par l'excellente raison qu'il n'entendait pas un traître mot de ces questions multipliées.

— Monsieur!... insista un des marchands de santé. Eh!... Monsieur...

— Monsieur!... répétèrent tous les autres.

Le sourd, surpris par ce *tutti* imprévu, risqua un léger mouvement.

— Il m'a fait signe.

— C'est à moi !

— Je l'ai bien vu peut-être.!

— Et moi donc !...

— Vite que je le soigne à tout risque.

— Je vais lui appliquer une compresse d'eau sédative.

— Encore un coup, c'est moi qu'il a choisi...

Les agents, voyant que la lutte menaçait de se prolonger, jugèrent nécèssaire d'intervenir.

— On va reconduire monsieur à son domicile et là il vous fera demander si bon lui semble.

— Veuillez en ce cas prendre du moins mon nom, répliqua un des marchands de santé, en tendant sa carte à l'agent. Vous serez assez bon pour faire mettre en toutes lettres dans les *nouvelles diverses* des journaux qui ne manqueront pas de raconter le fait que c'est le docteur Ricochet qui a prodigué au blessé les premiers secours.

— Par exemple!... ne l'écoutez pas et acceptez une carte, afin de faire constater que c'est le docteur Maniveau qui, avec un dévouement au-dessus de tout éloge...

— Il ferait beau voir, qu'on méconnût le droit à ce point! c'est moi le docteur de Grandpré, rue de la Mule, 1233... Vous entendez, répéta-t-il

n se tournant vers le cercle qui s'était formé au-our d'eux... rue de la Mule, 1233... S'il y a, ajou-a-t-il d'un air insinuant, dans l'honorable société ui m'environne d'autres personnes qui désirent non adresse je puis la leur distribuer...

— C'est bon! c'est bon!... intervinrent les agents. On la connaît celle-là.

— Permettez, insista un marchand de santé... l'intérêt de l'équité exige qu'on éclaircisse la question... N'est-ce pas, monsieur, que c'est moi qui vous ai soigné?

— N'est-ce pas que c'est moi! redit aussitôt son collègue...

— N'est-ce pas?..

— Vous allez vous disperser, intervinrent les agents d'un air bourru.

Maître Helleborus, qui avait tenu à ce qu'Onésime assistât à cette scène, vit qu'elle tirait à sa fin.

— Vite, dit-il, esquivons-nous avant qu'ils aient le temps de s'attacher de nouveau à notre poursuite... Allons, cocher!

— On y va.

Le monsieur sourd cependant avait été remis sur jambes.

— C'est égal, pensa chacun des marchands de santé, un homme atteint de surdité peut devenir un client, ne le quittons point.

Et ils emboîtèrent le pas derrière lui, tandis qu'on entendait la voix des agents maugréer en s'affaiblissant :

— Circulons !... circulons !...

Quant au cocher, lorsqu'il jugea la représentation bien terminée, il se décida à repartir, tout en grondant :

— Voilà-t-il pas ! pour un sourd de plus ou de moins !... J'en ai écrasé de plus beaux qui n'ont pas crié si fort.

XIII

LE QUARTIER DES MALADES

On était arrivé à destination.

Le quartier des Malades s'offrait aux regards des deux voyageurs. Rien que par l'odorat un aveugle aurait d'ailleurs reconnu la localité.

Dans toutes les rues régnait cette odeur vaguement âcre et subtilement fade qui est le produit incestueux de la pharmacie et de la maladie.

La voiture roulait sourdement sur la paille répandue de toute part.

Onésime avait mis la tête à la portière.

Devant lui défilaient des séries interminables de maisons coupées, de distance en distance, par des édifices plus vastes et — qu'on me pardonne ce néologisme, — à l'aspect caserneux.

Les maisons les plus petites étaient toutes des *maisons de santé*, ainsi que l'attestaient des enseignes placées sur chacune d'elles et rehaussées de noms plus alléchants les uns que les autres.

C'était :

AU BEL AIR.

HEUREUX SÉJOUR.

AU BON COIN.

DOLCE RESPIRO.

LE PARADIS THÉRAPEUTIQUE.

Puis venaient des détails affriolants sur la salubrité, la commodité, la supériorité de ces différentes demeures, qui se prétendaient toutes situées et organisées de façon à rendre leurs hôtes centenaires.

Pour les édifices plus vastes, c'étaient des hôpitaux. La nudité de leurs murailles attestait leur destination.

On sentait qu'ils dédaignaient de faire des avances à leur public gratuit. A quoi bon promettre, quand on n'est pas obligé de tenir!

— Eh bien! interrogea maître Helleborus, comment trouvez-vous votre futur domicile?

— A en croire les enseignes, le quartier des Malades serait celui où l'on se porterait le mieux de toute la ville. Toutefois j'entrevois aux fenêtres des visages qui ne sont pas du même avis.

— Vous êtes plaisant. Ne faudrait-il pas vous offrir des malades en toilette de bal?

— Non, mais ce quartier me paraît un peu triste.

— Quand vous serez guéri, vous aurez toute faculté d'en habiter un autre.

— Hélas! nous n'y sommes pas, soupira le petit-fils d'Argan en suçant une pastille de Vichy qu'il avait découverte au fond d'une de ses poches.

Maître Helleborus ne releva pas l'interjection; il se pencha vers le cocher et lui désignant du doigt une maison d'assez belle apparence :

— Arrêtez-vous là, dit-il.

En voyant la voiture faire halte, un groupe de malades s'empressa pour assister au débarquement.

Cette haie de nouvelle sorte, n'avait rien de précisément récréatif, mais les commentaires qui en sortirent ajoutèrent au désagrément de la situation. Ces commentaires pouvaient se diviser en deux catégories :

Ceux des malades découragés;

Ceux des malades à illusion.

— Ils ont bien besoin de venir ici, grondaient les uns en toisant Onésime et son guide. C'est probablement pour insulter à nos souffrances. Est-ce qu'on devrait les recevoir avec des figures pareilles ?

— Avez-vous observé le petit? chuchotaient les autres. — Le petit, c'était Onésime. — Ce teint jaune, ces yeux cernés... En voilà un qui file un vilain coton. Dieu merci, nous ne sommes pas dans un tel état et nous aurons depuis longtemps délogé qu'il attendra encore sa guérison ! C'est une consolation.

Le malheureux Du Tilleul, à qui ces réflexions n'avaient pas échappé, sentait la sueur perler sur son front.

Maître Helleborus s'en aperçut probablement, et estima qu'il y aurait cruauté à prolonger la scène.

— Ouvrez la porte, entrez, pendant que je paye le cocher, lui dit-il. Je vous rejoins.

Le portier de la maison s'était avancé au-devant d'Onésime.

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je désirerais... je viens...

Il ne savait trop comment traduire une volonté qui n'était pas absolument la sienne.

Le portier prévint au surplus une plus ample explication :

— C'est pour un logement..- Vous ne faites pas notre affaire... Nous ne prenons pas les maladies mortelles...

— Hein?... Qu'avez-vous dit?... balbutia l'infortuné.

— Vous avez bien entendu. Je vous ai dit que la maison est très-bien habitée et que nous n'y recevons que des gens indisposés légèrement, parce que les autres, vous comprenez... Un enterrement ça attriste toujours !

— Vous ne par...lez... pas sérieusement?...

— Est-ce que j'ai l'air de rire?... Bonsoir... Cherchez ailleurs !...

Onésime ahuri regagna la porte.

— Il n'y a rien à louer? demanda maître Helle-

borus. Eh ! mais qu'avez-vous donc, cette mine bouleversée...

— Ah! je savais bien que j'étais un homme perdu...

Et il raconta sa mésaventure à son compagnon.

— N'est-ce que cela? repartit celui-ci. Vous êtes bien bon de vous effaroucher d'un propos sans importance. Les portiers de la planète Fantasia n'en font pas d'autres. Suivez-moi.

— Je ne puis.

— Bien! Vous avez envie de vous trouver mal à présent! Marchez, vous dis-je, et vous allez tout de suite voir la contre-partie de la scène qui vous a si fort touché.

En effet, ils avaient pénétré dans une autre maison, dont le portier, avec une bonne grâce d'état, les salua d'un :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Nous loger, répondit maître Helleborus.

— Jamais.

— Pour quelle raison?

— Vous n'êtes pas assez malades, ni l'un, ni l'autre.

Onésime se ranimait.

— Et que vous importe? questionna Helleborus.

— Il nous importe beaucoup à moi et à monsieur le propriétaire. Moi et monsieur le propriétaire, nous ne louons qu'à l'année, mais nous avons soin de choisir des locataires qui n'en ont pas pour plus de trois mois, parce que vous sentez, on a l'avantage de pouvoir louer quatre fois le même appartement.

— Mon compagnon est pourtant très-malade, ricana Helleborus.

— Heu! heu!... Très-malade!... Son facies ne m'inspire pas de confiance. J'ai dans l'idée qu'il ira plus longtemps que vous ne croyez..

Onésime respira bruyamment.

— Savez-vous bien, maroufle, que vous êtes un coquin, avec votre système de location au décès! exclama Helleborus en feignant de se courroucer.

— Est-ce que nous n'avons plus le droit de disposer de *notre* propriété comme nous l'entendons?

— C'est de l'escroquerie.

— Escrocs! nous?... Nous! un propriétaire!... Ah! c'est ainsi!... Aménaïde, le balai?... A mon aide!...

Aménaïde était occupée ailleurs, et Helleborus,

qui se tordait de rire, entraîna Onésime réconforté.

Dans une troisième maison, ce fut une femme, — peut-être ce titre est-il bien prétentieux pour une portière, — ce fut une femme qui vint au-devant des deux étrangers :

— Ces messieurs désirent...

— Un logement pour mon ami.

— Ah! ah! Monsieur est garçon?... dit-elle en désignant Onésime.

— Certainement.

— Oh ! alors, nous avons tout ce qu'il faut pour monsieur... Monsieur n'a pas de parents directs?

— Non.

— Une chambre superbe au second... Pas de collatéraux?

— Non.

— Que disais-je au second! C'est au premier que je veux installer monsieur et je le soignerai comme mon propre fils.

— Merci, je ne veux pas loger ici, interrompit brusquement Onésime. Venez!

Puis quand ils furent dehors :

— L'abominable mégère!... Elle ne se doutait

pas que je lisais dans sa pensée et que je déchiffrais ses instincts cupides à travers ses assurances de bon vouloir.

— Ah! dame, fit Helleborus, philosophiquement, le cadeau que je vous ai fait a ses petites misères... L'envers des pensées d'autrui n'est pas toujours couleur de rose; mais l'amertume est souvent salutaire... Hé! hé! Vous devez savoir cela, vous, un buveur de tisanes...

Après quelques autres tentatives infructueuses, Onésime put enfin s'installer dans un domicile choisi par son ami.

— Vous serez à merveille ici... lui dit celui-ci. Il est tard, vous allez vous coucher... Adieu...

— Vous me quittez?

— Je reviendrai demain matin... J'ai une visite à faire dans une étoile fixe à un petit million de lieues d'ici.

XIV

LES ALLUMETTES DE PRÉCAUTION

Lorsqu'Onésime fut seul, il se mit à examiner le nouveau domicile qui lui était échu.

Sa chambre, du haut en bas, lui parut tapissée d'un papier surchargé de caractères dont il ne distinguait pas bien la nature, à cause de la nuit qui était venue.

Dans le parquet ces mêmes caractères se retrouvaient incrustés ; ils étaient également peints au plafond.

— Voilà qui est curieux, murmura-t-il. Vérifions ce fait et complétons notre inventaire.

Ce disant, il frotta une allumette... Rien ne prit... Il en frotta une seconde, une troisième... Toute la boîte y passa... Aucune trace de feu.

Impatienté, il tira la sonnette. Un domestique parut :

— Monsieur a sonné?

— Certainement, j'ai sonné. Je m'évertue depuis une heure à frotter vos maudites allumettes et pas une ne prend.

— Dieu merci!

— Comment, Dieu merci?

— Nos savants ont eu assez de mal à faire cette découverte.

— Quelle découverte?

— Monsieur n'est donc pas de ce pays-ci, qu'il ignore?...

— Non, je ne suis pas de ce pays-ci.

— Je conçois. Pour lors, monsieur, qu'autrefois nous avions des allumettes chimiques, comme on les appelait. Ces satanées allumettes-là s'enflammaient dès qu'on avait le malheur de les frotter.

— Il me semble que c'était là une qualité pour des allumettes, et non pas un défaut.

— Une qualité ! Ah ! bien, par exemple, on voit bien que monsieur n'est pas de ce pays-ci.

— Que prétentez-vous insinuer par là ?

— Rien, monsieur... Seulement, si monsieur était de ce pays-ci, il saurait que les allumettes chimiques, ça n'était bon qu'à mettre le feu...

— Évidemment.

— A mettre le feu aux maisons.

— Quand on commettait des imprudences.

— Peut-être bien ; en tout cas, nous avions tous les ans des incendies en veux-tu, en voilà. Pour lors, les savants, dont je parlais, se sont réunis pour délibérer, et ils ont décidé que si quelqu'un trouvait quelque chose de meilleur, il aurait raison.

— Vraiment, les savants se sont réunis pour prendre une décision de cette importance ?

— Mais un peu, monsieur. Voilà comme ils sont chez nous. On voit bien que monsieur n'est pas de...

— Assez.

— Faites excuse, je ne le disais pas méchamment. Pour lors qu'après avoir décrété ce que je vous contais, ils ont attendu qu'un amateur se présente avec une invention.

— Et il s'en est présenté un?

— Plusieurs, parbleu. C'est qu'on ne trouve pas des choses si subtiles d'un seul coup.

— Quelles choses?

— Pour lors il en est venu un premier qui a imaginé des allumettes qui ne pouvaient prendre qu'à condition qu'on les frottait sur un papier exprès. Le papier était collé sur le fond de la boîte.

— C'était ingénieux.

— Ingénieux, monsieur, mais imprudent! parce que, vous sentez, on avait l'allumette et la boîte à la fois. Paff! on frottait, ça flambait...

— Il me semble que la combinaison était commode.

— Et les incendies donc!... On voit bien... Non, rien... Après cet inventeur-là, il en est venu un autre qui a proposé des allumettes qu'il fallait tremper dans l'eau avant de les allumer.

— Ah, bah!

— Oui, monsieur, ça a réussi pendant quelque temps, parce que les enfants, qui ignoraient le moyen, ne risquaient plus de rôtir leurs père et mère.

— C'est juste.

— Par malheur, au premier petit incendie qui a pris dans une maison, on a aspergé d'eau tous les étages. Vlan! aussitôt voilà les provisions d'allumettes qui ont pétillé, si bien qu'il y a eu tout un quartier de consumé.

— Et maintenant?...

— Maintenant c'est une autre paire de pistolets. Voici la vraie recette : les allumettes de précaution.

— En quoi consistent-elles?

— Ah! monsieur, c'est d'un simple et d'un perfectionné en même temps!... Vous avez des allumettes comme celles que vous avez essayées...

— Et qui ne prennent pas.

— Parbleu! il n'y a que le bois.

— Il n'y a que le bois?

— Certainement, monsieur. Quand vous voulez du feu, vous prenez une de ces allumettes de bois, vous allez la tremper dans un pot de fer blanc qui contient un premier liquide, puis dans un second qui contient une poudre, puis dans un troisième qui contient une pâte, et crac! votre allumette prend!....

— Mais ce doit être horriblement long?

— Peuh! On y est fait... Et puis la sécurité! On a bien raison de les appeler des allumettes de précaution. Sans compter que l'on vient de rendre une ordonnance qui porte que, pour plus de tranquillité, dans chaque maison, le pot au liquide sera dans la cave, le pot à la poudre au troisième dans une armoire doublée de tôle, le pot à la pâte au grenier, et l'allumette chez les particuliers. Par ce procédé-là, vous sentez, on peut dormir sur ses deux oreilles.

— Et monter douze étages pour avoir de la lumière.

— Ah, dame! la sécurité!... On voit bien que monsieur n'est pas...

— Il faut espérer qu'on inventera des allumettes qui ne s'allumeront pas du tout. La sécurité sera encore plus grande.

— Monsieur a raison; il faut l'espérer... Voyez-vous, monsieur, je prends ce bout de bois ici... je vais à la cave, je remonte au troisième, de là je...

— Et moi, j'en ai pour un quart d'heure à attendre?

— Peut-être bien... Pourvu encore que la

propriétaire ne soit pas sortie en emportant la clef de l'armoire du troisième. Elle a si peur des sinistres !...

— Alors je serais obligé...

— C'est une supposition !... D'ailleurs elle rentrera dans la soirée... J'y cours, monsieur... Mais vous verrez quand vous connaîtrez ce pays-ci, il n'y a rien de tel pour la sécurité...

La voix du domestique se perdit dans l'escalier.

XV

LA CHAMBRE D'ONÉSIME

Enfin l'allumette de précaution s'étant décidée à faire son effet, Onésime Du Tilleul put lier plus ample connaissance avec la chambre qu'il habitait.

Il ne s'était pas trompé.

Et d'abord sur l'abat-jour de la lampe qu'il tenait à la main, il lut :

MALADIES DES YEUX

TRAITEMENT DU DOCTEUR PICHENETTE

GUÉRISON INFAILLIBLE

De 4 à 6 heures, tous les jours à son cabinet de la rue des Éléphants, 941.

Il examina de près les caractères qu'il avait remarqués sur le parquet :

MALADIES DES PIEDS

(Cors, oignons, etc.)

TRAITEMENT DU DOCTEUR BARBIZET

Guérison infaillible

RUE DE LA BIENFAISANCE, 1102

Il regarda les tableaux :

L'un représentait la *Chute des feuilles*; et au dessous :

MALADIES DE POITRINE

TRAITEMENT DU DOCTEUR PISTOLOIS

GUÉRISON INFAILLIBLE

RUE DES ENFANTS-VERTS, 9

Le second tableau représentait une *Maison de Fous*; et au-dessous :

Maladies du cerveau

TRAITEMENT DU DOCTEUR PALAVOINE

GUÉRISON INFAILLIBLE

47, RUE DE LA SAUTERELLE, 47

Il se regarda dans la glace. Une pancarte y était collée sur laquelle on voyait:

MALADIES DU FOIE

GUERISON INFAILLIBLE

Si vous avez le teint jaune

ADRESSEZ-VOUS AU DOCTEUR LANCINANT

Rue des Chardons, 1913

Il s'assit sur un fauteuil ; du dossier il jaillit un écriteau à ressort :

MALADIES DES REINS

TRAITEMENT DU DOCTEUR ADALBERT

GUÉRISON INFAILLIBLE

22, RUE DE LA RHUBARBE, 22

Il but une tasse de thé. Au fond et imprimé dans la porcelaine se détachait :

MALADIES DE LA GORGE

TRAITEMENT DU DOCTEUR VALATIER

Guérison infaillible

111, RUE DES COMÈTES, 111

Il se reposa sur le lit. Dans les draps étaient tissés ces mots :

MALADIES DU SANG

(Insomnies)

TRAITEMENT DU DOCTEUR GANIMARD

Guérison infaillible

123, RUE DE LA SYNCOPE, 123

Un autre qu'Onésime aurait probablement fait des réflexions d'une nature différente à l'aspect de ce déploiement d'amorces.

Mais lui, — ô Argan ! du haut du ciel, ta demeure dernière... — mais lui, se glissant dans ces draps pleins de promesses damassées, se contenta de murmurer béatement :

— Guérison infaillible ! Toujours et partout !... Mon nouvel ami Helleborus a des allures légèrement suspectes et fantastiques, mais je ne l'en bénis pas moins de m'avoir conduit ici.

XVI

LA SCIERIE HYGIOPATHIQUE

L'aurore aux doigts de rose n'avait encore fait qu'entre-bâiller les portes de l'Orient, quand le petit-fils d'Argan fut réveillé en sursaut.

Tout près de lui — on aurait dit dans la chambre voisine — se faisait entendre un concert de nouvelle espèce.

Aux aigres grincements de plusieurs douzaines de scies se joignaient le bruit de lourds morceaux de bois remués avec fracas et l'écho d'exclamations, de lamentations, d'injonctions qui formaient le plus étrange des amalgames.

— Sapristi! s'écria Onésime en se levant sur son séant.

Puis il se frotta les yeux pour recueillir ses souvenirs troublés par l'accumulation de tant d'événements imprévus...

— Sapristi! répéta-t-il, où suis-je donc?

En s'adressant cette question, il tâtait autour de lui, — car le demi-jour n'éclairait qu'imparfaitement la chambre.

Soudain tout fut reconstruit dans sa mémoire. Il venait d'apercevoir les tableaux, la glace, les meubles aux recommandations si singulières.

— Je me rappelle maintenant... maître Helleborus... la planète Fantasia... le quartier des Malades...

En ce moment le concert discordant prit dans le voisinage un redoublement d'intensité.

— Grand Dieu! pensa-t-il, serais-je tombé dans un hospice d'aliénés?

Onésime avait peu fréquenté les théâtres, cependant il y était allé quelquefois, et comme tout le monde il avait vu une des soixante reprises des *Pilules du diable*, — une pièce dont le titre devait avoir pour lui un attrait particulier.

C'était précisément une réminiscence de la fa-

meuse féerie qui lui traversait la cervelle. Il songeait à la scène de la *maison de repos,* et à son dissonant tohu-bohu.

— La fiction deviendrait-elle pour moi une réalité?... c'est abominable... moi qui m'étais promis de faire la grasse matinée... je suis moulu après tant de... Drelin ! drelin !... garçon... quelqu'un !... Drelin ! drelin !

Le cordon de sonnette auquel il se cramponnait avait fait sortir de la muraille une nouvelle pancarte, qui portait cet avis :

A cause des autres malades
Vous êtes prié de sonner doucement.
Si l'on ne vous répond pas, attendez et plaignez-vous
à l'administration.

— Il sont charmants avec leur : *sonnez doucement!*... Est-ce qu'ils se figurent que les autres malades doivent dormir plus que moi avec la sérénade qu'on leur donne à côté... Drelin !... Attendez pour vous plaindre, et mourez... Drelin ! en attendant... Drelin ! drelin ! drelin !...

Le cordon était resté dans la main du carillon-

neur, mais ses efforts ne semblaient pas devoir provoquer d'autre résultat.

A la fin pourtant — il s'était bien écoulé une demi-heure — le domestique de la veille parut à demi vêtu, l'air effaré et se frottant les yeux.

— Est-ce que monsieur a sonné?

— Si j'ai sonné!..

— Dame! monsieur, dans le premier sommeil.

— Le premier sommeil à cinq heures du matin...

— C'est toujours mon premier, puisque je ne me suis pas réveillé depuis hier soir.

— On aurait le temps de mourir...

— Monsieur a raison, ça nous est déjà arrivé.

— Et vous osez l'avouer!

— Dame, monsieur, c'est la faute des malades; il fallait qu'ils payent le supplément de nuit, et on serait venu tout de suite.

— Il y a un supplément de nuit?

— C'est bien simple. Donnant, donnant. Vous comprenez, dans notre partie on ne fait pas de la philanthropie, on fait du commerce et on vous vend des soins pour votre argent.

— Si j'ai jamais entendu un langage plus effronté...

— C'est que, là où vous étiez, on agissait de même, mais sans vous le dire.

— Animal!

— Si c'est pour ça que monsieur m'a dérangé, ce n'était pas la peine. Seulement je ferai observer à monsieur que je n'ai pas chaud dans ce costume léger et que je pourrais bien m'enrhumer.

— Cela m'est bien égal.

— Et à moi aussi. Seulement, si j'éternue, ça sera porté sur la note de monsieur.

— Voici qui est plus fort.

— Il faudrait peut-être que je m'enrhume pour rien... ce n'est pas dans mon service... — Monsieur aime-t-il mieux que je m'en aille?

— Pas avant de m'avoir expliqué ce que signifie l'effroyable tapage qui me poursuit depuis la pointe du jour.

— Quel tapage donc?

— Ne l'entendez-vous pas assez?...

Comme pour souligner l'apostrophe d'Onésime, le vacarme ébranla les airs avec une nouvelle furie.

— Je n'entends absolument rien d'extraordinaire.

— Comment!... ces grincements, ces sifflements, ces...

— Oh! j'y suis!... Monsieur veut probablement parler de la Scierie hygiopathique qui est à côté. Encore une chose qui prouve que monsieur n'est pas de ce pays-ci, sans quoi il y serait habitué.

— Jamais je ne m'habituerai à un pareil tintamarre.

— Monsieur n'est pas fait autrement que les autres. Du reste la Scierie hygiopathique est un établissement déclaré d'utilité publique par un rapport de *l'Académie des Infaillibles*.

— Mais me direz vous enfin ce que c'est que cette scierie?

— Je ne demande pas mieux, seulement je me refroidis sensiblement... Monsieur est averti.

— Finissons-en!

— La Scierie médicale, monsieur, est une invention récente du docteur Baltimer, un novateur, comme on les appelle ici.

Le docteur Baltimer a découvert que jusqu'à lui la médecine n'avait pas le sens commun. C'est en général par là que débutent tous les novateurs.

Sur quoi, il a entrepris de lui donner ce sens qui lui manquait et il a démontré dans un gros volume de 991 pages que les exercices violents et prolongés étaient le seul et unique remède contre les affections de tous les organes.

Pour prouver son dire, le docteur Baltimer a ouvert à côté un établissement où il expérimente son système et auquel il a donné le nom *Scierie hygiopathique.*

Tous les malades y sont astreints à scier du matin au soir un certain nombre de bûches, suivant leurs forces et l'état plus ou moins avancé du traitement.

— Et ceux qui ne veulent pas?...

— On les contraint donc!

— Je voudrais bien savoir par quel moyen?...

— A coups de martinet donc!

— Vous vous moquez.

— Pas du tout, monsieur! Le martinet, à ce qu'assure le docteur Baltimer, est même un complément indispensable pour fouetter le sang et rétablir l'équilibre des humeurs.

Tenez, les entendez-vous?... ce sont des malades rebelles à la science.

On distinguait en effet des voix qui exhalaient

des plaintes et d'autres qui proféraient des reproches.

— Il faut ça !... si on écoutait les malades, voyez-vous, on ne les guérirait jamais...

Moi qui vous parle, j'ai été domestique à la Scierie hygiopathique et je vous garantis que je ne les ménageais pas. Quand on sait que c'est pour leur bien...

Parce que, vous concevez, quand ils ont bien sué, bien scié, ou ils en réchappent, ou ils en meurent. S'ils en réchappent, c'est le traitement; s'ils en meurent, c'est la maladie.

— Je doute qu'il en réchappe beaucoup.

— Par exemple, monsieur, j'en ai vu un, de mes yeux vu !...

— Un sur combien?...

— Le chiffre est en dehors de la question. D'ailleurs le patronage de *l'Académie des Infaillibles* est là pour sauvegarder tout.

— Et quelle est encore cette Académie?

— L'élite de nos savants. Les lumières de la science médicale.

— Ils sont fous d'avoir approuvé un système aussi absurde.

— Ils en ont approuvé bien d'autres... Vous

rrez, quand vous lirez les journaux ; vous ren-ntrerez, après chaque remède préconisé, cette rase invariable : *Approuvé par l'Académie des faillibles.*

— Je ne me trompe pas, dit Onésime en prê-nt l'oreille... le bruit a cessé.

— C'est l'heure du brossage, monsieur.

— Pour qui ?

— Pour les malades donc. Afin de les remettre, n leur frictionne le corps avec des brosses d'é-ctro-chimico-chiendent ; toujours de l'inven-on du docteur Baltimer... Après cette opération-ils vont recommencer à scier...

— Alors je ne pourrai pas me rendormir ?...

— Aujourd'hui peut-être bien que non ; mais ous vous y ferez, monsieur, vous vous y ferez...

— Merci bien !...

— Il n'y a pas de quoi... je redescends me ou... me cou... Ma foi ! trop tard ! Monsieur est émoin que j'ai éternué... Ah ! tchi ! Monsieur en st pour ses cent sous.

XVII

LE SQUARE INDISCRET

Que faire dans un lit quand on ne dort pas?

Onésime dépaysé, inquiet, isolé, attendait que le jour fût complétement venu, en se livrant à des monologues qui trahissaient une série d'impressions peu favorables à la planète Fantasia.

Aussi, pour réagir contre ses préoccupations, comme il voyait que son guide ne revenait pas encore — il s'habilla prestement, descendit l'escalier et gagna la rue en pensant :

— Une promenade matinale est éminemment

nitaire; au dire de tous les médecins que j'ai vus; romenons-nous donc, sans préjudice de l'opinion es médecins que je verrai.

Au bout de la rue, il aperçut un espace de ingt mètres carrés environ, qu'on avait recouvert e gazon factice et planté d'une demi-douzaine 'arbres enveloppés dans des gilets de flanelle.

Il s'enquit auprès d'un passant de ce qu'était espace de vingt mètres carrés

— Monsieur, répondit le passant, c'est ce que ous nommons un *square*.

— Ah! fort bien, je sais.

— Nous aussi, nous savons, nous ne savons nême que trop.

Dans les premiers temps, quand on a mis au milieu de nos places ces petits joujous, nous rouvions l'idée agréablement frivole, nous ne tardâmes pas à changer d'avis.

Autrefois en effet, nous avions dans Fantasia-Capitale de magnifiques jardins publics, bien ombreux, bien touffus. Mais, tandis qu'on nous donnait d'une main ces hochets champêtres, de l'autre on rognait, on mutilait insensiblement les beaux jardins.

Si bien qu'un matin, nous nous aperçûmes que nous avions lâché la proie pour l'ombre.

A l'heure qu'il est, le sacrifice est consommé. Les *squares* sont la seule verdure qu'on trouve dans notre grande cité.

Si vous tenez à vous promener un peu, je vous conseille de vous hâter avant qu'il soit plus tard, car le *square* serait complet, et vous seriez obligé de prendre un numéro d'ordre en attendant qu'une autre personne sorte.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Monsieur...

Onésime se remit en marche en s'ébahissant derechef.

Mais son étonnement eut bientôt un tout autre motif. Il avait oublié la faculté de seconde vue dont l'avait enrichi son ami Helleborus, et il se trouva étrangement surpris en voyant qu'il lisait dans la pensée de tous ceux qu'il rencontrait, aussi clairement que s'il eût déchiffré un livre ouvert.

A plusieurs reprises, le résultat de la lecture fut même si saisissant qu'Onésime se passa la main sur les yeux, comme pour échapper à une pénible vision.

— Non ! c'est impossible !.. c'est impossible ! murmurait-il....

Cependant il était arrivé au *square* principal du quartier des Malades.

Divers groupes de promeneurs circulaient ou plutôt exécutaient, à la suite les uns des autres, une promenade en rond qui — par l'étroitesse du cercle, — rappelait les évolutions des chevaux de Franconi.

Onésime prit la file, sur l'ordre que lui intima un gardien.

Devant lui cheminait un vieux monsieur qui s'appuyait sur l'épaule d'un jeune homme. Vu le peu de distance qui les séparait, Onésime ne perdait pas un seul mot de leur conversation.

— Cher enfant, disait le vieux monsieur, que je te remercie de t'être levé de si bon matin, pour venir m'aider dans ma promenade habituelle !

— Par exemple, mon bon oncle, ne suis-je pas trop heureux de vous être agréable ?

— Tu es un charmant garçon, je penserai à toi sur mon testament.

— Ah ! mon oncle ! pourquoi parler de choses pareilles ?

— Il le faut bien ! je ne m'abuse ni sur mon âge, ni sur ma situation.

— Mon oncle! mon cher oncle, si je croyais que vous supposiez que c'est l'intérêt qui me guide...

— J'en suis à cent mille lieues! mais tu ne peux pas m'empêcher de te témoigner mon affection par un petit legs.

— Soit, mon oncle, comme je suis bien sûr qu'avec un coffre comme le vôtre vous enterrerez vingt jeunes gens comme moi...

— Tu plaisantes!

Tandis qu'ils s'exprimaient ainsi, Onésime, lisait dans leurs pensées :

— Je sais bien, drôle, ce qui t'a fait déranger de si bon matin. Tu flaires l'odeur de l'héritage, se disait l'oncle. Ce n'est pas mon coffre, c'est mon coffre-fort qui t'occupe.

— Si tu te figures, se disait le neveu, que sans tes écus, je serais assez bête pour venir te servir de canne.

— Mais rira bien qui rira le dernier.

— J'aurai ma revanche, patience!

— D'abord je ne te laisserai pas un sou.

— Comme les autres héritiers seront vexés, quand ils verront que j'ai tout accaparé!

— J'espère bien ne pas mourir de sitôt...

— Seulement, il n'en finit pas de trépasser...

Onésime, révolté de ces duplicités, détourna son attention de ce duo d'hypocrites.

Derrière lui, un mari s'avançait, donnant le bras à une femme amaigrie par la souffrance.

— Comment te trouves-tu aujourd'hui? demandait le mari.

— Mieux, beaucoup mieux, répondait la femme.

— Je suis venu un peu plus tard que d'habitude parce que je suis obligé d'aller à mon bureau à huit heures... — Oui à cause d'un travail supplémentaire.

— Comme je te remercie!

— N'est-ce pas un bonheur pour moi?... Et comment as-tu passé la nuit?

— Très-mal.

— Tu n'as pas dormi?

— A peine.

— Que dit le docteur?

— Ah! le docteur!...

— Eh bien? ne vas-tu pas te désespérer? Jamais je ne t'ai trouvé meilleure mine.

— Je souffre pourtant bien.

— Quel genre de souffrance?...

— Un genre qui... que...

— Il ne faut pas trop te fatiguer alors. Je vais te reconduire. D'autant plus que l'heure s'avance et que ce maudit bureau.... Je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir passer mes journées entières auprès de toi.

— Pauvre ami !...

Et tandis que le duo se poursuivait tout haut sur la note sentimentale, Onésime déchiffrait tout bas :

— O mon bureau, que je te bénis! pensait le mari.

— Oh ! non, je ne la lui dirai pas, la cause de mon mal, pensait la femme.

— Sans ce prétexte bureaucratique, je me vois d'ici obligé de tenir toute la journée compagnie à une femme qui souffre, qui est jaunie, vieillie...

— Un mois et demi sans recevoir de ses lettres !...

— Heureusement on a su se créer des compensations. Elle est charmante, cette petite Eudoxie.

— Albert! Albert! moi qui t'aimais tant!

— Diable ! dépêchons-nous, je manquerais le rendez-vous qu'elle m'a donné pour aller déjeuner à la campagne, — et elle déteste attendre.

— Si Albert ne revient pas, je sens que j'en mourrai.

— Quelle différence, tout de même, entre une maîtresse et une femme !

— Quand je songe à lui, et qu'ensuite je regarde mon mari !...

— Elle est acariâtre, ma femme, depuis sa maladie.

— Il vieillit horriblement, mon mari.

— Tandis qu'elle...

— Tandis que lui...

— Hâtons-nous d'aller la rejoindre.

— S'il m'a trahie, je ne lui survivrai pas...

Les deux époux cependant s'étaient arrêtés, et, en échangeant de mutuelles embrassades, se répétaient :

— Adieu, chère enfant, à ce soir.

— Adieu, mon ami.

— Soigne-toi bien.

— Ménage-toi, ne travaille pas trop.

— Pense à moi.

— Toi aussi...

Ils tirèrent chacun de leur côté, en se murmurant comme conclusion secrète :

— Si pourtant je devenais veuf...

— Si pourtant j'avais été veuve...

Avant que ce couple élégiaque eût eu le temps de compléter sa double hypothèse, Onésime, cédant à un mouvement de brusque indignation, avait quitté le *square*.

En tournant le coin de la rue, il aperçut à la fenêtre de sa chambre la figure sarcastique de maître Helleborus.

XVIII

UNE EXCEPTION

Maître Helleborus souriait en observant de loin la démarche de son protégé, et l'interpellant sur le ton ironique, dès qu'il fut en bas de son escalier :

— Eh bien ! nous avons donc déjà pris la clé des champs ?... Comment va la santé, ce matin ?... Moi, je me porte pas mal, merci... Les huit millions de kilomètres que j'ai faits cette nuit m'ont même ouvert l'appétit de la façon la plus heureuse...

Ah çà, est-ce que par hasard nous serions déjà allé consulter un docteur?... Nous en sommes bien capable! Non?... Tant mieux! Nous avons alors fait notre petite promenade matinale?...

Racontez-moi ce que vous avez vu de beau?... Diantre! quelle mine! Nous sommes donc mécontent?...

— On le serait à moins, et je vous conseille de plaisanter, s'écria Onésime. Je veux quitter au plus vite cette horrible planète et fuir ses infâmes habitants.

— Tudieu! comme vous habillez les gens!

— Je vous répète que je veux m'en aller.

— Vous me permettrez bien d'avoir mon humble volonté aussi?

— Mais c'est une abomination!... Je les entends encore s'accablant de mots tendres, de caresses, d'assurances de dévouement, pendant que, moi, je savais quelles ambitions, quelles hypocrisies, quels...

— Voilà! fit Helleborus gouaillant. On ne devrait jamais rien confier aux enfants. Parce que j'ai eu le malheur de soulever pour monsieur un petit coin du rideau, il s'emporte, il montre le poing à ses semblables...

— A mes semblables !... Apprenez qu'il n'y a rien de commun entre les coquins de la planète Fantasia et moi.

— J'admire cette fierté au point de vue de l'art ; mais au point de vue de la raison, je demande la parole pour une rectification.

Ah ! vraiment, mon bon petit monsieur Onésime, il n'y a rien de commun entre vous et le monde nouveau que vous voyez ici ! Pas possible !...

— Non, certes, non !

— Donnez-vous donc la peine de vous convaincre.

Et Helleborus, du bout de l'index, décrivit dans l'air un signe cabalistique.

Aussitôt il sembla à Onésime qu'il revoyait son domicile de la rue de l'Odéon, et dans ce domicile...

— Assez ! assez ! exclama-t-il suffoquant. Il n'y a que deux jours que je suis disparu, et déjà amis, parents, serviteurs, c'est à qui, là-bas, me pillera, me vilipendera, me ridiculisera...

Ce scélérat de domestique, qui me jurait qu'il m'était si attaché, ne me laissera pas une

bouteille de vin, si je tarde à retourner sur terre.

Ce cousin en qui j'avais une confiance aveugle...

— Aveugle est le mot. Ne calomniez donc pas si cruellement la planète Fantasia. Ses défauts vous sautent aux yeux, ceux du globe sublunaire vous échappaient.

Simple question de lunettes.

Aussi bien, si générale que soit une règle, elle a toujours des exceptions. L'exception existe ici comme ailleurs, et s'il ne faut que cela pour vous réconcilier avec votre nouveau séjour, soyez satisfait.

Maître Helleborus, en achevant, s'était rapproché de la fenêtre et montrait à Onésime le dernier étage de la maison située en face de la leur.

Dans une mansarde sombre, étouffée, lugubre, une femme assise se penchait sur un enfant qu'elle tenait dans ses bras.

La malheureuse ne disait rien, ne poussait pas un sanglot; mais ses traits hagards, ses yeux avidement immobiles parlaient éloquemment pour elle.

— Lisez à votre aise dans son cœur, mons Onésime, reprit Helleborus. Elle est pauvre, et

vous n'y trouverez pas un souci pour la misère qui la guette; ses forces sont épuisées, et vous ne découvrirez pas en elle une pensée pour ses propres fatigues; sa douleur est immense, et vous ne l'entendrez pas exhaler une plainte.

— En effet, balbutia Onésime...

— N'est-ce pas que j'ai raison? N'est-ce pas que, celle-là, vous ne pourrez pas la surprendre en flagrant délit de duplicité?

— J'en conviens.

— A la bonne heure; et quand vous serez révolté par les iniquités de la planète Fantasia, soyez-lui indulgente en souvenir de cette mère veillant au chevet de son enfant!

XIX

PREMIÈRE JOURNÉE

Une pause de quelques minutes succéda à cet argument *ad hominem*. Helleborus voulait laisser à la pensée d'Onésime le temps d'accomplir sa complète évolution. Onésime voulait laisser à la raillerie d'Helleborus le temps de poser les armes.

Ce fut celui-ci qui rompit le silence le premier.

— Avec tout cela, mon cher Du Tilleul, nous ne nous occupons point du principal motif qui nous

mène. Vous devez avoir quelque maladie nouvelle, depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

— Monsieur Helleborus, vous avez tort de tourner tout en plaisanterie. Je sens que j'ai grand besoin de me soigner.

— Parbleu! j'en étais bien sûr, et je serais désolé qu'il en fût autrement. Je désire même que vous commenciez, sans délai, l'expérience des médications indigènes. Partons.

— C'est que je n'ai rien pris d'aujourd'hui...

— De l'appétit, le symptôme n'est pas des plus redoutables. Partons d'autant plus vite; nous déjeunerons en route.

— C'est que... réitéra Onésime.

— Achevez.

— C'est que je suis un peu embarrassé... J'ai quitté la terre si brusquement, que je n'ai pas emporté...

— D'argent!... Vous vous trompez. J'ai sauvé la caisse pour vous. Vos capitaux sont dans ce secrétaire.

— Par quel moyen...

— Y sont-ils arrivés? Ceci est mon secret, un secret assez curieux, je m'en vante. Il y a trop

de gens qui s'étudient à faire sortir l'argent e la caisse du prochain sans que celui-ci s'en aperçoive ; moi je trouve plus original de l'y faire entrer *incognito*.

— Je vous suis, dit Onésime ; le temps de garnir mon porte-monnaie.

— Vous êtes prêt ?

— Oui.

— Maintenant, surtout, prenez bien garde aux voleurs !

— La police est-elle donc si mal faite ?

— Au contraire, et c'est le danger ! Elle est si bien faite, que tous les filous sont obligés ici d'avoir l'air d'honnêtes gens.

XX

RIEN DANS LES MAINS, TOUT DANS LES POCHES

La recommandation de maître Helleborus ne vait pas tarder à porter ses fruits.

Onésime, — très-soupçonneux de sa nature, se tenait sur le qui-vive. Déjà, à diverses reises, il avait vu des individus, dont la mine lui rut suspecte, rôder autour de lui, s'approcher s'éloigner vivement; il avait même cru surendre entre eux des signes d'intelligence, nis dans l'incertitude il n'avait point osé faire

part de ses appréhensions à son compagnon de route.

Tout à coup, il se retourna d'un bond, saisit un bras qui s'était glissé dans la poche de son habit, et, de toute la force de ses poumons, se mit à crier :

— Enfin, j'en tiens un. Au voleur! Au voleur!

Le pauvre hère ainsi surpris, *flagrante delicto*, tremblait comme la feuille.

— Monsieur, je vous en prie...

— Au voleur !...

— Je suis un malheureux père de famille.

— L'excuse est bonne. Au voleur !...

— Ne me perdez pas ; les règlements sont si sévères.

— Il vous faudrait peut-être des lois qui vous assurassent l'impunité pour dévaliser les passants en plein jour.

— Dévaliser, moi !...

— Vous oseriez nier ?

— Mais certainement.

— Vous n'avez pas essayé de me prendre mon foulard ?

— Au contraire !...

— Probablement, c'était pour m'en glisser un dans la poche...

— Oui, monsieur... c'est-à-dire, non. Pas un foulard, mais... Fouillez-vous plutôt, monsieur !...

Onésime, machinalement, exécuta le geste sollicité et sentit que depuis son départ ses poches avaient prodigieusement gonflé.

En même temps, il en extrayait des monceaux de papier.

— Monsieur, je vous jure que ce n'est pas moi qui ai tout mis. Voilà les miens, dit-il en désignant deux carrés de papier, l'un blanc et l'autre rose.

Onésime comprenait de moins en moins. Quant à maître Helleborus, il avait arboré son sourire moqueur.

— Oui, monsieur, vous pouvez m'en croire, je suis un honnête père de famille ; ce n'est pas moi qui ai mis les autres... Je sais bien que deux c'est déjà trop, mais le travail va si mal, qu'on gagne comme on peut... Ne me faites pas arrêter, monsieur... je vous en prie... Je confesse que ce sont des charlatans, que leurs drogues ne

valent pas deux sous, mais un père de famille... Si vous y tenez, je vous dirai avec quoi ils fabriquent leur *Sirop de platine pulvérisé*, pour les tempéraments lymphatiques... C'est de l'attrape-nigauds... Vous voyez que je ne vous cache rien, monsieur... Ne me faites pas arrêter...

Onésime, moitié par compassion, moitié par étonnement, avait lâché son prisonnier qui, sans attendre son reste, se sauva à toutes jambes.

Le petit-fils d'Argan considérait toujours ses deux poignées de paperasses.

— Quand vous les contemplerez pendant deux heures, intervint Helleborus, ce sont des prospectus de pharmacie.

— Tout cela ?

— Oui, tout cela.

— Mais comment ont-ils pu les fourrer dans mon habit ?...

— Je gage que vous en avez bien d'autres. Tenez !... tenez !... tenez !...

Les prospectus, tirés par Helleborus, sortaient à flots du pantalon, du gilet, du col d'Onésime.

— Avouez que ce sont d'adroits gaillards.

— Alors, tous ces individus qui rôdaient au-
ur de nous?

— C'en était! Depuis que la police leur donne
chasse, les distributeurs d'imprimés ont été
oligés de faire de véritables études. Ils ont les
iêmes ruses, se donnent la même peine pour
ous inonder de leur denrée, que les tire-laine
our vous alléger de vos écus... Et de fait, ce
'est qu'une différence de procédé; le résultat
este le même. Lisez plutôt!

Onésime avait jeté les yeux sur le prospectus
ose, qui s'exprimait ainsi :

MERVEILLE DES TEMPS MODERNES!!!

SIROP

DE

PLATINE PULVÉRISÉ

Régénérateur des populations

PROVIDENCE DES FAMILLES

NOTICE

« Les mystères du Seigneur sont impénétrables, et l'on se demandera peut-être pourquoi il a voulu que notre époque seule eût le bonheur de découvrir le *Sirop de platine pulvérisé !*

» Le vrai sage, à pareille demande, courbe la tête en murmurant :

» *Fiat voluntas !* Puis il la relève pour s'exalter en actions de grâces.

» Car, — ainsi que l'a dit notre illustre Ducastor, — le *Sirop de platine pulvérisé est un remède béni*

» Modeste instrument des décrets célestes, M. Brigandeau-de-Saint-François, pharmacien, chimiste, hygiénique, n'a d'autre désir que de propager une découverte dont il se plaît à attribuer l'initiative à l'Inspirateur suprême de toutes les grandes pensées.

» Le *Sirop de platine pulvérisé* est le fruit de vingt an-

es de recherches infatigables. Vingt autres années xpériences en ont consacré et sanctionné le succès.

» Arrière donc toutes les compositions ferrugineuses de routine ! Place au platine ! qui, de même qu'il était le s précieux des métaux, en est devenu le plus utile.

» Le *Sirop de platine* se vend 150 francs la demi-bou-lle ; on reprend les bouteilles pour 20 centimes.

» GUÉRIT SPÉCIALEMENT ET UNIQUEMENT :

» La dyspepsie, l'apepsie, le catarrhe, la rage, la phti-e, les rhumatismes, les tempéraments échauffés, les tem-raments relâchés, la teigne, le scorbut, la goutte, les aux de dents, les coupures, foulures et brûlures, le can-r, la petite vérole, les angines, les fièvres typhoïdes, mu-ueuses, malignes, bilieuses, goîtres, loupes, apoplexies, is sur l'œil, dyssenteries, verrues sur le nez, hépatites, ils de perdrix, carie des os, durillons, etc., etc., etc...

» 9,875,734 certificats, tous signés des noms les plus aut placés, attestent les prodiges opérés par notre su-lime invention.

» Nous en citerons quelques-uns au hasard :

Numéro 7,361,424.

« Monsieur Brigandeau!

» Je croirais manquer au plus impérieux de tous mes
» devoirs, si je ne vous envoyais le témoignage durable de
» ma reconnaissance éternelle.

» Depuis trente-neuf ans, neuf mois et onze jours, je
» souffrais d'un cancer, que tous les marchands de santé
» avaient déclaré incurable.

» J'ai bu seize cuillerées à café de votre divin *Sirop de*
» *platine* et, aujourd'hui, — à l'âge de quatre-vingt-treize
» ans, — je mange un pain de deux livres, et six plats à
» chaque repas.

» De tels faits ne sauraient être trop répandus dans l'in-
» térêt de l'humanité souffrante.

» Agréez...

» DU GODIN,

» Neveu du cousin de la tante d'un ancien officier ministériel. »

Numéro 4,111,111.

« Monsieur,

» Il y a trois jours, je tombai d'un second étage, en ar-
» rosant mes fleurs.

» Par un hasard qui m'a sauvé la vie, j'étais tombé, monsieur, sur la tête d'un des plus fervents admirateurs de votre inimitable *Sirop de platine*, M. Durupot, dont le fils est entré le dix-septième à l'École Philotechnique cette année.

» M. Durupot était blessé à la tête, moi à l'estomac ; car le choc avait été terrible.

» Mais tirant sans s'émouvoir de sa poche un flacon de *Sirop de platine* qu'il porte toujours, M. Durupot en but deux gorgées, m'en fit avaler trois, et, le soir, nous faisions ensemble un bischoff au billard en trente-cinq secs.

» En attestant la véracité de ces faits surnaturels, je me dis, monsieur...

» CORNIVET,

» Rentier. »

Numéro 8,234,517.

« Monsieur,

» Je crois devoir m'empresser de vous informer d'un cas de guérison instantané qui s'est passé sous mes yeux.

» Ma fille se plaignait de douleurs de tête épouvantables.

» Sur la recommandation d'un vieil ami de la famille, je
» fis acheter une bouteille de votre magique *Sirop de pla-*
» *tine pulvérisé.*

» A peine la bouteille fut-elle apportée que ma fille dé-
» clara elle-même qu'elle ressentait un soulagement sou-
» dain.

» Au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, nous
» n'avons pas encore débouché la bouteille et le mieux con-
» tinue.

» Je vous dois la vie de ma chère enfant, monsieur, et
» je tenais à le proclamer bien haut en saluant en vous un
» des bienfaiteurs de la société.

» Recevez, etc.

» ADÉLAÏDE BORYLAS,

» Demeurant dans la même maison que
M. le général de Pardinel. »

— Savez-vous, fit Onésime après avoir achevé, que ce *Sirop de platine* pourrait bien être une excellente chose?...

— Comment donc!... Et les autres remèdes que vous oubliez, répondit Helleborus... Ils ont pourtant des intitulés singulièrement attrayants...

En parlant ainsi il feuilletait la collection de prospectus :

HUILE CONCENTRÉE D'ARÊTES DE CROCODILLES
remplaçant
AVEC UNE SUPÉRIORITÉ MARQUÉE L'HUILE DE FOIE DE MORUE.

PILULES
DE CORSELETS DE SCARABÉES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

POUDRE DE CHARBON DE TERRE
AU LAIT DE CHÈVRE
POUR LES POITRINES DÉLICATES.

— Mon Dieu! interrompit Onésime, je ne vois pas ce que vous trouvez d'extraordinaire à ces découvertes... D'ailleurs, ainsi que je viens d'en faire la remarque, elles fournissent la preuve de ce qu'elles avancent.

— Les preuves même; car il en est de deux sortes : les preuves écrites, dans le genre des certificats qui ont eu le bonheur de vous toucher, il n'y a qu'un instant, et les preuves vivantes que vous ne connaissez probablement pas.

— Ne pouvez-vous me renseigner?

— Messieurs de la pharmacie ne m'en laissent pas le loisir, ils ont tout prévu, tout prévenu.

Jugez-en par cette note que je rencontre au bas de tous les prospectus :

Nota bene. — « Afin de mettre le public en garde contre » les supercheries dont tant de maisons indignes se sont » rendues coupables, nous avons adopté le meilleur moyen » de confondre l'incrédulité et de déjouer la fraude.

» Chaque jour, de midi à quatre heures, les personnes » qui le désireront pourront s'entretenir dans notre ma- » gasin avec les malades qui ont été guéris par notre pré- » paration et dont l'obligeance s'est mise gracieusement à » notre disposition. »

— Pour le coup, voilà qui est décisif, fit Onésime. Quel est le remède dont il s'agit?

— Du premier au dernier, je vous ai dit qu'ils étaient tous ornés du même *nota*.

— Des malades attestant eux-mêmes leur propre guérison! Ce n'est pas sur la terre que ce système serait possible avec les duperies des exploiteurs de mauvaise foi.

— Il me semblait pourtant qu'on y avait imaginé quelque chose d'analogue...

— Quoi donc?

— L'enfant d'une carpe et d'un lapin dont on ne pouvait jamais montrer que le père et la mère...

— Le trait peut être spirituel, j'avoue toutefois que je ne saisis pas l'analogie...

— Eh bien! en voici une application qui s'avance à propos.

XXI

L'HOMME-CERTIFICAT

Un homme venait en effet au-devant d'Onésime et de son compagnon.

Quand il fut auprès d'eux, il ôta respectueusement son chapeau, dont les bords ployaient sous le poids des ans, et d'un ton obséquieux :

— Veuillez m'excuser, messieurs. Je suis sans place depuis un mois, et si l'un de vous pouvait m'occuper...

— Vous occuper à quoi? demanda maître Helleborus.

— Quant à cela, messieurs, je fais tout ce qui concerne mon état, et je puis dire que je suis avantageusement connu. J'ai travaillé un an chez le docteur Jubilard, trois mois chez le docteur Buchon, neuf mois le docteur Lacouture, huit mois chez...

— Pardon, mais vous ne nous dites pas quel est votre genre de travail.

— Encore une fois, messieurs, je fais tout ce qui concerne mon état; j'ai d'abord été certificat...

— Comment, certificat?

— Oui, messieurs, je me montrais aux malades comme attestation d'efficacité des remèdes qu'on allait leur administrer.

— Quand je vous le disais! fit Helleborus en se tournant vers Onésime.

— Sans vanité, monsieur, je puis dire que je suis l'un des plus forts de la partie, surtout pour la variété des physionomies. Chez le docteur Jubilard, je travaillais dans le foie; chez le docteur Buchon, dans le poumon; chez le docteur Lacouture, dans la moelle épinière, et vous sentez bien que c'est là le vrai mérite. Il n'y en avait pas

deux comme moi pour prendre la figure d'un phtisique.

— Qu'entendez-vous par là? questionna Onésime.

— Dame! monsieur le sait tout comme moi, — à moins que monsieur ne soit tout jeune dans la partie. Quand il arrivait un nouveau malade, on m'amenait, ou plutôt on m'apportait devant lui, afin de lui montrer que son cas n'était pas aussi désespéré que le mien. C'était là mon triomphe. Vous m'auriez donné deux heures à vivre. Aussi, quand la semaine suivante le même malade me voyait apparaître frais, gai, souriant, il était vaincu et convaincu; mon docteur pouvait en tirer ce qu'il voulait.

— Et comment se fait-il que vous ayez renoncé à ce métier qui devait être lucratif et récréatif, dit Helleborus.

— Je n'y ai pas renoncé, monsieur. Seulement la concurrence abîme tout ce qu'elle touche. Il a fini par venir des propres à rien qui vous jouaient la congestion cérébrale ou la fièvre typhoïde pour vingt sous par jour.

— Les coquins! s'écria Helleborus avec un air de componction.

— N'est-ce pas, monsieur!... Aussi, j'ai per-
uté, et je suis entré dans les *anticham-
riers*.

Onésime ouvrait de grands yeux à tout ce
u'il entendait. Ce mot d'*antichambrier* sonna
otamment à son oreille d'une façon si bizarre,
u'il ne put s'empêcher d'interroger encore.

— Qu'est-ce que les antichambriers?

— Décidément, reprit l'homme, ces messieurs
ont tout jeunes dans la partie. Les anticham-
riers sont les employés que les docteurs qui
ommencent payent pour faire antichambre chez
ux. Parce que, — vous savez, — les clients, il
'y a pas de plus drôle de clique.

Onésime fit une grimace, mais maître Helle-
orus se jetant à la traverse:

— Oh! oui, vous avez bien raison, une drôle de
lique!

— Quand ils arrivent chez un marchand de
anté et qu'on ne les fait pas attendre une bonne
eure, ils en sortent persuadés que c'est une ma-
ette. Un docteur qui n'a pas une pratique dans
on antichambre!

De là la création des antichambriers. On sta-
ionne à l'heure de la consultation dans le salon

d'attente; orné d'un nom sonore, vêtu élégamment, on lie conversation avec les arrivants, on entonne adroitement les louanges du marchand de santé auquel on est attaché.

C'était là mon fort, surtout auprès des dames! Cela tient à mon éducation... ancien prix d'honneur, pour vous servir.

— Comment se fait-il, monsieur le prix d'honneur, que vous ayez également abandonné la noble carrière des antichambres?

— Toujours pour le même motif; les gâte-métier! Croiriez-vous qu'on trouve maintenant des antichambriers pour la nourriture!... Aussi ils vous font des cuirs en dialoguant avec la clientèle, mais des cuirs! Quand une profession est ravalée à ce point, un homme qui se respecte n'a plus qu'à l'abandonner.

— Naturellement, opina Helleborus.

XXII

LE JOURNAL DES DÉCÈS

— Et puis, poursuivit l'homme, j'avais une idée en tête.

— Ah! ah!

— Oui! Je voulais fonder le *Journal des Décès*.

— Joli titre, n'est-ce pas, mon cher Du Tilleul?

— Je ne trouve pas, bougonna Onésime.

— Bah!... peur à part...

— D'ailleurs, messieurs, mon intention n'était

pas de faire une affaire littéraire, mais bien une affaire commerciale.

— Je m'en doutais, dit Helleborus.

— Mon idée était excellente, monsieur ; et pratique ! et simple dans sa conception !

Le *Journal des Décès* paraissait deux fois par semaine, avec la liste de toutes les personnes un peu notables trépassées dans la planète Fantasia; seulement, à la nécrologie de la routine, j'ajoutais, — et c'était là le point capital, — j'ajoutais le nom du ou des docteurs qui avaient soigné le défunt.

— Voyez-vous cela ! de la réclame gratuite, ricana Helleborus.

— De la réclame ! Vous croyez ? Mon Dieu ! que vous êtes donc jeune dans la partie.

Mais au contraire ! J'avais beau envelopper la mention d'euphémismes hypocrites tels que :

« *Malgré le dévouement dont a fait preuve M. le docteur...* »

» *En dépit de ses efforts, la science du docteur... a échoué.* »

» *M. le docteur... a fait ce qu'il a pu sans réussir à conjurer...* »

L'effet n'en était pas moins produit.

C'étaient des registres terribles que je tenais là, terribles pour la réputation de ceux dont je relevais les morts.

— Tiens! tiens! tiens!... Savez-vous, Onésime, que monsieur est de première force?

— Monsieur est bien bon... Je ne mérite pas ses éloges, car le *Journal des Décès* n'a réussi qu'à moitié.

— Quel malheur!

—Dans les commencements, c'était à qui viendrait m'offrir des compensations sonnantes pour que je n'imprimasse pas son nom dans mon journal.

— Cela se conçoit.

— Toutefois, au bout d'un temps assez court, il a surgi une complication embarrassante.

Un marchand de santé me donnait, je suppose, cinquante écus pour ne pas être nommé, j'empochais et je souscrivais; mais arrivait un autre marchand de santé, un rival du premier, qui avait appris que celui-ci avait perdu tel malade. Lui m'offrait cent écus pour nommer son confrère.

Le moyen de refuser cent écus, je vous le de-

mande, messieurs... On n'est pas de bronze, que diable!

— Sans quoi on se fondrait pour battre monnaie, observa Helleborus.

— De sorte qu'il arriva que tel docteur qui avait payé figurait quand même sur les listes du *Journal des Décès*, à cause de la surenchère du concurrent.

C'est si embrouillé la tenue des livres en partie double!

Bref, à force de voir ces petits accidents se répéter, les marchands de santé finirent par s'éloigner de moi, et je suis retombé du haut de mon rêve réalisé un instant.

— Vous avez dû vous faire mal.

— Bien mal, messieurs. Je suis sans place depuis un mois.

— Vous nous l'avez dit.

— Et si vous vouliez utiliser mes connaissances... Je ferais tout... Avez-vous besoin d'un homme certificat? d'un antichambrier? N'importe le prix... Quand il faut vivre...

— Mon cher garçon, nous n'avions besoin que de vos renseignements. Merci.

— Comment! Vous n'êtes donc pas...

— Marchands de santé, non. Acheteurs, oui.

— Des malades! Et moi qui leur ai vendu la mèche, exclama l'homme en faisant un geste de désappointement.

— La mèche!... Il y en avait parbleu bien tout un paquet, dit Helleborus en riant...

Mon ami vous en est spécialement obligé... n'est-ce pas, mon cher Du Tilleul?

— Laissons cet aventurier, répondit vivement le petit-fils d'Argan. Ses révélations me feraient haïr la médecine et j'en ai trop besoin pour vouloir qu'on m'en dégoûte.

Quant à l'homme, il avait pris rapidement une autre direction en grommelant :

— Des malades!... Ils cachent joliment leur jeu... Le grand principalement n'avait pas l'air client du tout!

XXIII

UN PRINCE DE LA SCIENCE

Maître Helleborus avait dit à Du Tilleul :

— Mon cher ami, vous êtes malade ou vous croyez l'être.

— Je le suis.

— Vous l'êtes. Il vous importe, par conséquent, d'avoir au plus tôt l'avis d'un homme compétent ; à votre place, je commencerais tout de suite par ce que, dans la planète Fantasia, on est convenu d'appeler un prince de la science.

— Je ne demande pas mieux.

— En ce cas, — sans y aller par quatre chemins, — je veux vous conduire chez l'illustre docteur Gorinain, marchand de santé en chef de l'hôpital de la Miséricorde, décoré des trois cent dix ordres différents institués dans la planète, professeur de pathologie à la Faculté, membre de toutes les sociétés savantes passées, présentes et futures.

— Conduisez-moi, avait répliqué Onésime.

Et ils s'étaient dirigés vers la demeure du docteur Gorinain ; mais le chemin de Corinthe n'était pas plus difficile que celui qui menait à cette demeure trop fameuse.

Dès qu'ils furent à un quart de lieue, ils commencèrent à découvrir une queue énorme de malades serpentant sur deux rangs le long des rues. A gauche les personnes en voiture, à droite les piétons.

Onésime remarqua de plus que les piétons étaient obligés, avant de passer, d'attendre que les gens à voiture eussent été expédiés.

— On ne ferait pas mieux sur terre, pensa-t-il tout bas.

C'était, au reste, un spectacle curieux que cette foule assiégeant une seule et même porte, tandis

qu'aux fenêtres de toutes les maisons environnantes apparaissait la tête mécontente d'autres docteurs qui dévoraient de l'œil ces pratiques convoitées.

— Tout d'un côté, rien de l'autre, fit Helleborus, voilà comment, en général, s'arrangent les répartitions. Où un mouton a sauté les autres sautent. Il ne manque peut-être à tous ces marchands de santé faméliques dont vous apercevez les profils, qu'un premier mouton pour devenir célèbres... Pauvres gens! comme ce supplice de Tantale doit les faire souffrir!

— Cet empressement extraordinaire, repartit Onésime, me paraît surtout prouver une chose, c'est que le docteur Gorinain a sur tous ses collègues une supériorité incontestable.

— C'est un avis comme un autre...

Après une heure et demie d'attente, Onésime parvint à la maison du docteur.

Devant la porte, deux domestiques, secondés par quatre gardiens de planton, empêchaient la foule de s'introduire de vive force. Les domestiques, pénétrés sans doute de l'importance de leur maître, étaient fort insolents.

Si bien que l'un d'eux, toisant Du Tilleul et son guide :

— Vous avez le numéro 1,223.

— Plaît-il? demanda Onésime.

— Je vous répète que vous avez le numéro 1,223.

— Pour quoi faire?

— Vous m'ennuyez!... S'il fallait donner des explications semblables à chaque malade, nous n'en finirions pas.

— Mais encore faut-il que...

— 1,223 est votre numéro d'ordre; il y a 1,222 personnes avant vous... Maintenant, si vous n'êtes pas content, laissez-le, il ne manquera pas d'amateurs pour le prendre.

— Donnez, dit Helleborus en tendant la main. Pourriez-vous nous dire seulement à quelle heure viendra notre tour?

— Je n'en sais rien. Probablement vers minuit et demie.

— Juste ciel! exclama Onésime, douze heures et demie d'attente!

— Mon ami, je crois que vous vous trompez, reprit placidement Helleborus; ce n'est pas minuit et demie que vous avez voulu dire...

En même temps, il parut glisser dans les mains du laquais quelque chose qui avait le chatoiement de l'or.

— En effet, monsieur... Je vous prie de m'excuser... Je ne sais où j'avais la tête. C'est le numéro 223 que j'ai à vous donner.

— 123, n'est-ce pas? fit Helleborus en lui glissant une nouvelle pièce de monnaie.

— Oui, monsieur, 123, répondit effrontément le valet.

— Et nous passerons dans une demi-heure environ?

— Environ.

— Alors, mon cher Onésime, nous n'avons que le temps d'aller déjeuner, et bien vite.

— Comment, répéta du Tilleul, il verra 122 malades en une demi-heure?

— Mon ami, on s'aperçoit que vous ne connaissez rien à la valeur commerciale de ce mot : *Prince de la science*.

XXIV

LA TABLE D'HOTE SANITAIRE

Le choix d'un restaurant est toujours une chose épineuse pour l'homme qui respecte son estomac : jugez ce que ce doit être pour l'homme qui craint le sien !

Onésime était cet homme-là, et, de plus, il se trouvait dans un pays dont il ignorait absolument les us et coutumes gastronomiques.

Ce n'étaient pourtant pas les appâts qui manquaient.

Dans le quartier des restaurants, — confinant,

par, précaution peut-être, à celui des marchands de santé, — on ne lisait qu'annonces pompeuses, qu'excitations alléchantes, depuis le restaurant à cinquante francs le plat jusqu'à celui qui, pour sept sous, offrait six plats au choix, un potage, pain à indiscrétion, dessert, café, et solo digestif de clarinette, exécuté au moment du petit-verre, par un virtuose attaché à l'établissement.

Il y avait des maisons qui affichaient leur menu au dehors. Il y en avait qui, pour mieux fasciner la clientèle, exposaient sous des vitrines un fac-simile en réduction d'une table chargée de tous les mets annoncés dans l'affiche, et devant laquelle était assis un bonhomme à ressorts, se promenant le creux de la main sur l'épigastre avec un air de volupté qui devait entrer jusqu'au fond du cœur des passants affamés.

L'embarras d'Onésime redoublait devant ce déploiement de richesses culinaires.

Heureusement maître Helleborus vint spontanément à son aide.

— Mon cher Du Tilleul, lui dit-il, si vous vous portiez mieux, il y aurait ici matière à un cours complet de gargotes comparées; mais ne sortons pas de notre programme. Vous êtes malade, c'est

à la Table d'hôte sanitaire que nous allons. Justement le déjeuner y est servi à midi.

Passez donc devant, je vous prie.

La Table d'hôte sanitaire était située au onzième étage,—certaines maisons en avaient jusqu'à vingt dans Fantasia-Capitale. — Onésime arriva tout essoufflé, et ne put s'empêcher, en tournant le bouton, s. v. p., de s'écrier :

— Sapristi ! que c'est donc haut !

— Exercice salutaire et apéritif, répondit un personnage assis dans la première pièce, devant une sorte de comptoir-bureau. Nous comptons bientôt nous élever de deux étages encore, dans l'intérêt de nos abonnés.

C'est cinq francs, messieurs. Voici le menu.

Onésime, après avoir payé deux places, passa dans la salle à manger en tenant à la main la feuille sur laquelle était imprimé un menu vraiment royal, ainsi que le lecteur en pourra juger lui-même par la transcription littérale que nous en faisons ici :

TABLE D'HOTE SANITAIRE

DIRIGÉE ET FONDÉE

PAR UN DOCTEUR DE LA FACULTÉ

« La plupart des maladies viennent de l'insouciance dans laquelle on tient cet axiome fondamental : *Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.*

» De là l'idée de la *Table d'hôte sanitaire.*

» Placé sous la surveillance d'un médecin, qui aura auparavant constaté son état de santé, chaque convive sera sûr d'échapper aux dangers d'une alimentation livrée au hasard et dirigée sans le contrôle de l'art. »

MENU DU JOUR

(DÉJEUNER)

» LES VOL-AU-VENT DE VOLAILLE.
» LES FILETS DE CHEVREUIL POIVRADE.
» LES PERDREAUX TRUFFÉS.
» LES PETITS POIS NOUVEAUX.
» LES ASPERGES EN BRANCHE.
» LE HOMARD RÉMOULADE.
» LE PARFAIT GLACÉ.
» LES DESSERTS ASSORTIS.
» LE CAFÉ.
» LES LIQUEURS. »

— Savez-vous que, pour cinq francs, ce n'est pas cher? dit Onésime à Helleborus. Seulement cette grande quantité de mets succulents m'épouvante.

— Rassurez-vous! vous allez voir.

Le personnage vêtu de noir qui siégeait naguère à la porte venait de prendre place au milieu de la table.

— Il va découper, pensa Onésime. Comment se fait-il que rien ne soit encore servi?...

Au lieu de découper, le personnage noir s'adressant à ses convives :

— Pardon, messieurs, avant de commencer le repas, voudriez-vous avoir l'obligeance de tirer la langue?

Les assistants ayant obéi à l'injonction, Onésime fit comme eux.

— Diantre!... diantre!... cela tient sans doute à l'état de la température, les langues sont extrêmement chargées ce matin! La science, à mon grand regret, me fait un devoir de vous interdire le vol-au-vent de volaille, très-lourd de sa nature...

Je vais maintenant faire le tour de la table, pour tâter le pouls à chacun en particulier.

Il exécuta le mouvement annoncé, s'arrêtant pour parler bas à l'oreille de chaque personne.

Lorsque ce fut le tour d'Onésime, il se pencha vers lui :

— Tempérament légèrement épuisé, embarras gastrique momentané, pouls capricant.

La sauce poivrade vous irriterait, les truffes vous surchargeraient, les petits pois sont flatueux, et les asperges âcres pour le sang.

Je n'insiste pas sur le homard, connu pour ses caractères indigestes, ni sur le parfait glacé, dangereux aux estomacs froids comme le vôtre..

Deux œufs à la coque et de l'eau rougie sont tout ce que vous pouvez supporter ce matin.

Probablement il en avait dit autant à tout le monde, car le déjeuner se composa pour tous de la même manière.

Onésime, en sortant, était ravi.

— C'est là une bien excellente invention !

— Vous trouvez ?

— Certainement. Sans le sage conseil de cet excellent docteur, j'allais peut-être me donner une terrible indigestion !

— Incorrigible, ricana tout bas Helleborus; puis, tout haut :

—Vous ne lui avez donc pas lu dans la pensée?

— Ma foi, j'ai oublié; mais je vous promets de me rattraper désormais.

XXV

LA MÉDECINE AU PAS DE COURSE

Avez-vous assisté jamais à une revue?...

Si oui, vous devez vous en rappeler la partie qu'on nomme le défilé.

Le général est immobile dans un coin, et devant lui passent au pas accéléré les bataillons compacts et les escadrons serrés.

Ce souvenir était justement celui que venait d'évoquer dans l'esprit d'Onésime l'aspect du grand salon de réception habité par le prince de la science.

Ce salon de forme oblongue était meublé avec un luxe qui affichait une austérité préméditée.

Au centre, sur une estrade — on aurait dit un trône — l'illustre docteur Gorinain.

Le docteur Gorinain était un homme d'environ cinquante ans, portant à la boutonnière une rosette chamarrée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Son regard était dur, son geste sec. Quant à sa parole, il était impossible d'en juger; car le docteur Gorinain ne parlait pas.

Les malades étaient rangés en file et un par un passaient devant l'estrade. Au moment où ils franchissaient la porte du salon de réception, un huissier au col orné d'une chaîne d'acier vous criait : *Tenez votre argent à la main! Tenez votre argent à la main!*

Puis on suivait le flot qui coulait rapidement, et on arrivait en présence du docteur.

Onésime, qu'Helleborus attendait en bas, s'était conformé à cet itinéraire général.

La façon dont on alignait les malades, le cri de : *Tenez votre argent à la main*, l'avaient déjà impressionné désagréablement; toutefois l'important pour lui, c'était d'avoir l'avis d'une sommité

aussi éclatante et cette considération dominait toutes les autres. Il tressaillit soudain.

Le regard du docteur Gorinain s'était fixé sur lui :

— Monsieur, balbutia-t-il, je...

— Vos mille francs? interrompit un second huissier placé à sa droite.

— Je viens pour vous consulter.

— Vos mille francs ! répéta l'huissier.

— Pour vous consulter au sujet de...

— Vos mille...

Onésime pensant qu'il fallait payer d'avance la consultation, tira non sans un serrement de cœur un billet de banque qu'il tendit à l'huissier.

— Valeur étrangère, grogna celui-ci, nous pourrions vous retenir le change. Enfin n'importe. Circulez ! circulez !

— Monsieur, avait repris Onésime en s'adressant au docteur, je crois être atteint...

— Ah çà ! allez-vous circuler à la fin ! fit l'huissier en le poussant par le bras.

— Eh bien, et ma consultation?

— Il y a beau jour qu'elle est finie. S'il fallait que M. le docteur s'amusât à écrire des consultations à chacun !... Prenez l'ordonnance que M. le docteur vous tend.

L'illustre Gorinain tendait en effet à Onésime un papier tout imprimé qu'il avait pris dans un des casiers placés devant lui.

— Mais, je n'ai pas expliqué au docteur ce que je ressens.

— Un prince de la science n'a pas besoin de renseignements ; c'est bon pour les médicâtres. Circulez !

— Quelle abomination... Mille francs de ce chiffon !..

— Vous vous figuriez peut-être passer pour ce prix-là une heure en tête à tête avec un homme dont chaque minute vaut cinquante louis ?... Circulez ! circulez !

Onésime essaya encore de se débattre, mais le défilé avait recommencé au pas de course, chaque malade, donnant à sa droite son billet de mille francs, recevant à sa gauche sa formule imprimée.

Il fut ainsi emporté jusqu'à la rue dans laquelle il retrouva maître Helleborus.

— Mon ami, fit Onésime en lui frappant sur l'épaule.

— Ah ! ah ! déjà vous ! N'est-ce pas que ce n'est pas long ?

— Dites que c'est indigne. Il ne m'a pas écouté et j'ai vu le moment où l'on me faisait arrêter. Payer mille francs un chiffon de papier comme celui-ci!.. Qu'y a-t-il seulement dessus?. .

« *Tempérament lymphatique. — Carie des os de la jambe.* »

Mais il est fou! je n'ai jamais rien eu aux jambes; c'est dans l'intérieur du corps que je souffre.

— Mon pauvre Du Tilleul, il vous est arrivé ce qui arrive assez souvent. Dans sa précipitation, l'illustre docteur s'est trompé de casier. Vos mille francs sont perdus. Que voulez-vous? Le docteur Gorinàin était un excellent médecin quand il n'était pas connu ; depuis qu'il est célèbre, il s'est changé en balancier à battre monnaie. Tic! tac! tic! tac!

Tant pis pour ceux qui sont pris dans les engrenages!

— N'est-ce pas vous qui m'avez conseillé d'aller le voir?

— Parce que je vous connais. J'étais sûr que — si vous n'aviez pas visité celui-là le premier — le prestige de sa renommée vous aurait toujours ébloui; aussi ai-je commencé par vous mener

ux bâtons flottants pour vous épargner d'y evenir.

— Je n'en ai pas moins été allégé de mille rancs, et à ce compte-là...

— Rassurez-vous, tous les marchands de santé ne sont pas arrivés à des taux aussi extravagants. l y en a même un grand nombre qui donnent les consultations gratuites.

— Gratuites! c'est mon affaire. Je rattraperai d'un côté ce que j'ai perdu de l'autre...

— Perdu, ingrat. Et la leçon? Voilà mille francs qui vous en sauvent peut-être dix mille.

XXVI

LES VADIUS ET LES TRISSOTINS

— Sommes-nous encore bien loin? demanda le petit-fils d'Argan, après avoir cheminé pendant quelque temps.

— Nous approchons; mais vous comprenez qu'en un pays de centralisation comme celui-ci, on ne pouvait laisser les marchands de santé gratuits séjourner à côté de ceux qui se font payer si cher.

— Vous avez raison. Mais quel est donc l'attroupement que l'on aperçoit là-bas?...

— Parbleu, je le devine, rien qu'à l'endroit où scène se passe. C'est sur la frontière de la ction des allopathes et de la section des hoœopathes. Encore quelque querelle entre les sciples de l'une et l'autre doctrine!

— La rivalité qui les divise est, à ce que je is, la même que sur la terre...

— Bien pire encore! Depuis cent vingt ans ue l'homœopathie a fait son apparition dans la anète Fantasia, il y a déjà eu huit batailles ranées entre ces adversaires irréconciliables.

— Et le nombre des morts a été consiérable?

— Pas trop; — on avait stipulé que chaque rmée laisserait ses remèdes à la maison.

Une autrefois, on a résolu de trancher cette uestion sempiternelle par une épreuve décisive. On a pris huit médecins homœopathes et huit iédecins allopathes, on les a forcés à se soigner iutuellement.

— Eh bien?

— Eh bien! les chances ont été égales des leux côtés!

— Vraiment?

— Oui... Huit sur huit.

— De guéris?

— Pour toujours. Aussi a-t-on renoncé à trancher un débat qui s'éternise dans une foule de procès particuliers et de batailles du genre de celle à laquelle nous sommes conviés par les circonstances.

Maître Helleborus et Onésime n'étaient plus en effet qu'à deux ou trois pas de l'attroupement. Ils se mêlèrent à la foule des curieux qui se dressaient sur la pointe du pied, — probablement pour mieux jouir d'un spectacle intéressant.

Dans le centre du cercle, deux marchands de santé s'apostrophaient et se menaçaient :

— Allez donc! allez donc! criait l'allopathe. On sait à quoi s'en tenir sur les globules.

— Allez vous-même! répondait l'homœopathe; on sait ce que valent vos saignées et vos moxas!

— Je me fais fort d'avaler d'un seul trait toute une boîte de médicaments homœopathiques et de dîner ensuite avec un appétit parfait.

— Je n'en dirai certes pas autant. Une seule de vos drogues suffirait pour me faire passer le goût du pain.

— Je vous conseille de parler, vous qui, avant-

er encore, avez expédié dans l'autre monde une
uvre vieille femme.

— C'est vous qui l'aviez entreprise.

— Et vous qui l'avez achevée...

— Insolent.

— Malotru.

— Sais-tu seulement ce que c'est qu'une
iérison ?

— Ce n'est, en tout cas, pas toi qui pourrais me
ipprendre.

— Parbleu, messieurs, je vous en fais juges.

— Messieurs, appréciez vous-mêmes...

— Ces ignares, ces fourbes, ces imposteurs...

— Ces menteurs, ces cuistres, ces hypo-
rites...

— Vous donnent à avaler de l'eau claire...

— Vous torturent avec d'horribles instruments
e supplice...

— Tenez, messieurs, que l'un de vous, s'il est
ıalade, veuille bien s'approcher.

— Si quelqu'un souffre, qu'il se présente.

— Je vais montrer à ce sycophante...

— Je veux prouver à ce calomniateur...

— Eh bien! messieurs...

— Messieurs, voyons!...

La foule à cette proposition s'était reculée par un brusque mouvement de panique.

— Personne ne répond ; c'est que vous êtes tous convaincus déjà de la supériorité de l'allopathie.

— Nul ne dit rien ; c'est que votre opinion est déjà formée sur la précellence de l'homœopathie...

— De quoi ! de quoi !... Que prétendez-vous là ? fit un troisième antagoniste en fendant la foule... La vraie médecine est toute dans l'hydropathie.

— Dans l'électropathie, argua un quatrième adversaire qui avait, lui aussi, écarté les rangs pour se poser en face des trois autres.

— L'eau pour tous ! médecine des canards.

— L'électricité ! médecine des jongleurs.

— Messieurs, ces charlatans vous trompent.

— On vous berne.

— On vous leurre.

— Écoutez ma parole. Je vous jure, vous entendez, je vous jure qu'ils complotent contre votre existence.

— J'atteste Chipocrate qu'ils vous mettront à mort !

— Par Tahnemann...

— Ah ! c'est ainsi...

— Vous le prenez sur ce ton...

— Nous allons voir.

— On vous apprendra la politesse...

Sur ce, les quatre champions commencèrent à en venir aux mains avec un acharnement que l'amour de la science ne suffisait pas à rehausser.

La garde arriva sous la conduite du caporal traditionnel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le caporal.

— C'est des marchands de santé qui s'attrapent, cria la foule.

— Des marchands de santé !... Peloton !... empoignez-moi-les.

Les soldats ne bougèrent pas...

— Eh bien ! de quoi ! Des braves, qui ont dix ans de campagne, reculer devant quatre faibles citoyens.

— Dame, caporal, excusez si j'objecte, fit un des soldats ; mais des docteurs, on a beau être brave... Ils n'auraient qu'à nous reconnaître un jour à l'hôpital...

— C'est juste... Eh bien, celui qui les em-

poigne nonobstant, je solliciterai pour lui de l'avancement.

Les quatre soldats s'élancèrent aussitôt avec une témérité qui parut vivement impressionner les assistants.

XXVII

CONSULTATIONS GRATUITES

Maître Helleborus considérait Onésime du coin de l'œil, mais il se garda bien de lui demander compte de ses sensations. Il préférait laisser agir la raison, qui devait tôt ou tard recouvrer ses droits.

Ce fut donc silencieusement qu'on arriva au cabinet des *Consultations gratuites* ou plutôt à l'un de ces cabinets.

Le nombre en était en effet considérable, et il fallait que Fantasia-Capitale recelât dans son

sein bien des philanthropes pour qu'ils se livrassent à l'exercice d'une médecine si désintéressée.

Telle fut du moins la réflexion qui reconforta un peu le petit-fils d'Argan, que la scène précédente avait visiblement démoralisé.

Autre sujet de remarque.

La foule était beaucoup moins grande à la consultation gratuite qu'à la consultation de mille francs.

Cette dernière particularité n'avait pas encore pu être éclaircie par Onésime quand il se trouva en présence du docteur Tatonnet.

Le logis du docteur Tatonnet affectait une simplicité voisine de la nudité ; pas un tableau sur les murailles, pas une glace, pas une tenture.

Rien que des rayons de sapin chargés de gros livres de médecine ; un bureau de bois blanc et deux chaises de paille. Sur l'une le docteur, sur l'autre le malade.

Car là on consultait assis.

Tous ces détails causèrent à Onésime une impression favorable.

— Je crois que cette fois j'ai mis la main sur un modèle de probité et de dévouement...

Le docteur Tatonnet fut doux, paterne, charmant.

— Monsieur, dit-il à Onésime après l'avoir examiné avec beaucoup de soin en apparence, monsieur, ce sont les entrailles qui sont chez vous le siége du mal; mais des entrailles l'affection s'est propagée dans tout le corps.

La franchise me fait un devoir de vous parler ainsi; d'ailleurs mon langage ne saurait vous être suspect.

Vous savez en effet que je donne toujours mes soins gratuitement.

En échange de ce procédé, dont vous apprécierez j'espère la délicatesse, je ne demande au malade qu'une seule chose, à savoir de se conformer scrupuleusement à la médication que je prescris.

J'ajoute surtout une importance capitale à ce que les remèdes soient bien préparés.

Tout est là, monsieur, tout est là.

Aussi me suis-je adjoint un pharmacien de la loyauté duquel je me suis assuré, et chez lequel je veux exclusivement qu'on porte mes ordonnances.

Vous comprenez, monsieur, qu'en cela votre

intérêt seul me guide, puisque les bénéfices qu'il peut réaliser n'entrent pas dans ma poche.

Voici ma prescription...

Il montrait une pancarte de six colonnes. — Il n'y faut pas négliger un mot, pas modifier un iota.

Permettez-moi, — pour plus de sûreté et toujours dans votre intérêt — de donner moi-même les ordres nécessaires.

Mon pharmacien est à l'étage ci-dessous; mes remèdes familiers y sont prêts d'avance.

L'affaire de cinq minutes...

Ce disant, le docteur Tatonnet glissa son ordonnance dans une sorte de tube qui communiquait avec l'étage inférieur.

Au bout de quelques instants, deux garçons pharmaciens parurent, portant chacun un volumineux paquet.

— Posez cela sur la table, dit le docteur Tatonnet simplement. Vous me répondez sur votre tête de la qualité des produits...

— Monsieur le docteur...

— C'est que je ne plaisante pas, vous le savez. Merci!...

Puis se retournant vers Onésime.

— Mon cher monsieur, je crois que vous serez une de mes plus belles cures... Voici la note du pharmacien... 921 francs 50, que je me chargerai de lui remettre de votre part.

— Neuf cent vingt et un francs de drogues!

— Il ne manquerait plus, monsieur, que vous marchandassiez.

Il me semble que je ne vous marchande pas mon temps, moi qui consacre aux classes souffrantes mes veilles et mes forces...

— Neuf cent vingt et un francs, répéta Onésime en payant machinalement et en se laissant fourrer par le docteur Tatonnet un des gros paquets de remèdes sous chaque bras.

XXVIII

JE POSE DEUX MILLE

Ce fut dans cette grotesque attitude qu'il s'offrit aux regards de maître Helleborus qui, toujours gouailleur :

— Où diable portez-vous ces colis?... Non content de vous offrir une consultation gratuite on vous a encore fait des cadeaux là-dedans ?

— Taisez-vous, je vous en prie... L'impudent!... le fourbe!... Son désintéressement! sa philanthropie! Venir me conter d'aussi éhontés mensonges à moi qui le voyais penser tout bas :

« Ce monsieur est un crétin; cela se découvre premier coup d'œil.

» Ne lâchons pas une proie pareille.

» Il y avait trois mois que si bonne aubaine m'était arrivée. Il a l'air d'un gaillard qui ut payer.

» Bah! saignons-le du coup de neuf cent vingt un francs. Les vingt et un francs donneront la vraisemblance aux neuf cents.

Six francs de valeur brute, le tiers du profit our mon associé, restent pour moi six cent ix petits francs...

— Et vous avez payé! dit Helleborus, riant lus fort.

— Certainement que j'ai payé.

— Vous êtes naïf.

— Neuf cents d'une part, mille de l'autre...

— Total dix-neuf cents.

— Plus les faux frais, environ cent francs.

— Alors je pose deux mille.

— Deux mille francs pour une journée :

— En effet, cela n'est pas mal.

— Deux mille francs de perdus... absolument erdus...

— Mon cher, vous n'êtes pas reconnaissant.

— Laissez-moi tranquille.

— Je vous répète que vous n'êtes pas reconnaissant.

— Et de quoi?...

— Vous prétendez que votre argent est absolument perdu.

— Sans doute.

— Eh bien, pas du tout. Puisque ces messieurs vous ont dit que vous en étiez atteint, voilà toujours deux maladies que vous êtes à peu près sûr de ne pas avoir pour le moment.

XXIX

UNE CONSOLATION IN EXTREMIS

Onésime n'était pas gai.

Supputant d'une part ses dépenses, de l'autre ses désillusions, il trouvait de plus en plus que l'équilibre était impossible à établir entre l'actif et le passif. Maître Helleborus ricanait à son ordinaire, mais il ricanait intérieurement.

Au dehors, silence complet.

Ce fut ce silence que troubla soudain l'écho de sanglots déchirants :

— Mon enfant!... mon cher enfant!... gémis-

sait une voix. Si ce n'est pas une barbarie de se moquer aussi cruellement de la douleur d'une mère... Mon enfant! mon cher mignon!

Les deux voyageurs s'étaient retournés instinctivement. Une femme venait derrière eux, une femme qu'Onésime reconnut sur-le-champ pour la voisine dont le sincère désespoir l'avait si fort ému le matin même...

Elle tenait dans ses bras — comme le matin, — un être chétif et souffreteux qu'elle serrait convulsivement en répétant sans cesse ;

— Mon enfant!... mon cher enfant!...

Le petit-fils d'Argan avait de la sensibilité, les cris le touchèrent, et s'adressant à la pauvre éplorée au moment où elle passait à côté d'eux:

— Pardon, madame!... je suis sans doute indiscret, mais votre douleur paraît bien profonde... si nous en connaissions le motif, nous pourrions...

— Vous ne pourriez rien, mon bon monsieur!... Le coup est porté... Croiriez-vous?... Mais ce que je vous raconterais là ne vous intéresserait guère...

— Vous vous trompez et toutes nos sympathies vous sont d'avance acquises.

— Il s'agit de mon fils, mon bon monsieur, de on seul trésor... que je vais perdre!... mon eu! mon Dieu!

— Pourquoi de semblables idées?

— Oh! il l'a bien dit, lui!... Figurez-vous, onsieur, que j'avais conduit mon mignon chez médecin de l'assistance publique... Parce que, yez-vous, on n'est pas riche...

Je savais bien qu'ils ne prêtaient pas toujours ande attention, vu que c'est une corvée pour ıx, mais enfin je n'aurais jamais supposé...

Pourtant, mon bon monsieur, j'arrive. On me it attendre, attendre!...

Il fallait bien... je serrais le chéri tant que je ouvais, parce que dans notre salle à nous il y avait pas de feu. C'est seulement dans la salle s payants...

Enfin je passe... Le marchand de santé me end le petit des bras... Il le tourne, le palpe, is d'un air indifférent et en hochant la tête :

— C'est un enfant qui aurait besoin de forti- ınts... Une saison à la campagne ou un voyage... s viandes saignantes... Du vieux vin... Pas ıtre chose... Sans ça...

— Sans ça?... fis-je frémissante.

— Dame, sans ça, bonsoir !

Oh ! je vous le promets, mon bon monsieur, je n'en ai pas entendu davantage... Il me semblait que j'avais le bourreau devant moi... Car enfin, est-ce juste ? est-ce bien de venir parler aux malheureux de voyages, de mets succulents, de vins généreux, quand on sait que ça leur retourne le poignard...

Ils appellent ça de l'assistance... Mais mon Dieu, l'assistance ça vient du cœur avant tout... Est-ce qu'il avait besoin de me faire de la peine?... de me rendre jalouse des autres mères ?

En vérité, mon bon monsieur, je ne suis pas méchante moi ; il m'aurait donné quelques paroles douces au lieu de remèdes, s'il n'en faut plus... Mais au lieu de ça... N'est-ce pas que c'est une abomination ?

Mon enfant ! mon cher enfant !...

La malheureuse femme s'était arrêtée, interrompue par les sanglots.

— En effet, c'est abominable, dit Onésime... Voyons ! madame, voyons ! consolez-vous un peu.

— Que je me console ! quand à toute heure,

en tout lieu, j'entendrai maintenant la voix me répétant son anathème à la misère...

Onésime ne trouvait rien à répliquer.

— Pas vrai, monsieur Du Tilleul, fit Helleborus, pas vrai que pour le moment vous pensez moins à regretter vos deux mille francs?

— Le fait est qu'en présence d'une telle affliction...

— A la bonne heure! moi d'abord je n'en veux pas aux marchands de santé de vous avoir allégé de cela.

— Merci bien.

— Certainement! D'ailleurs subtiliser à quelqu'un l'argent qu'il a, c'est un délit, mais reprocher à quelqu'un l'argent qu'il n'a pas, c'est un crime.

— Et comment se fait-il que de pareilles monstruosités puissent se produire?...

— A chaque instant, mon excellent monsieur Du Tilleul, à chaque instant. Dame! que voulez vous, on a toujours oublié de créer auprès de l'école médicale de la planète Fantasia un petit cours de sensibilité.

XXX

LE BANQUET DES NÉVROBIOLOGISTES

La journée s'achevait décidément sous les plus sombres auspices, et le dernier épisode n'était pas fait pour rasséréner les idées d'Onésime.

Cependant, — comme par un contraste railleur, — au moment même où ils venaient de quitter la mère si cruellement éprouvée, un joyeux cliquetis de verres et d'assiettes parvint à leurs oreilles, et des bouffées odorantes de parfums culinaires parvinrent à leurs narines.

— Ceux qui s'amusent aujourd'hui sont bien

heureux, murmura le petit-fils d'Argan entre ses dents.

— Et savez-vous qui sont ceux-là ? demanda maître Helleborus.

— Quelque noce ?

— Vous n'y êtes pas, mon ami. Apprenez d'abord que, dans la planète Fantasia, le mariage est une affaire beaucoup trop sérieuse pour qu'on y mêle les futilités du plaisir. Un jour de noce, ici, le mari et la femme s'enferment seuls et passent toute la journée à faire des chiffres, pour bien établir qu'ils ne se sont pas réciproquement volés dans leur apport mutuel.

— Jolie occupation; mais tout cela ne me dit pas...

— La provenance de ces bruits festinatoires... Eh! eh! j'avoue que le rapprochement me semble piquant : vous avez entendu ce que les autres disent des marchands de santé ; vous allez entendre ce que les marchands de santé disent d'eux-mêmes.

Le banquet dont les gais échos arrivent jusqu'à nous est un banquet médical.

— Encore !

— Toujours ! C'est le banquet que s'offrent annuellement les Névrobiologistes pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Divagmann, le fameux fondateur de la doctrine névrobiologique.

Justement les fenêtres de la salle du banquet donnent sur la rue, et comme un rez-de-chaussée est très-commode pour permettre aux passants de recueillir les éloges enthousiastes que ces messieurs se décernent entre eux, je vous promets qu'ils ont bien eu garde de fermer les croisées. Profitons-en pour approcher. Le spectacle est intéressant, surtout quand l'heure des toasts aura sonné.

Eh ! mais, parbleu, nous sommes servis à souhait. Voici un des convives qui se lève. Le feu des discours va éclater. Attention !

Probablement les habitants de la planète Fantasia étaient habitués à ce genre de solennités, et s'étaient blasés sur l'éloquence d'après boire de MM. les névrobiclogistes, car personne ne s'arrêtait pour écouter. Seuls quelques gamins se livraient à des commentaires anti-académiques sur les perruques, les nez, les lunettes de la docte assemblée.

— Un vrai billet de premières loges, dit maître

Helleborus en montrant à Onésime une fenêtre complétement vide de spectateurs.

Le premier orateur s'était mouché, avait passé sa main sur son front, avait pris son verre de la main droite et, l'élevant par un geste noblement impétueux :

— J'ai l'honneur, messieurs, de boire à la santé de Divagmann, le prophète médical, de Divagmann, notre maître vénéré, de Divagmann, le vaillant fondateur, initiateur, révélateur, propagateur de la Névrobiologie.

Des hourras frénétiques répondirent à cette proposition. Tous les convives s'étaient levés et choquaient leurs verres les uns contre les autres.

L'orateur dut attendre que le calme se fût rétabli, et il utilisa ce répit en plaçant à plusieurs reprises ses mains sur son cœur, comme pour en comprimer les battements.

Au bout de dix minutes, il put enfin reprendre :

— C'est avec bonheur, messieurs, que je viens de voir l'accueil que vous faites au nom illustre qui nous sert de ralliement.

Cet élan unanime de filiale reconnaissance est une preuve de plus de l'énergie avec laquelle nous sommes décidés à marcher dans la voie si

largement frayée par l'admirable Divagmann.

Oui, messieurs, oui, persévérons; car nous sommes grands, nous sommes forts, nous sommes savants, nous sommes inspirés. (*Oui! oui! Bravos prolongés.*)

A Divagmann! à son œuvre ! à la Névrobiologie...

— Savez-vous, dit Onésime, que, si ce qu'il dit est vrai...

— Du Tilleul ! Pauvre ami !

— En tout cas, ce n'est pas précisément par la modestie que brille le toast que je viens d'entendre.

— Qu'allez-vous donc penser des autres ?... La modestie dans Fantasia-Capitale est redoutée à l'égal de la peste. Est-ce qu'on arrive avec la modestie ? Aussi pas de subterfuges inutiles. Sur terre, dans les réunions du genre de celles-ci, M. X. porte un toast aux mérites de M. Y., pour que M. Y. porte un toast aux mérites de M. X.

Ici on a simplifié le mécanisme, et sans doute parce qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, on se passe à soi-même la rhubarbe et le séné.

A preuve...

Un second orateur avait succédé au premier.

— Messieurs, dit-il, il est d'usage que nous venions dans ces fraternelles agapes (*Très-bien! très-bien! L'orateur salue*)... dans ces fraternelles agapes exposer un à un ce que nous avons fait pour le triomphe de la méthode névrobiologique.

Je puis l'affirmer, messieurs, mon dévouement s'est montré encore cette année au-dessus de ce qu'il avait été durant les années précédentes.

Je suis à la fois pour mes malades un ami, un sauveur, un père!

Avec une intuition au-dessus de tout éloge, j'ai découvert le secret de plus de quatre-vingts maladies contre lesquelles la science de mes collègues des autres sectes avait échoué, selon son habitude.

(*Rires prolongés. Bravos!*)

Mes trophées, messieurs, sont ceux de la névrobiologie; je puis donc, sûr de votre sympathie, boire *à mon rare talent, à mes cures merveilleuses.*

(*Acclamations prolongées.*)

— C'est de la démence, pensa tout haut Onésime.

— Mais non, c'est tout simplement la fran-

chise du savoir-faire dont sur terre vous n'avez connu que l'hypocrisie... Pourtant, pour vous être agréable et vous dérider un peu, je veux bien risquer au milieu de cette fête une intervention qui ne sera probablement pas du goût de tout le monde.

— Vous allez entrer ?

— Pas du tout ; bien mieux que cela : grâce à un certain talent de ventriloquie... Au reste, vous allez voir.

Un troisième orateur venait de se lever.

— Messieurs, commençait-il, je puis le dire avec un juste orgueil, cette année a été pour moi féconde. Pas un malade n'est sorti de mes mains sans être radicalement guéri.

Soudain il sembla qu'une voix, s'échappant du dominait les paroles du marchand de santé.

— Docteur A..., disait la voix, tu mens !

L'orateur regarda de tous côtés, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion, puis reprenant courage en n'apercevant rien d'extraordinaire, il poursuivit :

— Oui, mes chers confrères, j'ai vaincu le mal dans toutes...

— Docteur A..., fit derechef la voix, tu ne m'avais pas invité, mais me voilà. Souviens-toi du malade que ton ignorance a tué dans la rue Neuve, c'est bien le moins que tu me fasses la politesse de m'offrir à dîner. Veux-tu, docteur A...?

Le docteur A... blémit horriblement.

Les autres convives ne savaient quelle contenance tenir. L'un d'eux pourtant, essayant une diversion, se disposait à parler.

— Docteur B..., reprit une autre voix, ne va pas vanter ton habileté, car je suis là, moi, la jeune fille de la rue des Rosiers, à qui ta sottise a coûté la vie.

Le docteur B... pâlit à son tour.

Et la voix continuant:

— Docteur C..., qu'as-tu fait du vieillard que tu as traité pour la goutte, tandis qu'il se mourait de la gravelle? Docteur D..., tu te préparais, toi aussi, à prononcer ta petite allocution ; halte-là, mon bon, je suis là pour te donner la réplique... moi ta victime du carrefour des Incurables.

Docteur E..., docteur F..., docteur G !...

Pour le coup, l'assistance n'y tint plus, et, en proie à une frayeur panique, tous les marchands

de santé se poussant, se culbutant, tremblant, se mirent à fuir comme s'ils avaient été poursuivis par des ombres vengeresses...

— Eh bien, dit maître Helleborus, en se tournant vers Onésime qui ne pouvait s'empêcher de rire malgré lui ; comment trouvez-vous la comédie ?... Je vous avais promis de vous égayer, et j'ai tenu parole...

Ce n'est que justice !

Si on pouvait leur faire croire aux revenants, ces messieurs, n'oseraient plus, je vous l'assure, boire à la santé de personne.

XXXI

CHASSEZ LE NATUREL

Les leçons s'étaient suffisamment multipliées et accumulées pour corriger les plus endurcis. Mais Onésime était l'héritier de quatre générations de malades imaginaires... Songez !

Dès le surlendemain il recommençait ses lamentations ; trois jours après, il se remettait en campagne.

O dénombrements homériques! énumérations colossales, vous-mêmes vous ne suffiriez pas à évaluer ce qu'il vit de marchands de santé, ce

qu'on lui attribua d'affections différentes, ce qu'il consomma de remèdes, ce qu'il endura d'angoisses.

Les consultants n'étaient d'accord que sur le désaccord. Quant au surplus c'était à qui démentirait le diagnostic précédent pour être à son tour démenti par le diagnostic suivant.

Celui-ci affectait la brutalité, celui-là la bonhomie, un troisième l'élégance, un quatrième la malpropreté. Il en avait consulté de jeunes, de vieux, de consolants, de désolants, de graves, de frivoles, de grands, de petits, de gras, de maigres, de blonds, de bruns, de gris.

L'un l'accablait de drogues, l'autre lui défendait absolument tout ce qui n'était pas du domaine de l'hygiène pure et simple.

Onésime en perdait la tête.

Ce que voyant, Helleborus lui dit :

— Mon cher ami, je crois que le moment est venu pour vous d'entrer dans une nouvelle période de consultations.

— Est-ce encore une ironie ?

— Par exemple !... Seulement nous sommes inexcusables de dédaigner toute une partie de la science, — la plus nombreuse peut-être.

— Et laquelle ?

— Celle des spécialistes !

Il paraît que les malades ont plus de confiance dans les hommes qui ne se déclarent capables de soigner qu'une seule maladie que dans celui qui sait les guérir toutes.

De là l'exploitation en grand.

Chaque espèce a d'abord eu sa spécialité, puis chaque division, puis chaque subdivision.

Nous avons maintenant les spécialités pour le poumon gauche et les spécialités pour le poumon droit; les spécialités pour le haut du corps et celles pour le bas ; les spécialités pour la cheville, pour le mollet, pour le genou, pour la cuisse, pour la hanche, pour l'avant-bras, pour le coude, pour l'arrière-bras, pour l'épaule, etc., etc., etc. Jugez si des gens qui ont localisé leur savoir sur des points si restreints doivent être arrivés à une érudition prodigieuse !...

— Vous avez raison, répondit Onésime sans s'apercevoir que maître Helleborus se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire...

Chaque spécialiste le déclara atteint de la maladie dont il avait adopté la spécialité.

Le cas devenait de plus en plus embarrassant.

XXXII

LA VENTOUSE, JOURNAL HEBDOMADAIRE

Et pourtant Onésime, pour mieux s'éclairer, s'était abonné au premier journal de médecine de Fantasia-planète, à la *Ventouse*, feuille aussi hebdomadaire qu'influente.

Il se gorgeait d'articles de fonds sur la découverte d'un nouveau système de *sangsue mécanique*, d'articles de genre sur les *fonctions pathologique du périoste*, de feuilletons sur...

Oh! le feuilleton c'était surtout le triomphe de la *Ventouse*.

Elle avait compris, cette publication périodique et maligne, que l'aridité de la science éloignait d'elle un certain nombre de lecteurs qu'elle pourrait conquérir sans ce vice rédhibitoire. On rêva aux moyens de conquête.

La *Ventouse* était dirigée par un marchand de santé qui, incapable de réussir pour son propre compte, avait résolu de réussir pour le compte des autres, c'est-à-dire en exaltant ou critiquant leurs travaux, découvertes ou innovations.

De là l'idée du feuilleton médico-romanesque. C'était exquis et ingénieux.

Jugez-en par cet échantillon :

FEUILLETON DE LA VENTOUSE

MARGUERITE

OU

LA PHTISIE DANS L'AMOUR

(Suite)

« Marguerite ce jour-là était pâle comme une morte...

» Albert qui suivait avec angoisse les progrès du mal,

arriva lui-même en proie à un découragement qu'il ne put déguiser à sa fiancée. »

— Albert qu'as-tu? s'écria-t-elle en le voyant entrer.

— Moi, rien!

— Albert, tu me trompes.

— Une légère amygdalite ...

— Quand je te le disais!

— Ce n'est rien, rassure-toi. J'ai pris hier au soir deux cuillerées du sirop de l'excellent docteur Dulaurier [2]. Mais toi, ma Marguerite adorée, toi mon ange, toi ma vie!

— Moi!... Eh bien!...

— Eh bien! je veux que tu te soignes.

— A quoi bon [3]?

— Enfant, tu oublies donc que nous sommes fiancés et que j'ai le droit d'exiger que tu me conserves le trésor de mon bonheur!

— Albert, je te jure que je ne souffre plus. D'ailleurs

[1] Voir notre *Dictionnaire des connaissances médicales.* Prix 20 francs. Deuxième édition. Barbichon, éditeur.

[2] Le flacon 15 francs. Dépôt dans toutes les pharmacies.

[3] Voir notre *Traité de l'indifférence en matière de santé.* Prix 30 francs. Barbichon, éditeur.

ai-je pas essayé de tous les remèdes? J'ai pris la *pâte escargots sympathique* [1].

— Une abominable drogue

— Les poudres de *Tamarina curativa* [2].

— Un charlatanisme effronté.

— La délicieuse farine de santé dite *Ressuscitales-ère* [3].

— De la farine de haricots rouges qu'on vend pour une anacée.

— Mais alors Albert a qui veux-tu que je me confie?...

— A qui!... au docteur Bibolin [4] qui vient de trouver le rénovateur des poumons.

Écoute-moi bien; je veux t'expliquer la théorie du rénovateur des poumons, car c'est à lui que nous devrons notre onheur.. . . . .

. . . .

(Suivaient deux colonnes de dissertations médicales. Après quoi le feuilleton se terminait par le

[1] Du docteur Pinard.
[2] Du docteur Tratinois.
[3] Du docteur Fuyotard.
[4] Rue Bon-Apôtre, 1410 (de 3 à 5).

mariage de Marguerite, sauvée par le rénovateur Bibolin (de 3 à 5).

Dans les premiers temps, ces lectures avaient captivé l'attention et l'émotion d'Onésime.

Cependant il finit par s'apercevoir que certains noms de docteurs revenaient toujours avec les mêmes sarcasmes, certains autres toujours avec les mêmes éloges, et il en fit part à Helleborus.

Celui-ci pour toute réponse lui mit sous les yeux le tarif des louanges de la *Ventouse*. Le bandeau était déchiré et ce déchirement fut suivi d'une résolution héroïque, que Du Tilleul signifia un beau matin en ces termes à son compagnon :

— Monsieur Helleborus, lui dit-il, vous ne voulez toujours pas me laisser retourner sur la terre?

— A quoi bon, cher monsieur Du Tilleul? N'avez-vous point ici tous les ridicules de là-bas? Vous en manque-t-il un seul?

— Mais ma santé dépérit.

— Il le faut pour votre guérison.

— J'ai dépensé des sommes folles.

— Nul ne vous y force.

— Ma confiance en la médecine s'affaiblit de jour en jour.

— Heureusement.

— Monsieur Helleborus?

— Monsieur Du Tilleul?

— Pour savoir à quoi m'en tenir, je veux deve-
r marchand de santé, moi-même.

— J'allais vous le proposer, répondit froide-
ent maître Helleborus.

XXXIII

L'HOPITAL-MODELE DE LA MISÉRICORDE

Le petit-fils d'Argan avait rempli les conditions sans lesquelles on ne peut, dans la planète Fantasia, aspirer à l'honneur d'être marchand de santé.

Il avait payé *l'impôt des inscriptions, l'impôt de la trousse, l'impôt de dissection, l'impôt professionnel, l'impôt...*

Il y avait beaucoup d'impôts dans la planète Fantasia !

Ces formalités accomplies, il lui fut permis

'entrer dans l'exercice de ses nouvelles études, t naturellement sa première visite fut pour un ôpital.

Il choisit celui de la Miséricorde, le plus re-omm é de toute la capitale, — si renommé même u'on lui avait décerné le titre d'*hôpital-mo-lèle*.

Onésime, s'attendant à des émotions violentes, ıvait prié maître Helleborus de l'accompagner, ce à quoi celui-ci avait consenti. Il s'attendait en outre à assister à un spectacle plein de gravité, de dignité et de mélancolie. Dès l'abord il fut détrompé.

Un groupe d'élèves se tenait au bas du grand escalier, guettant l'arrivée du marchand de santé chef de service. La conversation semblait être sur le mode ultra-gai.

On riait, on causait de la pièce nouvelle, on se racontait une bonne fortune, on faisait des calembours; tandis que par une fenêtre entr'ouverte à l'étage supérieur on entendait les gémissements des hôtes de ce triste séjour.

Affaire d'habitude! Seulement, Onésime n'étant pas un habitué, cette insouciance lui parut voi-

sine de la profanation. Mais il n'eut pas le temps d'insister sur cette impression personnelle.

Le marchand de santé en chef venait d'arriver.

D'un seul coup d'œil, Onésime avait reconnu en lui le *prince de la science* qui l'avait passé en revue sur un mode si accéléré.

Décidément ce personnage était toujours pressé.

D'un pas rapide il traversa la cour, grimpa quatre à quatre l'escalier, prit des mains d'un infirmier un tablier blanc qu'il ceignit tout en marchant et pénétra dans la salle nº 1, escorté du groupe d'élèves, qui continuait à faire des calembours, — soyons juste, — un ton plus bas.

Le marchand de santé en chef s'approcha d'un lit.

— Ah! mon bon monsieur, soupira une voix.

— Angine pernicieuse!... prononça le marchand de santé.

Il s'approcha d'un autre lit.

— Congestion pulmonaire.

D'un troisième :

— Fièvre typhoïde...

Et aussitôt la course recommençait. Tout à

coup, pourtant, il s'arrêta. Cette halte parut miraculeuse à Onésime, dont le regard questionna Helleborus.

— Vous allez voir, répondit celui-ci du coin de l'œil.

La patiente était une jeune fille.

— Superbe ! magnifique ! exclamait le marchand de santé en chef en l'examinant.

La pauvrette tremblait de tous ses membres. Les élèves s'étaient approchés et se dressaient sur la pointe du pied pour ne perdre ni un geste ni une parole.

— Magnifique !... superbe !... répétait toujours le marchand de santé...

— Est-ce qu'il y a du danger? hasarda d'un ton timide la malade.

— Approchez, messieurs, poursuivit le prince de la science, sans même avoir l'air de prendre garde à la question... C'est un des beaux cas que j'aie rencontrés depuis que j'exerce ! Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans, mais c'est alors une vraie trouvaille... Jamais on n'a vu la tumeur cancé-

reuse se développer chez un sujet aussi jeune... Est-elle assez enflammée! assez volumineuse!... Vous, monsieur, oui... le blond... palpez... Dur comme de la pierre!... Mais, je ne m'abuse pas, en voilà encore une, encore deux... trois tumeurs... Ce qui vous prouve, messieurs, que le cumul n'est pas toujours interdit!

En disant ces mots, le marchand de santé avait risqué un sourire qui fut accompagné par l'hilarité générale des auditeurs.

— Trois... *Numero deus impare gaudet*... reprit le docteur de l'hôpital de la Miséricorde.. Et vous êtes bien sûre de n'avoir que dix-neuf ans?...

— Oui, monsieur... Combien de temps faudra-t-il pour me... Vous me faites mal!... vous me faites mal!...

— C'est splendide, messieurs! vous allez voir les progrès que cela va vous accomplir d'un jour à l'autre... Un gaillard que ce mal-là!... Dieu! le joli cas!... le joli cas!... Aucune complication n'y manque... J'en ferai le sujet d'un rapport à l'Académie. Allons! je n'ai pas perdu ma matinée... Déjà neuf heures!... Diantre!

Et pendant que la malade, à demi morte de

rayeur, retombait inerte sur son lit, le marchand le santé se remit à traverser la salle au grand rot en jetant à peine un mot à droite et à gauche.

Il n'y avait plus de joli cas!

XXXIV

L'ÉCOLE DE COMMERCE MÉDICALE

Sur terre, nous appelons cette institution, *Faculté de Médecine;* mais dans la planète Fantasia les médecins ayant pris le nom de *marchands de santé,* il était logique et loyal à la fois que la métaphore fût suivie.

De là le titre d'*École de Commerce médicale.*

Onésime — qui poursuivait le cours de ses débuts — entra dans une salle.

Un professeur y traitait gravement : DE L'ART

DE MULTIPLIER LES VISITES, et s'exprimait en ces termes :

« Dans ma précédente leçon, j'ai eu l'honneur de vous expliquer la théorie générale du grand art dont nous étudions ensemble les précieuses ressources.

Nous entrerons aujourd'hui dans les détails, et j'aborderai l'une des questions les plus épineuses :

MULTIPLIER LES VISITES CHEZ UN MALADE CONNU POUR SON AVARICE.

C'est à coup sûr une des plus glorieuses conquêtes de la science moderne que la solution de ce problème, si longtemps réputé insoluble. C'est à elle que l'un de nos maîtres, le grand Bassinard a dû sa renommée impérissable.

Les marchands de santé du passé cherchaient niaisement et sans souci d'eux-mêmes à abréger la maladie. On est tenté de rire maintenant à l'aspect de tant de naïveté !

La première précaution à prendre pour multiplier les visites chez un malade connu pour son avarice est, messieurs, d'insister sur la diète.

En effet, l'homme qui ne mange pas perd ses forces ; l'homme qui perd ses forces perd sa volonté....

Onésime se hâta de passer dans la salle voisine.

Le cours roulait sur les MOYENS DE RECOUVREMENT DES CRÉANCES MÉDICALES.

A côté on parlait de la TAXE DES CONSULTATIONS.

— Mais on ne s'occupe que d'argent ici! s'écria Onésime.

— Et de quoi voulez-vous qu'on s'occupe, demanda maître Helleborus, dans une école de commerce?...

— Médicale!

— Eh oui; vous voudriez entendre disserter sur la médecine? Soyez satisfait. Ce disant, il poussa une porte, et tous deux ils se trouvèrent dans une sorte d'amphithéâtre dont le centre était occupé par une table sur laquelle figuraient des cages de toute grandeur.

De ces cages s'échappaient des miaulements, des gloussements, des aboiements, des bêlements, des grognements, des croassements.

On se serait cru au Jardin-des-Plantes.

Cette symphonie imprévue, jointe à une forte odeur de ménagerie, fit faire à Onésime un mouvement en arrière, mouvement qu'il renouvela en apercevant au-dessus de la chaire du professeur

leux rangées, l'une de peaux de lapins, l'autre de apins écorchés tout vifs.

— N'ayez pas peur, chuchota maître Helleborus. 'ous avez devant vous une des célébrités de Fanasia-Planète, le fameux Lourens. C'est à coup sûr e praticien qui a le plus tué d'animaux... clienèle à part.

— A quoi bon ces exécutions?

— A quoi bon?... Vous ignorez donc qu'à cet xercice-là le fameux Lourens a gagné quinze décorations, six traitements, huit fauteuils académiques, neuf...

— Et la médecine qu'y a-t-elle gagné?

— Vous faites toujours des questions saugreaues... Écoutez plutôt ce savant sans pareil.

Le fameux Lourens venait en effet de prendre a parole :

« Messieurs,

» Vous le savez, nos expériences antérieures nous avaient conduits à une certitude précieuse : à savoir que les os du canard peuvent recevoir toutes sortes de teintures.

» Le premier dans la planète Fantasia, j'avais, j'ose le dire, ouvert ce nouvel horizon.

» Vous avez vu de mes os de canards chocolat, pistache, cramoisi, cuisse de nymphe, vert bouteille, gris perle, bouton d'or? Eh bien! messieurs tout cela n'était rien.

» Aujourd'hui, à l'aide d'un procédé de nourriture joint à un procédé d'acupuncture qui me permet d'agir directement sur les tissus, je colore non-seulement les os, mais les chairs! je colore non-seulement en une nuance, mais en plusieurs! Et cela sur toutes sortes d'animaux.

» Passez moi un lapin!

L'appariteur de service s'empressa de tirer d'une des cages un lapin, que le professeur saisit par les oreilles.

» Ce lapin, messieurs, a, n'est-ce pas, l'air de n'être nullement préparé. Passez-moi un couteau... En trois coups, je vous l'écorche. Une! deux! trois!

Et maintenant regardez, messieurs. Voilà le fruit de vingt ans de veilles! voilà le résultat de vingt ans de recherches. Vingt ans que je ne regrette pas, messieurs, puisqu'il m'a été donné

enfin d'obtenir ce qui fut le rêve de ma vie, le lapin tricolore !!.. »

Onésime profita de l'enthousiasme causé par cette péroraison pour s'esquiver et faire prendre l'air au légitime écœurement que lui avait causé la vue du lapin aux trois couleurs.

XXXV

L'ACADEMIE DES INFAILLIBLES

La première fois qu'Onésime avait entendu prononcer : *Académie des Infaillibles*, il avait perçu la sensation désagréable que produit une note discordante. *Infaillibles* sentait presque le charlatanisme.

Heureusement il se souvint à temps que Paris possède des *immortels*, et, antiphrase pour antiphrase, il fut obligé de reconnaître que l'une n'était pas plus grotesque que l'autre. Maître

Helleborus avait même insisté pour qu'il donnât le prix de ridicule au vocable terrestre.

Ce maître Helleborus était un terrible personnage. Il n'avait soulevé aucun coin du voile de mystère qui l'entourait, il ne s'était pas départi d'une seule de ses habitudes de satire perpétuelle, il ne quittait pas Onésime d'une semelle.

Il n'avait pourtant plus l'air de peser en quoi que ce fût sur les décisions de son malade. Il acquiesçait à tous ses désirs et à moins que, ces désirs, il n'eût la puissance de les lui inspirer à son gré, c'était à n'y rien comprendre.

Aussi quand le petit-fils d'Argan manifesta l'intention d'assister à une séance de l'Académie des Infaillibles, il eût semblé que maître Helleborus était prévenu que cette manifestation aurait lieu.

— C'est précisément aujourd'hui jour de réunion, répondit-il simplement. Une importante discussion occupera les Infaillibles. Vous pourrez les juger en toute connaissance de cause.

L'Académie des Infaillibles était installée dans un local d'apparence funèbre. Un jour douteux filtrait du plafond et éclairait avec peine les pro-

fondeurs d'une voûte sans style architectural.

La première partie du local, divisée en stalles, était réservée aux académiciens, la seconde au public, — qui brillait en général par son absence.

Quant aux Infaillibles, réunis par groupes, ils causaient de leurs petites affaires sur les tons les plus aigus, pendant qu'un monsieur, debout à une sorte de tribune, faisait une lecture dont il était impossible d'entendre un traître mot.

— Quel est donc ce monsieur? interrogea Onésime.

— C'est le secrétaire qui lit le procès-verbal de la séance précédente.

— Mais on ne peut pas saisir un mot.

— Parbleu! Il ne parle pas.

— Comment peut-il lire sans parler?

— Rien de plus simple. Comme, depuis un temps immémorial, il est de règle à l'Académie des Infaillibles de ne prêter aucune attention à cette partie du programme, le lecteur se borne à une pantomine de pure formalité.

— Ah bah!... Et quel est cet autre monsieur qui s'installe à son tour?

— Un marchand de santé étranger qui fait une communication.

— Sur quoi? On ne l'écoute pas.

— Parce que cela sera dans le procès-verbal.

— Mais puisqu'on n'écoute pas non plus le procès-verbal.

— Vous m'en demandez trop long... Vous allez d'ailleurs pouvoir vous divertir. La grande discussion que je vous ai annoncée va s'ouvrir.

Un Infaillible déroulait d'un air superbe un volumineux dossier. Puis d'un ton tranchant il commença :

— *Courtes observations sur les propriétés curatives de la mort-aux-rats.*

— Je demande la parole, interrompit un autre Infaillible.

— Un ennemi acharné de l'orateur, murmura rapidement maître Helleborus à Onésime.

— Je m'étonne que mon collègue me veuille contredire avant même que j'aie soufflé mot, objecta le premier Infaillible.

— Pardon! Vous avez dit : *Courtes observa-*

tions et votre manuscrit a au moins deux cents pages.

Pendant qu'on riait, le premier Infaillible reprit son aplomb.

— La mort-aux-rats, cette substance vénéneuse...

— Je demande la parole, s'écria le second Infaillible. Vous avez dit : Cette substance, or la mort-aux-rats est un composé de plusieurs substances et non une substance simple.

— Cette substance vénéneuse que les anciens...

— Je demande la parole. Jamais les anciens n'ont employé ce poison, d'origine moderne.

— Que les anciens ignoraient...

— Je demande la parole. Les anciens ne l'employaient pas, c'est vrai, mais de là à ne pas le connaître, il y a un abîme.

— A conquis sa place...

— Je demande la parole. Vous voulez la lui faire conquérir, mais rien ne vous donne raison.

— Vous ne me laissez pas le temps de m'exprimer.

— Vous abusez de la tribune.

— C'est l'envie qui vous pousse.

— Et vous la jalousie.

Les infaillibles paraissaient goûter avec bonheur e spectacle de cette altercation.

— Courage, monsieur Carbonet, criaient les ins.

— Bravo, monsieur Danipeau, criaient les utres.

— Kiss! kiss! kiss!...

L'académie était évidemment partagée en deux amps. Déjà les interpellations se croisaient, on e montrait le poing; mais le président, qui usque-là avait sommeillé, jugea que le moment tait venu de se réveiller et dominant le tu- nulte :

— La séance est levée!... A la semaine pro- haine.

— Ce n'est pas moi qui reviendrai, fit Oné- sime. Quand c'est la raison qui parle, ils ne veulent pas entendre; quand c'est la rancune, ils ne veulent pas s'entendre. Je vois qu'ici mieux vaut encore être acheteur que marchand de santé.

— Souffrir le mal que de le faire, ajouta en guise de commentaire maître Helleborus.

XXXVI

LES EAUX DE BLAGUEN-BLAGUEN

Un nouvel accès de prostration succéda à cette nouvelle déception d'Onésime. Il dépérissait, jaunissait, maigrissait.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit tout à coup dans Fantasia-Capitale qu'on venait de trouver une source minérale dont les merveilleuses propriétés laissaient bien loin en arrière toutes celles qui étaient déjà connues.

Partout on ne parlait que des eaux de Blaguen-

Blaguen, si inopinément découvertes par le docteur Balissan.

Or, voici ce qui était arrivé.

Le docteur Balissan végétait, — occupation inoccupée qui lui était commune avec tant de confrères. Il avait essayé de se raccrocher successivement à toutes les branches de son art. Les branches lui étaient restées dans la main.

Il allait se noyer. Dans quoi se noie-t-on? Dans l'eau. Quel trait de lumière! Le docteur Balissan était sauvé.

— Imbécile! se dit-il, triple imbécile qui n'avait pas pensé à la spécialité des eaux. Fantasia-Planète en compte, il est vrai, déjà des quantités considérables... Diable, 9,976 au dire de mon dictionnaire hydrologique. Il y en a de sulfureuses, de ferrugineuses, d'arsenicales, d'alcalines. Il n'y en a pas qui soient le tout à la fois. J'en ferai!...

Notez que le docteur Balissan n'avait pas dit: *j'en trouverai.*

Et d'un pas assuré il s'en alla voir un sien ami, fabricant de produits chimiques dont les ateliers étaient situés dans un des faubourgs de Fantasia-Capitale, à quarante-six lieues et trois quarts de la grande place centrale de la ville.

— Mon cher ami, lui dit-il, voulez-vous faire fortune?... Oui? moi aussi. Vous fabriquez des produits chimiques? Oui encore. Vous avez pour l'écoulement des eaux qui vous ont servi un tuyau collecteur conforme à l'ordonnance de police numéro 33,654, modifiée par l'ordonnance 41,365; modifiée par l'ordonnance numéro 111,313, modifiée par l'ordonnance numéro 634,322.

— En effet j'ai un tuyau collecteur conforme à l'ordonnance numéro, etc., etc., etc.

— C'est tout ce qu'il fallait. A quelle profondeur? cinq mètres. Très-bien. Nous bouchons le tuyau par un bout. Nous y pratiquons nocturnement une ouverture par où l'eau puisse jaillir. Vous préparez un mélange dont voici la formule et ensuite... Pchi! pchi... Pchi! pchi...

Le docteur Balissan acheva de chuchoter le reste de son idée à l'oreille de son confrère, qui lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.

Le lendemain, tous les journaux annonçaient la découverte des eaux de Blaguen-Blaguen qui avaient jailli pendant la nuit. Tous les chimistes en analysaient la composition et y trouvaient chacun des ingrédients différents. Amorcés par une prime que Balissan avait généreusement

semée pour cueillir plus largement, tous les marchands de santé recommandaient les eaux de Blaguen-Blaguen, à celui-ci à cause du soufre, à celui-là à cause du fer, à celui-là à cause de l'arsenic.

Le docteur Balissan courait à la fortune.

XXXVII

LES AMOURS THERMALES

Ce récit véridique fait à Onésime par maître Helleborus ne devait pas le persuader. Probablement c'était pour cela qu'Helleborus l'avait fait, car voyant son ami hocher la tête :

— Je vous ai divulgué, lui dit-il, l'art de fabriquer une source et de s'en créer des millions de revenus.

— Tout cela est bel et bon, mais on ne trompe point ainsi toute une population.

— La tromper en quoi? Les autres eaux miné-

rales naturelles de Fantasia-Planète n'ont jamais fait de bien, celles-ci ne font point de mal. Partant quitte.

— Si ceux qui y vont ne s'en trouvaient pas satisfaits...

— Ils s'empresseraient de n'en pas informer les autres, afin de leur laisser partager leur déception.

— Vous êtes désillusionnant.

— Et vous illusionné. Mais j'avais si bien prévu le cas que nos bagages sont déjà portés dans la voiture à vapeur qui nous attend en bas.

— Pour nous emmener?

— Aux eaux de Blaguen-Blaguen, parbleu!

Les voyages ne duraient pas longtemps dans la planète Fantasia et, en une vingtaine de minutes, les deux touristes avaient franchi les quarante-six lieues et trois quarts.

Encore n'eurent-ils la peine que d'en franchir quarante; car la file des voitures à vapeur amenant des buveurs aux eaux de Blaguen-Blaguen commençait à six lieues et trois quarts de distance.

Un employé s'approcha.

— Ces messieurs viennent pour les eaux?

— Oui, parbleu, mais nous n'y sommes pas.

— Impossible d'aller plus loin, messieurs. Tout est retenu jusqu'au 28 septembre.

— Et nous sommes au 1er mai.

— Oui, monsieur.

Le 28 septembre, à 2 heures 35 du matin, monsieur sera admis à boire un verre de la précieuse source. Pas avant.

— C'est prodigieux, fit Onésime presque enthousiasmé.

— Vous allez attendre ? dit Helleborus narquois.

— Si ces messieurs ne veulent pas rester tout ce temps-là en voiture, continua obligeamment l'employé, ils peuvent descendre dans un des neuf mille hôtels d'attente fondés sous le patronage du docteur Balissan. On y est admirablement pour trois cents francs par jour.

— Saperlote ! ne put s'empêcher de crier Onesime.

— Ah ! monsieur, on est nourri, objecta l'employé.

— Je l'espère bien... Mais à quoi diable allons-nous passer notre temps jusqu'au 28 septembre 2 heures 35 du matin ?...

Au moment où Onésime se posait cette ques-

tion en mettant pied à terre, il avait entrevu la gracieuse silhouette d'une femme qui lui parut jeune et séduisante.

— Si je devenais amoureux pour tuer le temps? pensa-t-il.

D'où il résulta que le 20 septembre suivant Onésime n'avait pas encore bu son verre d'eau, mais était sur le point d'épouser demoiselle Sylvandire de Hocheval.

XXXVIII

L'INSPECTEUR DES ESPÉRANCES

Tout plein de son futur mariage, le petit-fils d'Argan était debout devant la fenêtre de l'hôtel qu'il habitait en face de celui de Sylvandire de Hocheval.

Deux raisons militaient en faveur de cette attitude. La première c'est qu'il cherchait à entrevoir le profil de sa fiancée ; la seconde, c'est qu'il se faisait la barbe.

Et en promenant son rasoir sur ses joues, il réfléchissait :

— Elle est charmante et elle paraît m'adorer... Je crois que le mariage me rétablira la santé. Du moins est-ce l'avis du docteur que je suis allé voir hier. Il est vrai qu'avant-hier j'en avais consulté un autre qui m'a menacé des plus grands malheurs, si je ne restais garçon... Chère Sylvandire, il me serait impossible de renoncer à elle... Elle est charmante, et puis décidément elle m'adore !...

Un coup de sonnette interrompit ce monologue mental.

— Entrez ! cria Helleborus qui fumait un cigare sur le divan en suivant du regard les expressions de visage de son protégé.

Un inconnu, à la tenue officielle s'introduisit en faisant force révérences et s'adressant à Helleborus.

— C'est à monsieur Du Tilleul que j'ai l'honneur ?...

En parlant ainsi, il étendait déjà la main comme pour saisir le bras d'Helleborus qui, le fixant d'un air sarcastique :

— Vous confondez, monsieur... Là-bas, près de la fenêtre...

L'inconnu recommença à s'avancer avec la

même profusion de révérences et sur le même ton :

— C'est à monsieur Du Tilleul que j'ai l'honneur?...

En même temps, il avait saisi, — et bien saisi cette fois — le bras d'Onésime, dont il faisait mine de tâter le pouls.

— Pardon, mais que voulez-vous?... demanda le petit-fils d'Argan ne comprenant rien à cette manœuvre.

— *L'Inspecteur des espérances !* fit l'inconnu avec un salut de plus.

— Ah! fort bien... répliqua Onésime interdit... seulement je ne saisis pas parfaitement...

L'inconnu comptait paisiblement : *Une, deux, une, deux, une, deux !*

— Je ne saisis pas parfaitement le motif qui vous amène...

— Une, deux, une, deux! Le pouls répond assez bien à ce que l'on m'avait dit. Vous plairait-il de vous déshabiller? fit le visiteur bizarre.

— Me déshabiller! Et pourquoi?

— Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que j'étais l'*Inspecteur des espérances*?

— Du diable, monsieur, si je sais ce que vous me voulez avec vos *espérances*, votre inspection, votre manière de me tâter le pouls et de me vouloir faire quitter mes vêtements.

— N'allez-vous pas vous marier ?

— Avec Mlle Sylvandire de Hocheval, oui certes.

— Eh ! bien alors ?

— Eh ! bien alors, quel rapport entre....

— Pardon, intervint maître Helleborus, mais monsieur est étranger, et comme tel ignore les coutumes du pays. Veuillez être assez bon pour lui expliquer vos titres et vos qualités

— Il me semble que — quand on habite quelque part, — grommela l'Inspecteur, on devrait au moins apprendre à respecter les fonctionnaires publics.

Onésime regarda l'intrus d'un air qui demandait clairement de quelle sorte de fonction il pouvait être investi.

— Monsieur, reprit le nouveau venu, Mlle de Hocheval m'envoie ici conformément à la loi qui autorise les fiancés des deux sexes à faire vérifier officiellement et médicalement les *espérances* énoncées par chacun au contrat de mariage.

— Les espérances... Attendez donc. En France

on donne ce nom charmant aux calculs d'intérêts basés sur de funèbres convoitises...

— J'ignore ce qui se passe dans la planète que j'entends nommer à l'instant pour la première fois, mais ici nos législateurs ont prudemment pourvu à ce que la fraude et le dol ne se glissassent pas dans les amours. Autrefois, — avant l'institution du corps dont j'ai l'honneur de faire partie — c'était, monsieur, un véritabie scandale. On voyait journellement des jeunes filles dans leur impatience de se marier, donner pour agonisants des oncles qui en avaient encore au moins pour dix ans, — des vieillards tromper de malheureuses jeunes filles en simulant, au moment de l'hyménée, des infirmités qui les abusaient sur l'imminence de l'héritage à intervenir. Mais, Dieu merci, nous avons réglementé tout cela. Vous vous mariez? C'est bien. Votre future énonce tant d'argent comptant, tant d'argent à attendre de tels et tels parents. Immédiatement un de mes confrères ou moi, nous nous rendons chez les parents, et nous nous assurons si leur faiblesse de complexion ou leur décrépitude autorise les présomptions de legs prochain; un de mes confrères ou moi, nous donnons ensuite notre rap-

port et voilà, monsieur, en quoi consistent les utiles et nobles fonctions d'*Inspecteur des espérances*.

Onésime, légèrement pâle, se contraignait évidemment pour ne pas éclater.

— Pardon, monsieur, dit-il, je ne vois pas toutefois ce qui vous appelle ici; je n'ai pas parlé à Mlle Sylvandire de parents à héritage...

— Sans nul doute, mais vous-même? continua l'Inspecteur avec un sourire terrible.

— Moi-même!... que signifie?...

— Vous avez une certaine fortune personnelle qui détermine Mlle de Hocheval à vous épouser.

— Ah! c'est ma fortune...

— Vous ne pouvez ignorer qu'aucun mariage ne se traite autrement. Dans le quartier des eaux, surtout, où les jeunes personnes d'un placement difficile viennent sagement chercher un valétudinaire, il est bien naturel que ces pauvres petites prennent quelques garanties... Permettez donc que je continue mon examen...

— Ne me touchez pas! ne me touchez pas! Vous me faites horreur!...

— Si c'est la crainte de quelque révélation attristante qui vous anime, soyez sans inquiétude,

nous avons la discrétion de ne jamais dire au sujet à combien nous évaluons ce qui lui reste de durée.

— Je vous répète que vous me faites horreur, vous et vos abominables attributions

— Insolent !...

— Que je veux être épousé pour moi-même...

— Dans votre état ! Il ferait beau voir cela...

— Et que vous pouvez aller aux cinquante mille diables en compagnie de Mlle de Hocheval dont les infâmes calculs m'ont à jamais guéri d'un fol amour.

— Le bel amoureux ! Avec cette poitrine rentrée, ce teint...

— Sortez, coquin ! s'écria Onésime éperdu de colère et de peur...

— Je sors, je sors, mais sortira bien qui sortira le dernier ! grinça M. l'Inspecteur avec un coup d'œil qui sentait le tombeau.

Le petit-fils d'Argan retomba épuisé sur un fauteuil.

— Elle !... me faire inspecter... Escompter mes souffrances... Oh ! l'épouvantable pays ! l'épouvantable fille ! l'épouvantable bonhomme !...

— Du Tilleul, objecta philosophiquement mai-

tre Helleborus, vous n'êtes pas juste. Sur terre, on pratique ce genre de vérification sans en avoir l'air. Ici on a légalisé la chose.

Pour le fond, les cupidités matrimoniales se valent ; ne dites donc pas toujours du mal de la franchise...

XXXIX

LA MÉDECINE JUDICIAIRE

C'était déjà beaucoup — pour un esprit aussi faible — qu'une pareille émotion ; mais, hélas ! ce n'était pas tout.

Huit jours après, Onésime recevait un papier orné de dix-sept timbres ; — chaque timbre coûtant six francs, le fisc de Fantasia-Planète en avait successivement élevé le nombre exigible de un à dix-sept.

Sur ce papier, il était dit en style de rigueur :

« *Que le sieur Onésime Du Tilleul, sans profession connue, aurait à comparoir le lendemain devant la CCXXX*e *chambre des Tribunaux civils de Fantasia-Capitale, dite* CHAMBRE MATRIMONIALE, *pour s'entendre condamner, comme de droit, en réparation des dommages causés, par un refus non motivé de mariage, à la santé et à la réputation de la demoiselle Sylvandire de Hocheval ; dommages devant entraîner une incapacité de fiançailles de plus de vingt jours. Délit prévu par les articles* 6, 875, 773 et 9, 395, 263 *des deux cent soixante codes en vigueur.* »

— Je vous l'avais prédit, mon cher Du Tilleul, s'empressa de répondre Helleberus, quand il apprit cette nouvelle.

— Mais ce serait plutôt à moi à solliciter des dommages et intérêts, car toutes ces secousses m'ont mis dans un état pitoyable.

— Il fallait prendre les devants ; tout se plaide ici, et vous auriez trouvé mille avocats pour un.

— J'avais reculé devant le ridicule d'un tel procès.

— Et Mlle de Hocheval ne recule pas, elle. C est une brave !

— C'est un monstre d'impudence, une perfide que je confondrai de la belle manière, car il est impossible qu'aucun juge... A propos, que veut-elle dire avec son *incapacité de fiançailles?*

— Parbleu! l'incapacité dans laquelle son indisposition la met de chercher un autre épouseur. C'est son travail à cette aimable vierge!

— Quel pays! quel pays! murmura Onésime.

Il fallait pourtant obtempérer à l'injonction de l'autorité et, au jour dit, Onésime paraissait devant la CCXXXe chambre, accompagné seulement de maître Helleborus. Il n'avait pas pris d'avocat; le premier qu'il avait vu lui avait demandé dix-sept mille francs, rien que pour les frais préparatoires de sa plaidoirie.

Un murmure hostile accueillit l'arrivée de Du Tilleul, et l'on se montrait avec une antipathie méprisante cet étranger qui avait voulu se soustraire aux sages prescriptions des lois Fantasiaques.

Un second murmure, — aussi flatteur que l'autre avait été hostile, — salua l'entrée d'un vieillard à l'air vénérable, que le président invita à lire son rapport sur les faits du procès.

Le vieillard était le docteur Patachu, expert de médecine judiciaire près les tribunaux de la planète.

Le docteur Patachu, homme du monde, savant distingué, toxicologue hors ligne n'avait qu'un défaut. Il voyait des coupables partout. Ses rapports, au lieu de conserver la neutralité équitable, s'aiguisaient en réquisitoires. Avant d'examiner, il avait déjà conclu mentalement. Dès lors tous ses efforts tendaient à grouper des faits, à réunir des arguments qui pussent confirmer cette conviction primitive. Il eût découvert du poison dans une paire de lunettes.

Aussi le docteur Patachu passait-il pour un terrible jouteur. Lui-même, à son cours de médecine judiciaire, prenait plaisir à proclamer ses succès avec une fierté mêlée de bonhomie et d'un ton doucereusement satisfait répétait à ses élèves :

— Oui, messieurs, j'ai eu le plaisir de faire condamner à mort, ce matin, mon trois millième prévenu !...

Le docteur Patachu s'avança devant la barre, jeta à Onésime un regard qui présageait de sinistres conclusions, huma une prise de tabac,

et se mit a lire un long rapport qui concluait ainsi :

« Tels sont, messieurs, les éléments médicaux du procès.

» L'embarras gastrique, l'obstruction du foie, la surexcitation cérébrale sont constants chez la demoiselle Sylvandire.

» Qu'on ne m'objecte pas une indigestion accidentelle, une surexcitation passagère. Le coupable est devant vos yeux ; c'est le sieur Du Tilleul.

» Ainsi que je l'ai prouvé dans mes *Recherches sur l'influence des souffrances morales*, le chagrin réagit puissamment sur les organes. Qu'est-ce donc quand le chagrin tourne au désespoir?

» C'est là le cas ! La demoiselle Sylvandire était, — quand je l'ai visitée, — en proie au désespoir le plus caractérisé ; et sa douleur ne s'explique que trop par la ruine des espérances que lui avait traîtreusement inspirées l'état sanitaire de l'accusé !

» Perdre un fiancé rentier et valétudinaire est un coup qui aurait pu devenir mortel pour la demoiselle Sylvandire.

» Le ciel ne l'a pas permis, mais l'*incapacité*

de fiançailles est établie et cette incapacité est terrible eu égard à l'âge de la victime. Vingt jours de perdus quand on frise la trentaine, ce sont vingt siècles, et j'estime que le tribunal ne trouvera pas excessive la demande en six mois de prison et cent mille francs de dommages et intérêts ! »

Les bravos de l'auditoire ponctuèrent cette conclusion du docteur Patachu, à qui le président octroya la permission de se retirer, *vu l'importance des précieux travaux qui devaient le réclamer*.

Quant à Onésime, il voulut répliquer, mais soudain il sentit un éblouissement, resta incapable d'articuler un mot et s'entendit vaguement condamner aux cent mille francs de dommages.

Le tribunal, admettant des circonstances atténuantes, avait écarté la prison.

XL

VIR BONUS

La crise avait été affreuse.

Tant de vicissitudes, couronnées par une ruine complète, avaient ébranlé le physique et le moral du pauvre Onésime, qui était devenu réellement malade.

Aussi un matin, interpellant son compagnon avec des larmes dans la voix :

— Écoutez, maître Helleborus, je sens bien que je suis très-mal.

Je ne vous ai pas fait de reproches jusqu'à pré

sent, quoique vous soyez en grande partie la cause de mes infortunes... mais, par grâce, ayez pitié de moi.

Vous savez ce que j'ai enduré, vous savez ce que j'ai perdu, vous ne refuserez pas de me rendre un suprême service.

Maître Helleborus, si l'on ne me soigne consciencieusement, c'en est fait de moi.

N'y a-t-il pas, dans toute la planète Fantasia, un docteur à qui on puisse accorder sa confiance ?

— Mon cher Du Tilleul, il en est un.

Celui-là est le docteur vraiment digne de ce nom et non pas le marchand de santé odieux ou banal.

Il est modeste comme la véritable science doit l'être toujours. Il est désintéressé, parce que sa plus douce récompense est dans le sentiment des services qu'il rend.

Il n'a jamais fatigué la réclame de son nom, parce qu'il comprend la dignité du sacerdoce qu'il exerce.

Jamais un pauvre ne l'a appelé en vain, parce que pour lui tous les hommes sont égaux devant la souffrance.

Jamais il n'a donné un diagnostic erroné, parce que, dans l'incertitude, il a le bon sens de s'abstenir.

C'est en un mot, mon cher Du Tilleul, le docteur tel que tous devraient être.

— Oh ! maître Helleborus, conduisez-moi chez lui, supplia Onésime.

— Volontiers, répondit celui-ci avec une intonation singulière...

Et quand ils furent arrivés :

— C'est ici, dit Helleborus en sonnant à une porte de pauvre apparence.

Une vieille femme passa la tête à une lucarne.

— Qui demandez-vous ?

— Monsieur le docteur Loyal.

— Il n'est plus ici.

— Ah ! il est déménagé ?

— Oui, un fameux déménagement, ce cher brave homme.

— Et où demeure-t-il ?

— Au grand cimetière !...

— Comment, mort !... Et de quoi ?

— Parbleu, de misère !...

XLI

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria Onésime, après avoir marché pendant quelques minutes en silence, puisque la médecine à brevets ne peut plus rien pour moi et ne m'a fait que du mal, j'irai demander à ses ennemis cette guérison qu'elle me refuse.

— Il ne manquait plus que cela! dit maître Helleborus.

— On m'a justement parlé d'une somnambule...

— Extra-lucide?

— Oui, extra-lucide. Pourquoi ne le serait-elle pas? Pourquoi ne croirais-je pas à son pouvoir?

— Vous avez donc absolument besoin de crédulité?

— L'homme qui se noie se rattache à la première corde venue.

— Mais il ne se la passe pas autour du cou.

— C'est bien rue des Aveugles, fit Onésime se parlant à lui-même... Rue des Aveugles, mais nous y sommes!... En effet : *Mademoiselle Brigitte, première médaille de fluide à l'Exposition Universelle des arts surnaturels...*

D'un bond il s'était élancé vers la demeure de Mlle Brigitte. Maître Helleborus gravit fidèlement l'escalier derrière lui.

Mlle Brigitte avait été destinée par sa famille à la carrière des modes. Pendant son enfance elle avait fait des courses, pendant sa jeunesse elle avait fait des chapeaux.

A vingt-cinq ans, trouvant que le métier ne valait rien, elle s'avisa de faire des miracles.

Pour cela, il lui suffit de se dire un beau jour :

— Je dois être somnambule. Si je ne le suis pas, je le deviendrai.

Dans ce but, elle se procura un associé en la personne d'un ancien courtier d'assurances contre les infortunes conjugales. Il y avait des assurances de tout genre dans Fantasia-Capitale.

Celle-ci toutefois dépérissait, à cause de l'énorme quantité de sinistres qu'on avait à payer annuellement. Le courtier accepta donc avec reconnaissance le projet de Mlle Brigitte, avec qui il était déjà depuis longtemps en communication très-sympathique.

L'ex-courtier était occupé à consommer un jambonneau avec la sibylle moderne, lorsque Onésime se présenta avec Helleborus.

Il se leva avec empressement, et s'essuyant la bouche avec le coin de sa serviette :

— Ces messieurs désirent un oracle ?

Dès ses débuts, le mot : *consultation* avait été jugé trop prosaïque par la pythie de la rue des Aveugles.

— Mon ami seulement, indiqua Helleborus.

— Fort bien. Si ces messieurs veulent passer dans le salon d'attente, en attendant que Mademoiselle se prépare.

En même temps, l'ex-courtier ouvrit une porte et pénétra avec eux.

— Monsieur vient consulter pour?... insinua le compère magnétique.

Onésime allait répondre, Helleborus le devança :

— Mon ami désire laisser à la somnambule tout le mérite de la divination.

— Parfait! dit le compère avec un sourire qui ressemblait à une grimace.

— Voulez-vous lire le journal? On y raconte un vol très-curieux... C'est étonnant combien il y a de vols cette année...

—Ah! répliqua Helleborus qui avait fait signe à son compagnon de garder le silence.

— Il a dit: Ah! avec indifférence... Ce n'est pas pour un vol, pensa le chevalier d'industrie. On y publie aussi un roman palpitant du vicomte Basson du Mérail... un feuilleton qui dure depuis trente-sept ans... Le prologue vient de finir, c'est plein d'émotion. Il y a notamment une séparation entre deux amants... Elles sont si cruelles ces séparations-là.

— Ah! répliqua encore l'impassible Helleborus.

— Il n'a pas bronché... Ce n'est pas pour affaire de sentiment... Désirez-vous que j'ouvre la fenêtre? Il fait si lourd! Un temps si malsain!... La mortalité a triplé depuis huit jours.

— Ciel! exclama Onésime avant qu'Helleborus eût eu le temps de le retenir.

— Il a dit : Ciel! C'est un malade, pensa l'ex-courtier. Puis, sûr d'avoir éclairci la question, il ajouta :

— La séance va commencer. Veuillez me suivre.

Mlle Brigitte était debout près d'un fauteuil. Elle regarda son compère qui lui fit le signe de convention pour indiquer qu'il s'agissait d'une consultation médicale. Aussitôt, au simple contact de la main de l'ex-courtier, elle roula des prunelles, fit trois hoquets et se laissa tomber sur le fauteuil.

— Elle dort, dit l'ex-courtier.

— Pas possible! acquiesça Helleborus feignant la surprise.

— Elle dort et elle est lucide... Mademoiselle!... Monsieur désire...

— Je sais ce qu'il désire... Il est malade, très-malade.

Onésime devint tremblant.

— Je lis dans son corps comme dans un livre... Son cœur est là, dit-elle en montrant le côté gauche.

— C'est pourtant vrai, fit Onésime.

— Son foie est là !... (à droite.)

— Comme elle voit !...

— Son estomac là ! (au milieu.)

— Quelle lucidité !

— Oh ! l'estomac !... C'est à l'estomac... Des milliers d'insectes.

— J'ai des milliers d'insectes dans l'estomac !

— Ils sont gros comme un grain de sable.

— Ah ! mon Dieu !

— Et il y en a... attendez que je compte... Il y en a sept milliards neuf cent trente-sept millions cent vingt mille quatorze...

— C'est prodigieux !

— Non... cent vingt mille quinze.

— A un près, peu importe !

— Il importe beaucoup, intervint l'ex-courtier avec un accent recueilli, notre maison veut la vérité entière !

— C'est admirable !...

— Continuez, mademoiselle.

— Il faut les tuer ou ils tueront... Les tuer ou ils tueront... Et il n'y a qu'un moyen... Écrivez! Écrivez!... Le malade ira cueillir ou fera cueillir, le troisième jour de la lune, trois feuilles du second marronnier placé à gauche en entrant dans la huitième rangée du square des Innocences.

Il fera bouillir ces trois feuilles avec un radis noir, deux onces de gutta-percha, une demi-once de tabac en poudre, trois pierres à fusil, un pain de savon.

Il laissera macérer onze jours, fera rebouillir, avalera cinq litres du mélange par jours.

Dans un mois il sera guéri... Ah!...

En achevant, Mlle Brigitte agita la tête comme si elle eût été en proie à une attaque de nerfs.

— La sibylle est épuisée, dit l'ex-courtier. Voici l'ordonnance. N'oubliez pas surtout les prescriptions.

— Oh! monsieur!... vous pouvez compter... repartit Onésime haletant.

Et tandis qu'ils descendaient, maître Helleborus entendit la pythie qui disait :

— Je l'ai un peu expédié, mais zut!... Le jambonneau n'aime pas à attendre.

— Et puis, il a tout de même aboulé ses mille, ajouta l'ex-courtier.

Mais quand maître Helleborus fit part de ce dialogue à Onésime, celui-ci haussa les épaules.

XLII

UNE GARDE-MALADE

Une chambre éclairée par la lueur tremblotante d'une veilleuse. Dans la chambre un lit. Dans le lit un moribond. Près du lit une vieille femme.

Le moribond c'était Onésime, à qui les potions de la somnambule avaient porté le dernier coup.

La vieille femme, c'était une garde-malade.

— Madame, fit le malheureux.

— Rrron ! Rrron ! Rrron !

— Madame !

— Rrrron !

— Madame !

— Hein ! s'il y a du bon sens de crier comme ça... Qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

— Mon ami Helleborus n'est pas revenu ?

— Puisqu'on vous a dit qu'il devait être trois jours absent.

— Pourquoi ?

— Est-ce qu'il me l'a conté ?

— J'ai bien soif !

— Vous me permettrez bien, je pense, de faire mon café noir auparavant... Vous savez que j'ai jeté celui que j'ai trouvé. Je ne prends que du café que je mouds moi-même... Votre vin ne valait rien non plus à mon estomac, il était trop froid. J'ai commandé vingt-cinq bouteilles de vieux... A propos, est-ce que vous n'avez pas une bonne pour me cirer mes souliers le matin et me faire mes raies ?... Ne vous tourmentez pas, j'en demanderai une au bureau, parce que les gros ouvrages, ça ne me regarde pas... Et puis on tient à ses cheveux, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on a de mieux conservé...

— J'ai bien soif...

— C'est convenu... quand mon café aura bouilli... Est-il exigeant cet être-là!.. Avec tout ça, je ne sais pas ce que je mangerai à souper.

A tout risque, j'ai là un poulet, un gigot, des asperges, un petit poisson... mais j'ai peur que le gigot, ça ne me soit un peu lourd..

— J'ai soif...

— Toujours!... Il ne pourrait seulement pas me donner un malheureux conseil pour mon estomac. Il aurait le cœur d'aimer mieux me voir des pesanteurs...

— J'ai soif...

— Ah! mais, vous savez, il ne faut pas m'échauffer les oreilles. Je suis bonne enfant, c'est vrai; je garde les malades, c'est encore vrai; ce qui n'empêche pas que j'ai eu une position. Et puis je ne peux pas souffrir les obstinés... Cré coquin... J'ai laissé le marc dans ma cafetière... Aussi c'est sa faute à ce geignant... Oui, c'est votre faute...

— J'ai... j'ai... j'ai... ai... ai...

— Eh bien, qu'est-ce qu'il lui prend? Il tortille les yeux... Eh! monsieur... vous savez que

je n'aime pas qu'on meure sans me prévenir... Monsieur...

En voilà un drôle de malade... Il est capable de tout, ma parole... C'est qu'il ne remue plus... Eh!... Plus personne! N...i... ni... Je m'y connais... Il n'aura plus de rages de dents.

Attention à la manœuvre!

XLIII

SAUVE CE QUE PEUT

En un clin d'œil la garde-malade avait ouvert les armoires.

D'un geste saccadé et avec une rapidité qui dénotait une profonde habitude, elle lançait au milieu de la chambre tout ce qui lui paraissait à sa convenance.

Elle accompagnait cet inventaire de petites réflexions :

— Des chemises de toile... Ça peut toujours servir... Mâtin ! Il les usait joliment.

En voilà un pingre encore! S'il n aurait pas pu se commander des chemises neuves avant de faire ses malles pour l'autre monde.

Un paletot noisette... Je ne peux pas sentir cette couleur-là... Décidément c'était un homme qu'avait pas de goût.

Enfin, pour vendre, ce sera toujours ça.

Un habit noir... V'là qui tombe d'aplomb. Mon époux et moi nous sommes invités à une noce pour la semaine qui vient, et ce pauvre Aristide n'avait pas d'habit noir.

T'en auras un, mon homme... C'est qu'il est bon comme neuf.

Il aura l'air d'un milord.

Hum! Les chaussures ne sont pas en trop bon état... Marchait-il mal!... Marchait-il mal!

Tout éculées en dedans...

Il avait les jambes en manche de veste, pour sûr.

Des bijoux... Pas de bêtises... Ça on peut en remarquer la disparition. On a de la délicatesse ou on n'en a pas... Prenons seulement cette petite bague...

Histoire de conserver un souvenir de son dé-

funt. Je n'en ai pas veillé un seul sans garder quelque brimborion qui me le rappelle.

C'est des bêtises, si l'on veut, mais les choses de sentiment... moi j'appelle ça mon petit musée...

L'énumération se poursuivait.

Quand la garde-malade jugea qu'elle avait tiré des armoires tout ce qui était à sa convenance, elle fit du tout trois paquets qu'elle cacha dans la cheminée en attendant la nuit.

Puis elle revint s'asseoir tranquillement près de sa cafetière, en donnant de petits coups secs parce que le *filtre ne passait pas.*

XLIV

LE CONTROLEUR DE LA MORT

Onésime n'était qu'en catalepsie. Il voyait, entendait et ne pouvait bouger.

Il avait assisté à la scène d'emballage, et une force d'inertie incroyable l'avait empêché de crier : *au voleur !*

Toute la nuit se passa ainsi.

Vers midi, la garde-malade qui était allée déposer son butin en lieu sûr, revint et se mit à épousseter les meubles.

Cette précaution parut extraordinaire à Oné-

sime, mais il ne tarda pas à en avoir l'explication ; car, en époussetant, la vieille femme grommelait:

— Pas de bêtises!... que ça ait l'air propre et pas dérangé!... Parce que quand le contrôleur de la mort va venir...

Le contrôleur de la mort!...

A ce nom, les cheveux se dressèrent sur la tête d'Onésime.

— Ils ne vont pas s'apercevoir que je suis vivant... — Ce serait horrible! — Je veux revenir à moi, retourner sur la terre, me venger d'Helleborus... Ils sont capables de m'assassiner... Mais non, le contrôleur de la mort, c'est sa mission d'empêcher de si épouvantables erreurs... Il verra bien au premier coup d'œil ce qu'il en est... Mon Dieu! pourquoi tarde-t-il tant à arriver?...

Une voix coupa court aux sombres réflexions d'Onésime, une voix qui demandait :

— C'est ici qu'il y a un décès?

— Oui, monsieur.

— Ah!

Le contrôleur de la mort avait l'air d'un excellent vivant. Il l'était en effet et l'on citait dans le quartier plusieurs bons mots de lui.

Entre autres une de ses reparties à un doc-

teur, pratiquant celui-là, qui semblait faire fi des fonctions du docteur funèbre...

— Eh! eh! lui avait-il répondu; je ne vois pas entre vous et moi tant de différence. C'est vous qui jouez, c'est moi qui marque les points!

Le contrôleur de la mort avait acquis, à la pratique de son métier, une insouciance professionnelle.

Un décès, c'était une course plus ou moins longue. La mort, c'était de quoi vivre.

Aussi ne perdait-il pas de temps.

Ce jour-là le contrôleur de la mort était encore plus pressé que d'habitude.

Il avait deux amis à déjeuner, à l'occasion de la fête de madame son épouse.

Et tout en se rendant chez Onésime :

— Ce monsieur aurait bien dû trépasser un autre jour, s'était-il dit.

C'est comme un fait exprès, jamais cela n'a tant donné qu'aujourd'hui.

Mes artichauts barigoule seront tout raccornis.

L'artichaut aime à être mangé à point...

Le contrôleur de la mort passa la tête à travers la porte, regarda dans la direction du lit où Oné-

sime, impuissant à donner signe de vie, était torturé par l'angoisse, puis en le désignant :

— C'est là-bas?... Bien.

Après quoi, il rentra chez lui déjeuner.

Après déjeuner il s'enferma dans son cabinet pour terminer un chapitre qu'il voulait ajouter à un livre qui lui avait valu une médaille d'or de l'*Académie des Infaillibles*.

Le livre était intitulé : *Des précautions à prendre pour reconnaître les cas de mort apparente.*

XLV

LA MEUTE

Les angoisses d'Onésime étaient de plus en plus poignantes.

— Ce docteur qui n'a pas même pris garde à moi... Mais je suis donc perdu !... Allons ! c'est impossible...

Helleborus va revenir... il me sauvera. Car il n'est pas méchant, Helleborus...

Helleborus n'arriva pas ; mais, pendant toute la journée, ce fut un défilé interminable.

La meute des parasites de la mort s'abattait sur la maison.

La garde-malade, qui avait trouvé de l'argent dans les tiroirs et qui tenait à ce que *ses défunts* fussent enterrés d'une façon convenable — on a son point d'honneur, au fait !... — la garde-malade faisait largement les choses, en ayant soin de retenir une commission sur les commandes.

— Madame, disait l'un, n'oubliez pas ma maison... Spécialité de monuments artistiques et funéraires.

Nous ferons à monsieur une belle chapelle gothique. Le gothique est très-bien porté dans ce moment-ci.

Avec des vitraux de couleur... Ça donne aux tombeaux un air plus gai.

Quant à l'inscription, nous avons les *Regrets éternels* dorés par un procédé galvano-chimique, c'est inusable...

— Madame, disait l'autre, je suis connu honorablement, j'ose le dire, dans ma spécialité.

Épitaphier, pour vous servir. Nul ne tourne mieux que moi le quatrain mortuaire et l'élégie posthume.

D'ailleurs, j'ai des antécédents. Voici mes pa-

piers attestant que je suis lauréat des concours floraux où j'ai obtenu, il y a cinq ans, la renoncule d'antimoine...

Voulez-vous le quatrain grande douleur ou le sonnet demi-deuil? c'est le même prix ; cela dépend des goûts.

— Madame, disait un troisième, veuillez jeter les yeux sur ce prospectus.

Breveté s. g. d. g. pour le cercueil caoutchouc.

Le cercueil caoutchouc imperméable et moelleux a obtenu l'approbation des autorités compétentes...

On est là dedans comme dans son lit...

Et Onésime, vivant, mais immobile, entendait tout cela !!!

XLVI

DIALOGUE DE CORBEAUX

Il devait en entendre bien d'autres.

Le temps marchait sans que rien présageât à l'infortuné la fin de son supplice.

L'heure fatale arriva.

Deux individus, au vêtement sombrement uniforme, pénétrèrent dans la chambre.

C'étaient les croque-morts.

Les excellentes gens, tout en procédant à leur besogne, dialoguaient :

— Comme ça, t'es amoureux ?

— Que veux-tu ? Ca ne se commande pas.

— Et elle est jolie ?

— Une gaillarde ! Cinq pieds trois pouces... sans compter un commerce de vin qui est achalandé... Tiens bon la planche.

— Un commerce de vins... Je serai ta pratique, parce que, tu sais, c'est mon faible.

— Farceur... Passe-moi les vis.

— Et est-ce que tu quitteras la partie, si tu te maries ?

— Plus souvent !

— A la bonne heure !

— Quand une fois on y est habitué, impossible de changer.

— C'est comme moi.

— Parole ! Si je n'avais plus mon petit train-train de tous les jours, ça me ferait faute !

— C'est pourtant vrai. Est-ce drôle de s'attacher comme ça... Cristi ! il n'est pas léger le particulier.

— Un homme de poids.

— Hé ! hé !

— Tu sais qu'il y aura des discours, à ce qu'on dit.

— Quelle chance... Moi d'abord c'est ma toquade. J'aime la rhétorique.

« Messieurs,

» Au milieu du deuil qui m'environne, je sens l'insuffisance de ma faible voix... »

— Ou bien :

« Messieurs,

» Il est des instants où la parole est impuissante... »

— C'est égal, il est joliment lourd, le particulier.

Et Onésime entendait toujours !

XLVII

L'ORAISON FUNÈBRE

La bière venait d'être descendue dans le caveau funéraire.

Les quelques personnes qui avaient accompagné Onésime à sa dernière demeure s'étaient rangées en cercle.

Les croque-morts, friands de rhétorique, s'étaient approchés.

Quelqu'un, en effet, commençait un discours :

« Messieurs.

» Au bord de cette fosse encore ouverte... »

— Mais c'est Helleborus, pensa Onésime à qui les sons parvenaient à travers le cercueil. Le traître ! M'avoir ainsi abandonné. Il est bien temps qu'il se montre maintenant... Et pourquoi ? Pour prononcer quelques paroles de banal regret...

— Messieurs, continuait cependant la voix : Au bord de cette fosse encore ouverte, j'ai tenu à faire entendre à ceux qui m'environnent quelques conseils salutaires qui remplaceront, je crois, avantageusement les compliments de condoléance usités en pareil cas.

Celui que nous allons quitter pour toujours ne peut d'ailleurs avoir droit à nos larmes, puisque sa mort est en quelque sorte le résultat d'un long suicide.

—Comment ! qu'est-ce qu'il chante ? pensa Onésime indigné.

— Notre ami avait en effet tout ce qu'une créature peut désirer : il était jeune, il était indépendant par sa fortune, il pouvait se rendre utile par son travail.

Au lieu de cela, il aima mieux concentrer toutes ses pensées sur lui-même, il sacrifia à l'égoïsme et fut sacrifié par lui.

Car il avait l'égoïsme le plus dangereux de tous, l'égoïsme de la santé... Il n'était atteint d'aucune maladie, messieurs ; il avait à la fin de ses jours réussi à se les donner toutes.

Que cet exemple, à la fois terrible et ridicule, ne soit pas perdu pour vous.

— C'est une infamie, grondait mentalement Onésime. Insulter à mon tombeau !

— Messieurs, poursuivit Helleborus, mon ami fut redevable de toutes ces maladies aux marchands de santé.

La frayeur a commencé l'œuvre, les remèdes l'ont continuée, la nature l'a achevée, et la nature, je le proclame, a bien fait de se révolter.

Rappelez-vous donc tous l'exemple d'Onésime

Du Tilleul, et pour que ce souvenir soit appuyé par des preuves, je ferai graver à mes frais sur un marbre qui recouvrira la dépouille de mon malheureux ami le nom de tous les marchands de santé qu'il consulta dans Fantasia-Planète.

Si cet usage peut se propager, ce sera le seul service qu'Onésime du Tilleul ait rendu dans le cours de son existence.

Adieu, Du Tilleul, c'est toi qui l'as voulu !...

XLVIII

AU SECOURS

La voix s'était tue...

Onésime, les cheveux hérissés, la sueur au front, prêta l'oreille.

Plus rien !

Tout était donc fini.

Alors, dans un accès de désespoir immense :

— Coquin ! scélérat ! pendard ! se mit à rugir l'infortuné cataleptique... Il ne parle plus... Ils s'en vont... Oh ! je ne pourrai donc pas crier !... Helleborus !... Mon ami !... Helleborus... affreux

gueux!... Ciel!... Les premières pelletées de sable tombent avec un bruit sourd!...

A moi... J'étouffe... Ma gorge se serre... La respiration me...

A moi... Je...

. . . .

. . . .

. . . .

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

LE VŒU D'ONÉSIME

Soudain Onésime rouvrit les yeux...

O surprise!...

Il se trouva dans sa chambre de la rue des Martyrs, le jour entrait tout grand par la fenêtre.

Il regarda la pendule.

Trois heures!

Il y avait donc douze heures qu'il dormait, douze heures qu'il rêvait!

Car maître Helleborus, son voyage fantastique, la planète Fantasia, les marchands de santé, son

mariage, son procès, sa catalepsie, tout, tout était l'effet d'un songe, occasionné sans doute par la potion qu'il avait prise la veille au soir, et dont la fiole était restée sur la table de nuit.

Mais les songes portent conseil, à ce qu'il paraît, car Onésime se tâta pour bien s'assurer que c'était lui, sauta hors de son lit, se mit à s'habiller, et tout en enjambant son pantalon :

— Décidément, c'est un avertissement du ciel. J'étais grotesque comme mon pauvre aïeul Argan. Je ne le veux plus être... Jamais je ne me suis senti si robuste. Je jure de ne jamais consulter un médecin de ma vie !

— Bravo ! s'écria un de ses amis qui entrait et avait ouï la fin de la phrase. Bravo ! Onésime. C'est bien vrai ce que tu as juré là ? Plus de médecins ?...

— Jamais !

— Eh bien ! alors, je viens d'hériter de cent mille francs, permets-moi de les placer en viager sur ta tête.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

